LE

MEXIQUE MODERNE

Collection " Les Pays Modernes "

CHAQUE VOLUME IN-8 ÉCU, BROCHÉ. . . . 4 fr. »

États-Unis — France, par Victor CAMBON, 26 photogravures hors texte, carte et plan (6e *édition*).

Au Maroc. Marrakech et les Ports du Sud, par le comte Maurice de PÉRIGNY, chargé de missions, 26 photogravures et 2 cartes.

Au Maroc. Fès, la Capitale du Nord, par le comte Maurice de PÉRIGNY, lauréat de la Société de géographie, 25 photos hors texte et 1 carte. (2e *édition*).

L'Italie au travail, par L. BONNEFON-CRAPONNE, conseiller du commerce extérieur de la France, président de la Fédération industrielle d'Italie, 26 photogravures hors texte et 1 carte (2e *édition*).

La France au Travail. — I. *Lyon, Saint-Étienne, Dijon, Grenoble*, par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 20 photogr. hors texte et 1 carte; II. *En suivant les côtes : de Dunkerque à Saint-Nazaire*, par M.-A. HÉRUBEL, docteur ès sciences, 20 photogravures et 1 carte; III. *Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Nice*, par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 22 photogravures et 1 carte.

La Belgique au Travail, par J. IZART, ingénieur civil, 20 photogravures hors texte (6e *édition*).

La Russie et ses richesses, par Étienne TARIS, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, 24 photogravures hors texte et 1 carte (4e *édition, revue et augmentée*).

Aux Pays balkaniques après les guerres de 1912-1913, par A. MUZET, ingénieur civil, 26 photogravures hors texte, 1 carte (*nouv. édit.* 1914).

L'Allemagne au Travail, par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 20 photogravures hors texte (12e *édition*).

Les derniers progrès de l'Allemagne, par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 21 photogravures hors texte, graphique et plans (8e *édition*).

Le Canada : *Empire des blés et des bois*, par A.-G. BRADLEY, traduit par G. FEUILLOY, 20 photogravures hors texte et 1 carte (8e *édition*).

L'Amérique au Travail, par J. FOSTER FRASER, traduit par M. SAVILLE, 32 photogravures (12e *édition*).

Le Mexique moderne, par BIGOT, ingénieur A.-M., 26 photogravures hors texte (7e *édition*).

Panama : L'œuvre gigantesque, par J. FOSTER FRASER, adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 20 photogravures hors texte et 1 carte (3e *édition*).

Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale, par le comte M. de PÉRIGNY, 26 photogravures hors texte, 1 carte. (*Epuisé.*)

L'Argentine moderne, par W. H. KŒBEL, traduit de l'anglais par M. SAVILLE et G. FEUILLOY, 24 photogravures hors texte (3e *édition*).

Au pays de l'or et des diamants, par H. H. FYFE, *Cap, Natal, Orange, Transvaal, Rhodésie*, adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 22 photogravures hors texte et 1 carte (4e *édition*).

L'Australie : Comment se fait une nation, par J. FOSTER FRASER, adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 20 photogravures hors texte, 1 carte (5e *édition*).

La Chine moderne, par Edmond ROTTACH, 26 photogravures hors texte, 1 carte (4e *édition*).

A travers la Hollande, par LÉON GÉRARD, 48 illustrations à la plume par J.-B. HEUKELOM 1 volume in-8 carré. Broché. . . . . 3 fr. 50



Cliché Waite.

Les ruines de Mitlá.

« LES PAYS MODERNES »

LE MEXIQUE MODERNE

PAR

RAOUL BIGOT, ✠, I. O, ✠

INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES, A. ET M., E. S. E.

ANCIEN CONSUL DE BELGIQUE A MAZATLAN

28 PHOTOGRAVURES HORS TEXTE

F.I.E.H.S Bibliothèque

Nouvelle édition revue et corrigée

PARIS

PIERRE ROGER ET Cie ÉDITEURS

54, RUE JACOB, 54

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Ce livre n'est pas, à proprement parler, un livre d'économie politique, ce n'est pas non plus un compte rendu anecdotique de voyages; il n'est enfin ni minier, ni financier. Nous avons essayé pourtant d'y mettre un peu de tout cela dans le but de donner au lecteur une vue d'ensemble du développement presque surprenant des États-Unis Mexicains.

Il s'adresse donc à tous les esprits curieux de se documenter sur un pays imparfaitement connu, à tous les négociants, commissionnaires et industriels recherchant des débouchés nouveaux, à toutes les personnes s'intéressant financièrement à des affaires mexicaines vers lesquelles elles ont été attirées par la bonne tenue des valeurs d'État, par le rapide développement des grandes banques, par le succès retentissant d'affaires minières.

Ce n'est pas une œuvre d'imagination faite de chic, sous le coup d'impressions produites par un passage *rapide*; c'est la mise au point de notes et de souvenirs recueillis au cours de nombreux voyages à travers le Mexique, et de renseignements réunis durant plu-

sieurs années de séjour dans le pays même, années pendant lesquelles la Belgique nous avait fait l'honneur de nous confier un de ses postes consulaires.

C'est un livre fait, nous le revendiquons hautement, par un ami du Mexique, mais dont l'amitié sincère ne se dépare pas d'hypocrisie et qui, louant ce qui est bien, dit franchement ce qui pourrait être mieux.

Nous nous sommes efforcé de traiter les questions économiques avec le moins de chiffres possible et de rendre la lecture plus attrayante par le récit de quelques anecdotes vécues, par quelques descriptions des mœurs mexicaines et des aspects pittoresques du pays.

Si, après avoir parcouru cette modeste étude, le lecteur éprouve quelque sympathie et quelque intérêt pour le Mexique, ce sera notre meilleure récompense.

Paris, 1909.

AVANT-PROPOS

DE LA NOUVELLE ÉDITION

Depuis 1909, le Mexique a étonné bien des gens. La stabilité politique, obtenue par un puissant pouvoir personnel, a décliné avec les forces d'un vieillard. L'époque des troubles, des pronunciamentos, que l'on pouvait croire abolie pour jamais, s'est réveillée et le pays vient de vivre plusieurs années tragiques au cours desquelles l'édifice économique et financier labo-

rieusement élevé pendant plus d'un quart de siècle, s'est émietté peu à peu.

Les répercussions inévitables de la grande guerre déchaînée par l'ambition germanique, se sont ajoutées à la fatigue des luttes intestines ; elles ont été comme le frein final qui modère l'emballement et tend à remettre tout en ordre.

Aujourd'hui qu'un pouvoir stable paraît rétabli au Mexique, il nous a semblé intéressant de mettre au point le présent ouvrage.

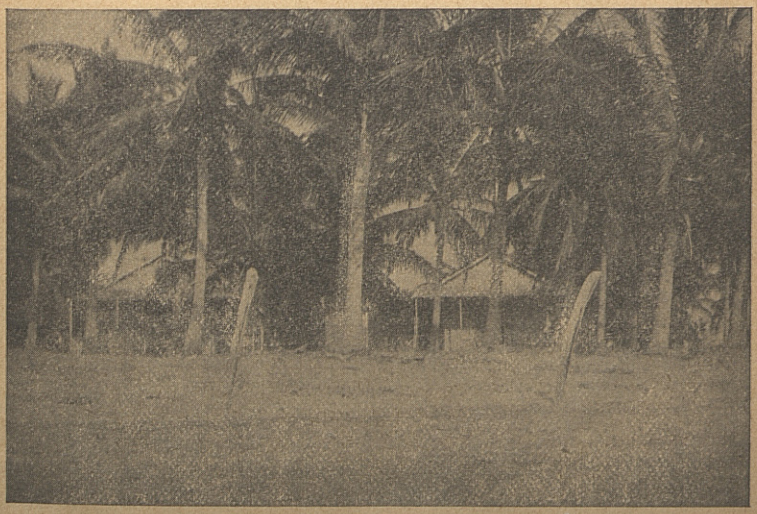
L'ossature de la première édition subsiste ; nous l'avons complétée par un court récit de la période révolutionnaire récente.

Au point de vue économique, nous n'avons pu nous borner à la situation présente, qui est l'aboutissement de six à sept années de guerre civile ; nous avons maintenu l'exposé des mesures et des faits ayant amené la Nouvelle-Espagne à la période de prospérité magnifique qu'elle a connue avant la révolution.

Ce passé d'hier servira fatalement à l'édification du Mexique de demain ; que ce soit volontairement ou non, il jouera un rôle considérable dans la reconstruction qui commence et l'on peut espérer que ce pays reprendra rapidement sa marche ascendante vers le progrès, tâche qui lui est singulièrement facilitée par les innombrables richesses que la nature lui a prodiguées et que les révolutions ne peuvent faire disparaître.

Paris, 1918.





Paysages mexicains.

CHAPITRE PREMIER

Le Passé. — La Constitution. La Révolution

La période coloniale; la lutte contre les Etats-Unis; la campagne française. — Benito Juarez. — Le relèvement du Mexique. — Don Porfirio Diaz. — La constitution. — Les élections. — La Révolution de 1910-1911: ses causes, son développement, son triomphe. — Don Francisco Madero. — Coup d'État de Huerta. — Carranza entre en ligne. — L'attitude des Etats-Unis. — Villa et Zapata. — Triomphe de Don Venustiano Carranza. — La nouvelle constitution.

Pour comprendre le Mexique d'aujourd'hui, il faut se rappeler ce qu'il fut jadis.

Aux époques antérieures au dix-septième siècle, les Aztèques s'étaient créé une situation prépondérante parmi pas mal de peuples et tribus différents, Zapotèques, Toltèques, Chichimèques, Otomites, Tarasques, Mayas ; c'est beaucoup grâce à l'exploitation habile des divisions existant entre ces divers groupements qu'en 1519 Fernand Cortez put, avec la troupe minime dont il disposait (moins d'un millier d'hommes), s'emparer de Tenochtitlan (Mexico) et faire prisonnier l'empereur Moctezuma.

Ce fut le début de la période coloniale, qui dura près de trois siècles, pendant lesquels soixante-quatre vice-rois enseignèrent, pour le plus grand profit de

l'Espagne, les bienfaits de la civilisation à quelques millions d'Indiens traités durement. Les indigènes étaient soigneusement tenus à l'écart de toutes fonctions publiques ; celles-ci étaient réservées aux blancs nés dans la métropole, car les blancs et créoles nés dans la « Nouvelle-Espagne » étaient même l'objet d'un certain dédain les écartant de tout poste officiel ; la nomination des fonctionnaires — jusqu'aux plus subalternes — était faite à Madrid, où l'Européen le plus nul d'instruction et d'éducation était considéré comme supérieur au plus intelligent des blancs nés au delà des mers.

Malgré les justes critiques de l'histoire contre ces abus et ce manque de prévoyance politique, il est néanmoins incontestable que c'est l'Espagne qui, par l'unité d'autorité, l'unité de langue, a pu grouper les divers éléments ethniques de ce pays, leur donner la cohésion, former en un mot le Mexique.

Ce Mexique ne prit conscience de lui-même qu'en 1810, lors du fameux « grito de dolores » poussé par le curé Hidalgo ; mais la période en quelque sorte préparatoire à l'Indépendance fut longue, car ce n'est qu'en 1821 que les Espagnols abandonnèrent définitivement la lutte et laissèrent le pays face à face avec sa destinée.

Destinée angoissante, chaos étrange où de subites ambitions malsaines poussent les uns contre les autres ces frères d'hier, où, au nom de la liberté, tous les moyens sont employés pour prendre la place du voisin, où les pronunciamientos, l'insurrection, la guerre civile, par suite, les mauvaises finances et les mauvais résultats économiques constituent toute l'histoire de cette période agitée.

L'anarchie à l'intérieur est telle que, malgré une défense courageuse, le Mexique est obligé, en 1848, de céder aux États-Unis du Nord près de la moitié de

son territoire. Cette terrible secousse n'assagit pourtant pas encore le pays ; les luttes intestines reprennent de plus belle, et c'est au milieu d'un désordre continuel que le Mexique cherche sa voie.

L'intervention française la lui indiqua. La conscience nationale se ressaisit ; l'élément libéral, opposé à l'envahisseur, se resserre compact autour d'hommes comme Benito Juarez et Porfirio Diaz ; et lorsque l'armée française abandonne en 1867 le nouvel empire de Maximilien à ses propres forces, quelques mois suffisent à son anéantissement.

Le Mexique était né, et fort viable, ainsi que l'ont démontré les résultats acquis depuis cette date si rapprochée.

A Benito Juarez, pur Indien zapotèque, revient l'honneur d'avoir aiguillé le Mexique vers la bonne route ; ses dons de gouvernant ont pu être critiqués ; certains lui ont fait un reproche d'être plus politicien théorique qu'homme d'action. On a pris pour un manque de décision ce qui n'était qu'une volonté réfléchie allant vers le but fixé, sans à-coups, sans grands gestes comme sans faiblesses ; mais tous reconnaissent en lui un grand patriote, qui fut l'âme de la résistance à l'intervention étrangère. Avocat, professeur, il ne pouvait avoir la manière de gouverner convenable à un pays trop turbulent ; son œuvre n'en fut pas moins considérable, et Juarez, célèbre d'autre part par ses lois de réforme, reste considéré comme le premier organisateur du Mexique.

Mais la véritable œuvre de régénération est due à un homme qui, d'abord soldat martial, sut appesantir sa lourde main lorsqu'il le fallait, et établir l'ordre et le respect de l'autorité là où l'anarchie régnait toujours en partie ; qui, par une connaissance approfondie

du caractère, des qualités et des défauts de ses compatriotes, sut amener la paix et chasser la discorde ; qui, après que la période de sévérité eut produit ses fruits, dépouilla son uniforme de militaire pour devenir homme d'Etat et administrateur remarquable ; qui s'entoura de talents éminents et donna à toutes les forces vitales du pays l'essor nécessaire à la marche ascendante vers le progrès ; c'est à cet homme, c'est au général Don Porfirio Diaz que revient la gloire d'avoir fait le Mexique moderne. Elu pour la première fois président de la République en 1877, il fut réélu en 1884 ; depuis cette époque, il a, sans interruption, assumé les charges de la magistrature suprême, jusqu'en mai 1911, où une révolution l'a obligé à se retirer du pouvoir.

Une telle figure, qui restera certainement comme l'une des plus élevées de l'histoire actuelle des Républiques latines américaines, mérite une description particulière : elle vaut que l'on trace à grands traits les faits dominants — qui sont en partie les principaux faits de l'histoire moderne du Mexique — où se sont dévoilés, affirmés, les côtés saillants de ce grand caractère.

C'est à Oaxaca, le 15 septembre 1830, que naquit l'enfant baptisé José de la Cruz Porfirio, fils légitime de José de la Cruz Diaz et de Petrona Mori ; par son père, le jeune Oaxaqueño descendait d'un émigrant espagnol méridional qui s'était expatrié au seizième siècle, et, par sa mère, d'un émigrant d'Asturie débarqué au dix-huitième siècle et d'une Indienne de pure race mixteca. Son enfance fut celle d'un enfant pauvre. Sa mère voulait qu'il fût prêtre ; mais entre ses études, il manifestait un goût très vif et une certaine habileté pour les travaux manuels, et il fut quelque peu menuisier, armurier, cordonnier.

Il resta pourtant un séminariste studieux jusqu'en 1849 ; à cette époque, il abandonna la théologie pour le droit et entra à l'Institut des sciences et arts d'Oaxaca, où il eut comme professeur Benito Juarez ; entre le maître et l'élève s'établit une amitié qui ne devait pas aller jusqu'à la mort.

C'est vers le même temps que la vocation militaire se fit jour dans l'âme du futur général ; il est à penser que c'est son goût propre et non l'étude des lois qui amena cette révélation ; d'ailleurs la nature avait déjà parlé, car Porfirio, tout jeune, s'entendait à merveille à conduire les luttes de gamins ; et plus tard, à seize ans, lors de l'invasion américaine, le séminariste s'était enrôlé dans une garde nationale organisée à Oaxaca.

L'étude des guerres de l'Indépendance passionna notre héros, et le soldat, pour se révéler définitivement en lui, n'attendait que l'occasion. Celle-ci se présente en 1854 : Porfirio Diaz, menacé pour avoir courageusement voté contre la dictature du président Santa Anna, se jette dans la révolution fomentée par le parti libéral. En 1855, le triomphe de ce parti le fait nommer sous-préfet d'Ixtlan ; en 1856, Benito Juarez, alors gouverneur d'Oaxaca, lui délivre son premier brevet régulier de capitaine. Quelques mois se passent en paix ; un soulèvement au sud du Mexique donne au jeune officier l'occasion de déployer son courage et son sang-froid à la bataille d'Ixcapa, où il est gravement blessé. Non guéri, il participe à la défense de sa ville natale attaquée par les conservateurs, et, ceux-ci défaits, il se lance à leur poursuite et les disperse complètement.

La lutte continue ; les succès s'ajoutent aux succès et lui valent d'être nommé colonel de la garde nationale en 1859, après la prise de Tehuantepec. L'année

suivante, sa conduite lors de la prise d'Oaxaca, défendue par le chef conservateur Cobos, lui vaut sa nomination de colonel dans l'armée régulière.

Le parti libéral triomphant, Benito Juarez est élu Président de la République et Porfirio Diaz nommé député au Congrès pour le district d'Ixtlan (1861). Il est enfin, après la victoire de Jalatlaco contre Marquez, promu général.

L'intervention française arrive; le 5 mai 1862, le nouveau général prend une part brillante à la défense de Puebla. Compris parmi les prisonniers de guerre lors de la prise de cette même ville en mai 1863, Porfirio Diaz s'évade et met son épée à la disposition de Benito Juarez, obligé de fuir vers le nord.

Après un essai infructueux de formation d'une armée du Centre, Porfirio Diaz se retire en Oaxaca, avec l'intention d'organiser la résistance dans les États du Sud-Est, et de tâcher de créer une zone inviolable à l'abri de laquelle pourrait être mise sur pied une armée sérieuse.

Mais les colonnes françaises le poursuivent et l'obligent à rendre Oaxaca; fait prisonnier, il est emmené en captivité à Puebla; le 20 septembre 1865, il s'évade audacieusement; il recrute quelques hommes; sept cents sont avec lui, un an plus tard, lorsqu'il remporte la victoire de Miahuatlan, où sa stratégie triomphe d'un ennemi numériquement double; c'est le premier noyau de l'armée d'Orient qui, le 2 avril 1867, enlève Puebla et qui, en juin de la même année, se monte à trente mille hommes et reprend Mexico aux troupes impérialistes.

L'empereur Maximilien est cerné, vaincu, fusillé! le parti libéral triomphe définitivement; Benito Juarez peut penser que son siège de président est enfin solide; mais des mécontentements se produisent; beaucoup de

ses amis d'hier trouvent que l'homme de la réforme ne remplit pas assez vite les vœux du parti ; Porfirio Diaz, que l'ambition gagne, est de ceux qui expriment le plus haut leur désapprobation ; il provoque une révolution en 1872 ; mais peu de temps après, Juarez meurt. Son successeur, Lerdo de Tejada, est bien accueilli par le pays ; Porfirio Diaz, ayant cessé les hostilités, entre à la Chambre des députés en 1874.

Cependant, l'ambition tourmente le général ; le militaire impatient d'agir se heurte au civil un peu mou, aux décisions parfois sentimentales. Diaz se rend compte que sa patrie a besoin d'une main de fer ; son esprit perspicace entrevoit l'avenir formidable réservé au pays lorsque celui-ci sera dompté et il provoque une nouvelle révolution, dite de Tuxtepec. Il en sort vainqueur et occupe enfin la présidence.

Le maître était trouvé ; son énergie fait face à tout : il mate, il réprime, il assoit son autorité.

A l'encontre de tant de gens, chez qui le succès présent fait oublier le passé, il reste fidèle aux amis dont la collaboration aux heures dangereuses a été l'un de ses meilleurs soutiens, et, reconnaissant, il récompense tous ses premiers partisans.

Le calme établi, ses qualités d'homme d'Etat se donnent libre cours : il excelle dans l'art de deviner les capacités ; il se les attache et, les guidant au labeur, en fait sortir l'organisation du pays et le développement rationnel de toutes ses ressources. C'est de ce labeur qu'est fait le Mexique d'aujourd'hui.

Avant d'examiner la tourmente qui a mis fin à la carrière politique de cet homme remarquable, disons que l'énergie, les qualités administratives, qui lui ont permis de réaliser une œuvre de si grande envergure, avaient besoin d'un point d'appui sérieux ; à première

vue, ce point d'appui devait être la Constitution ; la Constitution mexicaine de cette époque était, en effet, une base solide. Pour tout peuple mûri elle était excellente, elle partageait rigoureusement les pouvoirs, définissait clairement les attributions, droits et devoirs de chacun ; mais son fonctionnement normal ne pouvait exister qu'autant que les divers organes qui la devaient appliquer étaient eux-mêmes capables de manier habilement le rouage de la machine fédérative qui leur revenait.

Les Etats-Unis Mexicains constituent une fédération d'Etats gardant leurs lois propres et indépendants les uns des autres ; dans chaque Etat, le gouverneur qui préside aux destinées du peuple est élu par celui-ci ; une Chambre locale, « Legislatura », émane également du suffrage universel ainsi que le tribunal supérieur.

Les Etats sont liés entre eux par la Constitution fédérale dont sont gardiens : le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire.

Le chef du pouvoir exécutif, le Président de la République, est élu pour six ans par un vote des électeurs au second degré ; ses attributions sont des plus étendues : il applique les lois votées par le Congrès, nomme et révoque ses ministres ; il nomme tous les agents diplomatiques et tous les fonctionnaires fédéraux ; il dispose de la force armée.

Depuis 1904, un vice-président élu, sans pouvoir effectif en temps normal, doit assumer la direction gouvernementale en cas d'absence temporaire ou définitive du Président.

Le pouvoir législatif comprend une Chambre des députés, dont les membres sont élus pour deux ans par le suffrage indirect au premier degré, et un Sénat, dont les sénateurs sont élus pour quatre ans par le

suffrage au second degré. La Chambre est seule qualifiée pour voter les budgets et toutes lois relatives aux impôts et contributions.

La Cour suprême de justice, dont les membres sont élus, exerce le pouvoir judiciaire, nomme les magistrats et juges fédéraux ; le procureur général et les agents du ministère public sont nommés par le pouvoir exécutif.

« La souveraineté nationale réside essentiellement et souverainement dans le peuple », dit la Constitution de 1857, laquelle subsistait encore à quelques modifications près ; tout homme marié à partir de dix-huit ans, tout célibataire à partir de vingt et un ans est électeur. Constitution éminemment démocratique, qui faisait dépendre directement du vote de la masse les trois grands pouvoirs de la Fédération comme ceux de chaque Etat.

Mais sous le gouvernement du général Diaz, cette souveraineté populaire n'existait que sur le papier ; en réalité elle était nulle.

Le peuple, sans instruction, affranchi il n'y avait pas encore assez longtemps, n'exerçait pas ses droits ; il faut dire que la majorité des électeurs n'était d'ailleurs pas en état de profiter sainement desdits droits : on ne pouvait attendre d'un illettré un suffrage ayant quelque valeur pour le bien de la nation. La partie du peuple capable d'user de son privilège reconnaissait que l'administration lui donnait toute sécurité et lui faisait goûter une longue paix honorable propice au travail fructueux ; elle en concluait que les moyens administratifs valaient mieux que les moyens politiques et se désintéressait de ceux-ci.

La Constitution était toujours considérée comme un grand principe auquel on réservait partout une place d'honneur, et qui faisait l'objet de maints dis-

cours dans les grandes comme dans les petites occasions. Une élection devait-elle avoir lieu? les électeurs étaient légalement convoqués, les sections et bureaux de vote régulièrement constitués ; des dépouillements avaient lieu, des résultats étaient proclamés ; des félicitations étaient adressées aux vainqueurs ; illuminations et serenatas, souvent des banquets faisaient part aux élus de la joie populaire... et tout cela s'était passé sans le grand geste du jet du bulletin dans l'urne : les électeurs ne s'étaient pas dérangés!

A première vue, cela pouvait paraître étrange ; et pourtant, au bout de peu de temps de séjour dans cet heureux pays où il n'y avait jamais de blackboulés, cela paraissait naturel et même fort beau : pas d'adversaires remuant l'ordure à pleine pelle et dont les arguments principaux de discussion auraient été les injures allant sans vergogne jusqu'à la souillure de la vie privée.

Quel contraste, quand l'on comparait les veilles d'élection ici et là-bas !...

Les apparences étaient généralement sauvegardées ; mais, pour des élections secondaires, il était certain que le gouverneur d'Etat n'était pas étranger à la liste qui sortait des urnes, et pour les élections des gouverneurs, sénateurs, députés, juges suprêmes, les résultats ne causaient aucune surprise au Président.

La forme des élections est une des choses qui étonnait le plus l'étranger arrivant au Mexique, mais il n'avait d'ailleurs aucun droit, aucune qualité pour se permettre de la critiquer. Longtemps cet étranger a pu constater que le gouvernement du général Porfirio Diaz ne rencontrait pas d'opposition dans toutes les classes de la nation, omission faite de quelques mécontents. S'il voulait bien remonter en arrière et demander, tant à ses lectures qu'aux souvenirs qu'il

pouvait recueillir de vive voix, ce qu'était la situation générale du Mexique avant le régime porfiriste, il trouvait que la sécurité avait remplacé le banditisme, le calme politique, les pronunciamientos, la paix féconde, les guerres civiles continuelles ; qu'un crédit solide s'était substitué à une méfiance universelle, une considération flatteuse à une indifférence quelque peu méprisante. Cet étranger comprendrait alors le respect, non exempt de crainte il faut le dire, du peuple mexicain pour son Président, et que de tels résultats, obtenus si rapidement, avaient pu nécessiter des moyens d'action fort à côté de la Constitution ; le dicton « la fin justifie les moyens » trouvait là une application défendable, puisque la « fin », c'était le relèvement et l'essor économique de tout un pays.

Mais à la longue, ces moyens, basés sur le pouvoir absolu, sont devenus une cause de faiblesse pour le régime qu'ils avaient pu créer. Le Président Diaz ne se laissait approcher que par un cercle relativement restreint de personnalités qui faisaient d'ailleurs bonne garde et qui accaparaient pour leur plus grand profit toutes les affaires intéressantes.

Les gouverneurs dans leurs États, les préfets dans leurs villes, les chefs politiques dans leurs villages, voulurent imiter le grand maître ; si certains, dans leur désir de domination, surent garder la bonne mesure, d'autres la dépassèrent et devinrent de véritables tyrans.

C'est ainsi que se créa, ces dernières années, une atmosphère de gêne et de suspicion qui entoura peu à peu le régime porfiriste.

Le principe de la rééligibilité du Président, la prolongation de la période présidentielle, les élections successives du général Diaz qui indiquaient la continuité de cette politique, aggravèrent peu à peu

cette situation, et le moment arriva où il suffisait d'un homme courageux pour déclancher la crise.

Cet homme fut Don Francisco Madero.

Son passé ne paraissait pas le destiner à être le chef d'une révolution ; c'est en usant du simple droit de liberté d'opinion qu'il osa, dans une brochure publiée avant l'élection présidentielle de 1910, s'attaquer au principe de rééligibilité à la présidence introduit dans la constitution mexicaine.

Madero fut emprisonné et, après la réélection du général Diaz, fut mis en liberté.

Depuis lors son activité, son intelligence aidées par sa grande fortune, se consacrèrent à grouper tous les mécontents ; ceux-ci augmentaient chaque jour devant l'insolence sans bornes de petits chefs qui se croyaient sûrs de l'impunité et qui, inconsciemment, travaillaient à la ruine du parti qui les avait élevés.

L'opiniâtreté inexplicable du général Diaz à imposer comme vice-président de la République un homme franchement impopulaire dans toutes les classes de la société, favorisa l'exécution de la mission que s'était imposée Madero.

La révolution éclatant au lendemain du triomphe du centenaire de l'Indépendance mexicaine fut, c'est certain, une surprise pour le Gouvernement, plus encore pour le Président soigneusement tenu dans l'ignorance des véritables sentiments du peuple.

En novembre 1910, des troubles éclatent à Puebla où ils sont sévèrement réprimés ; ils sont la répercussion du signal lancé dans l'Etat de Chihuahua par le chef révolutionnaire qui compte là de nombreux appuis.

L'agitation gagne tous les Etats du Nord, favorisés par la proximité de la frontière.

Au début de mars 1911, un fait grave se produit : les États-Unis mobilisent sur la frontière mexicaine. Que va-t-il se passer ? L'oncle Sam désire-t-il profiter de cette aubaine, pour, sous le prétexte de sauvegarder la vie et les intérêts de ses concitoyens, faire un sérieux pas en avant vers Panama ?

Il n'en fait rien et se renferme dans le rôle qu'il s'est officiellement fixé d'assurer simplement la neutralité de sa frontière.

Il faut reconnaître que les États-Unis ont laissé agir ouvertement le comité révolutionnaire qui avait des bureaux à New-York et dans plusieurs grandes villes du Sud ; leur mobilisation a coïncidé avec le début d'une action beaucoup plus énergique et concentrée des troupes révolutionnaires qui recevaient tous leurs approvisionnements et leurs munitions par la frontière ; pour tout observateur impartial il apparaît que les États-Unis, sans se compromettre, ont fait en sorte que leur neutralité soit bienveillante vis-à-vis de la révolution.

Le Gouvernement mexicain, ne comprenant pas encore la gravité de celle-ci, ne prend que mollement des mesures défensives ; l'armée à ce moment ne comptait guère que dix-huit mille hommes ; il refuse de procéder à une levée obligatoire et cherche à attirer les engagements volontaires en portant la solde de un quart de piastre à une piastre... or Madero donnait à ses troupes deux piastres...

Le 15 mars, les garanties individuelles sont suspendues, la situation s'aggrave ; le 24 mars, le ministère donne sa démission ; le 27, il est remplacé par un nouveau comprenant des hommes ayant les sympathies des deux partis : porfiriste et maderiste, et en particulier Don Francisco de la Barra qui, d'ambassadeur à Washington passe ministre des

Affaires étrangères, rappelé, disent les uns, par Diaz, envoyé, disent les autres par Madero, en réalité acceptant par patriotisme un poste où il pouvait être un élément important de conciliation.

Les insurgés élargissent leur champ d'action ; le 10 mai, Cuidad-Juarez, petite ville douanière frontière par où entre au Mexique l'une des principales voies ferrées, tombe en leur pouvoir.

Immédiatement, des bruits que des négociations de paix sont entamées entre le Gouvernement et les révolutionnaires se répandent ; cette nouvelle interprétée comme une faiblesse et une peur du Gouvernement rallie au parti madériste la masse des hésitants ; de ce jour la révolution a son triomphe assuré.

Les assemblées législatives, composées d'amis du général Diaz, nommés par celui-ci, dont le rôle n'avait jamais dépassé jusque-là celui de chambres d'enregistrement, commencent à prendre de la liberté. Pour mieux préparer son chemin près du nouveau pouvoir naissant, ne faut-il pas en effet se préparer un passé, si court soit-il, en aidant à renverser le parti chancelant ? Et l'on assiste au triste spectacle des anciens admirateurs venant donner, comme il a été dit d'une manière si vraie « le coup de pied de l'âne » au vieillard dont l'orgueil se redresse, qui fait face à la meute et veut tomber en combattant. Mais l'âge supporte difficilement ces rudes coups du sort succédant à une si longue domination, et l'affection éclairée des siens amène le général Diaz à démissionner le 25 mai 1911.

Le 1er juin, il s'embarque à Veracruz pour la France, pour cette France qu'il désirait tant connaître pour avoir pu apprécier ses enfants dans la lutte qu'il soutint contre eux jadis, parce qu'elle était la patrie de Napoléon dont il entourait le génie

d'un véritable culte, pour cette France où tous les grands vaincus et désespérés viennent chercher, non l'oubli, mais la rosée bienfaisante qui met quelque douceur dans les lendemains.

Une suprême lâcheté lui fut réservée dans son chemin d'exil ; le train qui l'emportait, lui, sa famille et quelques amis fidèles, de Mexico à Veracruz, fut attaqué par une bande d'insurgés ; les femmes et les enfants furent obligés de s'étendre sur le sol des wagons pour être à l'abri des balles ; le général octogénaire prit le commandement de l'escorte que le Gouvernement avait heureusement mise à sa disposition dans un train éclaireur, des mitrailleuses entrèrent en action et les insurgés abandonnèrent la partie peu glorieuse qu'ils avaient tentée, en laissant sur le terrain trente cadavres et... un mulet chargé de mille piastres qui furent distribuées par le général aux soldats de l'escorte.

Ce n'est pas sans quelque émotion que l'on est témoin d'une chute de cette envergure ; certes, l'homme qui en a été victime a commis des fautes, comme tous les grands dirigeants d'ailleurs, mais il n'en a pas moins été le facteur déterminant de l'évolution économique si rapide au Mexique ; son œuvre lui survivra et l'histoire qui juge les hommes aux résultats ne lui refusera pas, pensons-nous, un juste témoignage.

La mémoire du général Porfirio Diaz, qui est mort à Paris le 2 juillet 1915, peut attendre le jugement de l'avenir.

Le vice-président des Etats-Unis mexicains ayant disparu peu après les débuts de la tourmente, la Constitution appela au pouvoir suprême, le jour même de la démission du Président, le ministre des Affaires étrangères, Don Francisco de la Barra.

Il a fallu à celui-ci beaucoup de diplomatie pour assurer, pendant les quelques mois qui ont précédé l'élection présidentielle, un ordre relatif, ramener la confiance et surtout faire procéder à des élections non sanglantes.

Pendant cette présidence temporaire, une personnalité importante du Mexique, restée dans l'ombre depuis quelque temps, surgit de nouveau au premier plan de l'action politique : le général Don Bernardo Reyes.

Reyes, homme énergique et administrateur de premier ordre, depuis 1885 avait fait pour l'Etat de Nuevo Leon ce que Porfirio Diaz avait fait pour le Mexique ; si cet Etat qui était loin d'être le plus riche du Mexique, tant par son agriculture que par ses mines, avait pu, au triple point de vue de l'industrie, de la densité de la population, de l'instruction, se placer à la tête de tous les Etats du Mexique, c'était beaucoup grâce à l'habileté et au labeur de son gouverneur : le général Reyes. Celui-ci fit partie pendant quelques années du cabinet du général Diaz, comme ministre de la Guerre ; pendant cette période la popularité de Reyes s'étendit à tout le Mexique ; à partir de ce moment, tout sembla indiquer que cet homme serait le successeur de Diaz. Il quitta le ministère à la suite de difficultés avec le parti scientifique, et reprit son gouvernement de Nuevo Leon ; fidèle à l'amitié qui le liait au général Diaz, il refusa toujours de se laisser entraîner par des partisans impatients qui voulaient le porter à la présidence ; son nom même étant devenu malgré lui une sorte d'opposition à celui de Diaz, il partit en Europe sous le couvert d'une mission officielle d'études, avant la dernière élection présidentielle précédant la révolution.

Lorsque la situation devint critique pour le parti porfiriste, Reyes fut rappelé ; lui seul pouvait être le sauveur. Cette idée était presque certainement exacte, mais, lorsqu'on songea à la réaliser, il était trop tard ; quand le navire ramenant Reyes toucha à la Havane, la démission du général Diaz était donnée. Reyes attendit quelque temps les événements puis rentra le 9 juin 1911 à Mexico, deux jours après l'entrée triomphale de Madero. A ce moment, l'idée de l'ancien gouverneur était de commencer avec ses partisans une campagne électorale en sa faveur en s'appuyant sur la promesse solennelle faite par le Président Don Francisco de la Barra que les élections seraient effectuées en toute liberté, le peuple étant assuré de pouvoir exprimer son opinion en toute sincérité.

Mais Madero veillait ; des entrevues ont lieu ; très diplomate et aidé par de la Barra, il arrive rapidement à convaincre Reyes de ne pas le combattre et une convention intervient le 10 juin 1911 entre les trois personnalités : Madero sera seul candidat à la présidence ; après l'élection, Reyes sera ministre de la Guerre et de la Barra, ministre des Affaires étrangères ; enfin la période présidentielle de Madero expirée, c'est Reyes qui sera le candidat de tous.

Cet arrangement mettait fin au nuage qui menaçait de nouveau le Mexique ; il ne fut pas de longue durée.

Vers le 1er août, Reyes reçut la visite de deux amis qui amassèrent arguments sur arguments pour lui démontrer que l'arrangement pris n'était pas valable et était d'ailleurs contraire non seulement aux propres intérêts de Reyes, mais à ceux du pays ; le général ne se laissa pas émouvoir, il avait engagé sa parole, il la tiendrait.

Mais les amis, grands connaisseurs du tempérament de Reyes, avaient gardé pour la fin un suprême argument ; devant le refus obstiné du général, ils prirent leur chapeau et sur le seuil de la porte ils dirent : « Alors les bruits qui courent sont vrais : on dit que vous avez peur et qu'en acceptant un poste de ministre vous avez acheté votre tranquillité et votre sûreté en sacrifiant votre parti. »

La calomnie porta juste ; le soldat eut une révolte impulsive et impétueuse, il retira sa parole devant les insinuations qu'il attribuait au parti madériste.

La lutte reprit donc ; elle fut relativement calme ; d'ailleurs les forces en présence étaient inégales ; la popularité de Madero, de l'homme qui avait osé lutter contre Porfirio Diaz et qui avait réussi à renverser le colosse, s'étendait chaque jour ; à lui qui avait fait la révolution d'en profiter, et les partisans de Reyes ne formèrent qu'une minorité.

Ne se sentant plus en sûreté, Reyes quitta le Mexique le 28 septembre.

Le 15 octobre ont lieu les élections ; « el caudillo » (le héros) de la révolution est élu à une énorme majorité.

Le 6 novembre 1911, don Francisco Madero, à l'âge de trente-huit ans, prenait possession de la présidence des Etats-Unis mexicains.

Peu après, Reyes essayait de fomenter une nouvelle révolution, escomptant que Madero n'était pas populaire dans l'armée, mais il échouait complètement ; traqué par les madéristes et par les Américains, qui n'usèrent pas vis-à-vis de lui de la tolérance dont ils firent preuve vis-à-vis de Madero, il était obligé le 24 décembre 1911 de se constituer prisonnier.

Le nouveau jeune Président, riche, très instruit à

l'européenne, sincère et convaincu, imbu d'idéalisme social, avait trouvé dans l'étude de la dictature du général Diaz l'exaltation de ses sentiments ; avec énergie et bravoure, le sociologue théoriste avait défié le soldat politicien rompu à la pratique des affaires, et, de cette lutte paraissant disproportionnée, il était sorti vainqueur.

La révolution venait de remuer le pays, une crise avait passé, mais cette crise n'avait pas accumulé trop de ruines ; dès le lendemain tous les éléments dont les liens avaient été détendus, mais non brisés avaient essayé de se rapprocher pour se souder, et on avait pu croire quelque temps qu'à la surface passait seule, maintenant, la légère houle, dernier témoin de l'orage déjà presque lointain. Sous ce frémissement superficiel restait intact le Mexique édifié par Porfirio Diaz ; il constituait un bloc solide sur lequel il était permis de construire plus haut en toute sécurité !

Des finances en bon état, une situation économique bien établie, étaient des éléments simplifiant singulièrement une succession qui pouvait paraître lourde ; le pays avait ardemment besoin de la paix ; si le nouveau Président n'hésitait pas et voulait agir, sa tâche pouvait sembler relativement aisée, car tous les éléments sains l'y aideraient.

Malheureusement, la révolution maderiste avait fait surgir de tous les coins où ils se terraient sous le régime porfiriste, les exaltés à l'ardeur belliqueuse trouvant dans les guérillas leur expansion naturelle, et aussi les gens sans aveu trouvant dans le pillage et la rapine l'occasion de satisfaire, à bon compte, leurs appétits et leurs passions.

S'il est relativement facile de soulever ces cohortes et de les enregimenter sous l'étendard de la révolte, il est fort difficile de les faire rentrer dans l'ordre et

leur ancien chef en subit la dure expérience ; il suffit que de nouveaux chefs se présentent : les hordes accourent à ceux qui leur promettent la continuation des luttes, les éblouissent par le mirage de fallacieuses promesses ; et elles se précipitent contre leur ancien commandant avec autant d'ardeur qu'elles le suivaient autrefois.

Ces chefs nouveaux étaient ceux qui, s'étant jetés dans le mouvement révolutionnaire par ambition, estimaient insuffisante la compensation qui leur avait été accordée, lorsque, grâce à leur concours, la révolution avait triomphé ; combien de mécontents, d'aigris, d'écœurés, de révoltés, parce que la place convoitée leur avait échappé, parce qu'ils n'avaient pu obtenir que des bribes, ou rien du tout de la fameuse « assiette au beurre » autour de laquelle ils avaient rêvé une bonne place !...

Enfin, si l'on joint à cela les puissants de la veille, précipités du haut de leur grandeur, prêts à tout pour la reconquérir, on comprendra que de nouveaux mouvements troublèrent les débuts de la présidence.

Dès février 1912, un des anciens chefs militaires de Madero, le général Pascual Orozco, mis à l'écart, se révolte. Emiliano Zapata, qui avait réussi à former une bande dans les Etats du Sud, dans le but de combattre pour obtenir le partage général des terres, continue la campagne, et certains de ses excès font de son nom un objet de crainte.

Madero, sociologue théorique, répugne à la manière forte ; il est débordé, son administration devient vite la proie du désordre et de l'anarchie.

En février 1913, un complot militaire préparé à La Havane, éclata.

Le général Félix Diaz, neveu de l'ancien président, débarqué presque triomphalement à Veracruz en

octobre 1912, avait été arrêté et transféré à Mexico.

L'émeute le délivre le 9 février, ainsi que le général Bernardo Reyes, et les deux chefs attaquent le Palais national. Reyes est tué aux portes du Palais.

Les généraux Félix Diaz et Manuel Mondragon, avec une grande partie de la garnison de Mexico, s'emparent de la citadelle et s'y enferment pendant que le gouvernement réunit des renforts.

Le 11 février, un siège en règle de la citadelle, située en pleine ville, commence. Comme les deux partis possèdent de l'artillerie, des mitrailleuses et des munitions, la capitale voit se dérouler des événements sanglants connus sous le nom de « décade tragique ».

Le commandant de la place, Villar, avait été blessé dès le début de la lutte ; le général Victoriano Huerta lui avait succédé ; celui-ci, qui avait réussi à étouffer la révolte provoquée par Orozco, jouissait de la confiance du Président.

Au lieu de défendre Madero, Huerta l'arrête le 18 février, pactise avec les insurgés et s'empare de la présidence.

Le Congrès, terrorisé, sanctionne l'élévation du général Huerta comme chef du Pouvoir exécutif.

Dans la nuit du 22 février 1913, Huerta fait transférer le président Madero et le vice-président Pino-Suarez, du Palais national au Pénitencier. Dans le parcours, l'escorte commandée par le major de rurales Francisco Cardenas assassine les deux magistrats.

Ce coup de force n'est pas accepté par tous ; Venustiano Carranza, gouverneur de Coahuila, l'un des premiers adeptes de Francisco Madero, s'insurge à son tour. Le 26 mars 1913, il rédige le « Plan de Guadalupe », déclaration énergique qui refuse de reconnaître la présidence de Huerta ; il organise l'armée

constitutionnaliste et la guerre civile recommence.

Huerta est un homme qui aime la lutte ; la manière forte, il l'a ; les scrupules et les préjugés il les ignore ; son autorité groupe autour de lui les anciens partisans de Diaz.

Les puissances européennes reconnaissent son gouvernement.

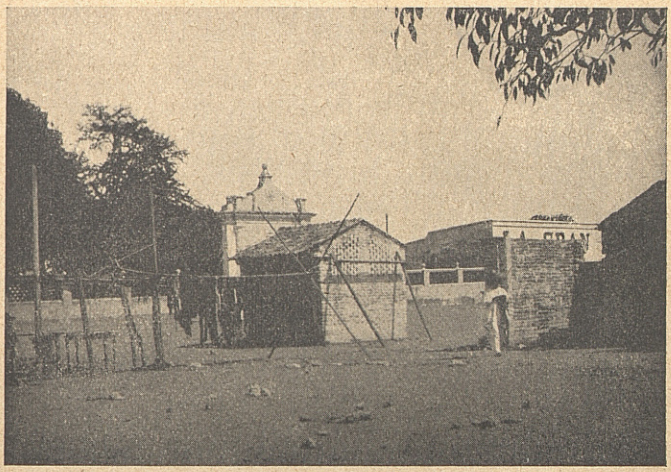
Sans l'opposition des Etats-Unis, peut-être serait-il parvenu à rétablir l'ordre.

En octobre, la Chambre exigeant sa démission, il la dissout et arrête cent dix députés ; cela lui semble nécessaire pour les élections présidentielles qui approchent. Le général Félix Diaz est candidat ; par prudence il s'était éloigné, mais tente de revenir ; à peine débarqué à Veracruz il se rend compte de ce qui l'attend, et, pour ne pas subir le même sort que Madero, il demande asile au consulat des Etats-Unis et s'enfuit à bord d'une canonnière américaine.

Le général Huerta, lui, n'est pas candidat, mais... il est élu à une imposante majorité, alors que son ministre de la Guerre, le général Blanquet, est élu vice-président.

Mais l'Amérique du Nord reste toujours intransigeante ; le président Wilson fait de l'affaire du Mexique, une affaire de « moralité » et déclare que tous les efforts seront faits pour obtenir l'élimination du gouvernement de Huerta ; cela comporte une aide discrète aux insurgés.

A ce moment, la conduite américaine fut assez sévèrement jugée en France ; beaucoup estimaient que si les Etats-Unis avaient reconnu le gouvernement de Huerta, celui-ci aurait certainement étouffé la rébellion du Nord et que l'ordre rétabli aurait mis fin à la dépréciation notable des importants intérêts français au Mexique qui, pour eux, primaient tout.



Boucher faisant sécher la viande au soleil.



Magasins à maïs.

Ces critiques ne connaissaient alors de Woodrow Wilson que sa situation ; son caractère, ils l'ignoraient et c'est là leur excuse.

Depuis, le président Wilson a dépassé sa situation ; pour des questions de « moralité » et de droit, il a su amener le plus grand et le plus puissant des peuples pacifiques du monde à participer d'enthousiasme à la guerre la plus terrible qui ait jamais désolé la terre ! A l'immense clarté de ce fait, tous comprennent maintenant sa politique au Mexique.

Les difficultés ne font donc que croître pour Huerta. Un grave incident à Tampico, au printemps de 1914, est suivi d'une démonstration navale des États-Unis. L'Europe croit que ceux-ci vont intervenir militairement ; l'annonce seule de la démonstration fait descendre la piastre mexicaine, à Paris, à 1 fr. 40 (15 avril 1914).

Veracruz est occupée par les États-Unis ; un corps expéditionnaire pénètre au Mexique pour protéger les Américains.

L'Argentine, le Brésil, le Chili offrent leur médiation ; des délégués se réunissent à Niagara-Falls et, après de laborieuses négociations, arrivent à un protocole d'accord qui évite la guerre.

Pendant ce temps, l'armée constitutionnaliste progressait et faisait pressentir la chute du pouvoir établi ; les difficultés financières devenaient menaçantes.

Le 15 juillet 1915, Huerta était obligé de donner sa démission [1].

Ses pouvoirs passaient automatiquement au mi-

1. Le général Huerta se rendit en Espagne ; il retourna en Amérique dans le but de fomenter une révolution contre les constitutionnalistes, mais les États-Unis l'empêchèrent de rentrer au Mexique. Il est mort à El Paso (Texas), le 13 janvier 1916.

nistre des Affaires étrangères, le licenciado Francisco Carbajal, nommé depuis le 10 juillet seulement et qui occupait jusque-là le poste de président de la Cour suprême.

Le nouveau Président, après avoir vainement tenté d'entrer en relation avec Carranza, abandonna purement et simplement le pouvoir le 13 août 1914 ; dès le lendemain, les troupes constitutionnalistes arrivaient à Mexico et, le 20 août 1914, Venustiano Carranza, révolutionnaire vainqueur, faisait son entrée solennelle dans la capitale.

Son séjour n'y fut pas de longue durée. Son principal lieutenant, le général Francisco Villa, avec lequel des dissentiments s'étaient déjà produits, rompt ouvertement avec lui ; la rupture est rendue publique le 25 septembre.

Des tentatives de conciliation ont lieu ; elles conduisent à la réunion, à Aguascalientes, d'une Convention des principaux chefs des trois partis : Carranza, Villa, Zapata.

Grâce à l'accord préalable des villistes et des zapatistes, ceux-ci arrivent à dominer la Convention qui démissionne Carranza et nomme Président intérimaire le général Eulalio Gutierrez.

Carranza quitte alors Mexico le 1er novembre et se retire à Cordoba puis à Veracruz.

A partir de ce moment, c'est pendant neuf mois une succession invraisemblable de maîtres de la capitale ; dans celle-ci, la vie devient difficile ; les vivres manquent, des gens du peuple meurent de faim, le typhus sévit effroyablement.

Voici brièvement résumés les faits principaux de cette période critique :

Le 6 décembre 1914, Francisco Villa à la tête de son armée dite « conventionnaliste » et Emilio Zapata

à la tête de son armée dite « Libératrice du Sud », font, à leur tour, leur entrée solennelle dans Mexico.

Le président Gutierrez ne reste pas longtemps ; il s'enfuit le 15 janvier 1915 en accusant Villa et Zapata de vols et d'assassinats. Le général Roque Gonzalez Garza, président de la Convention, est désigné par celle-ci comme chef intérimaire du pouvoir exécutif. Le 27 janvier, sous la menace des troupes constitutionnalistes qui approchent, la Convention abandonne la capitale pour se réfugier à Cuernavaca.

Le 28 janvier, le général Alvarez Obregon occupe Mexico avec l'armée constitutionnaliste, mais il l'évacue le 11 mars devant les troupes du Sud.

Le général Gonzalez reprend la présidence pendant que le général Carranza la garde à Veracruz, les États reconnaissant, les uns, le premier pouvoir, les autres le second.

L'accord est de courte durée entre la Convention et le général Gonzalez ; le 10 juin, celui-ci est obligé de remettre le pouvoir au licenciado Francisco Lagos Cházaro, qui n'est que l'instrument de Villa.

Le nouveau Président, dès le 9 juillet 1915, se retire avec son gouvernement, à Toluca, pour permettre une nouvelle entrée des troupes de Carranza à Mexico le lendemain. Ce n'est que pour une semaine : ces troupes se retirent le 17 pour faire place, le 18, à celles de la Convention. Ces dernières en sont chassées de vive force le 2 août par les constitutionnalistes.

A partir de ce moment, les succès grandissant de l'armée de Carranza permettent d'espérer la fin de la crise intérieure. Celle-ci se complique d'une crise extérieure due à la présence sur le territoire mexicain de troupes américaines qui, devant l'impuissance du gouvernement du Mexique, à protéger les centres des

États-Unis proches de la frontière, d'incursions de bandits, opèrent pour leur propre compte et poursuivent les bandits coupables.

Il est à noter qu'il est actuellement prouvé que ces incursions et les difficultés entre les États-Unis et le Mexique ont été provoquées par les Allemands ; ceux-ci ont employé là les bas moyens que tous connaissent, dans l'espoir de détourner vers le Sud la grande République américaine et de la faire se désintéresser du conflit européen.

Les deux pays s'entendaient heureusement pour la nomination d'une commission d'arbitrage qui, réunie à New-London (Connecticut) puis à Atlantic-City, arrivait à la conciliation désirée.

La situation des constitutionnalistes, qui semblait s'asseoir définitivement, paraît remise en question par un effort de Villa qui, réunissant les renforts que lui amènent Zapata, Félix Diaz, Robles, arrive à menacer de nouveau Mexico.

Carranza réussit à dominer la situation ; en décembre 1916, ses ennemis sont battus et dispersés.

Entre temps le chef constitutionnaliste a réuni un Congrès constituant à Queretaro ; en deux mois il arrive à élaborer une nouvelle Constitution dont nous aurons l'occasion de parler.

Le 3 mars 1917, les élections présidentielles ont lieu ; Venustiano Carranza est élu à une majorité écrasante.

Le 1er mai 1917, il prend possession du pouvoir suprême.

Le 26 septembre 1917, les États-Unis le reconnaissent officiellement ; c'est le premier gouvernement mexicain qu'ils admettent depuis celui de Madero expiré plus de quatre ans avant.

C'est là une force qui sera suffisante, il faut l'es-

pérer, pour permettre au nouveau Président l'établissement d'un régime stable.

Fils d'un compagnon de Benito Juarez, Don Venustiano Carranza est né le 29 décembre 1859, à Cuatro-Cienegas, dans l'Etat de Coahuila, à la frontière des Etats-Unis; ses études furent interrompues par une maladie des yeux et, à vingt ans, il s'adonnait dans sa ville natale à l'agriculture et à l'élevage. Son caractère sérieux, vite mûri par la réflexion sur les sciences de sociologie et d'économie politique, lui valut d'être nommé, à l'âge de vingt-huit ans, maire de Cuatro-Cienegas.

Ses réformes, en un temps où les libertés municipales n'existaient pas en fait, lui valurent l'inimitié du gouverneur de l'Etat et il fut obligé de se démettre de ses fonctions.

Il souleva ses concitoyens, forma une petite armée et obligea Porfirio Diaz à abandonner son protégé qu'il voulait continuer à imposer comme gouverneur de Coahuila.

Carranza est de nouveau élu maire en 1894, 1896 et 1898.

Il pose sa candidature comme gouverneur de l'Etat, mais, suivant la règle d'alors, c'est le candidat officiel qui passe.

Carranza est alors élu sénateur fédéral, et ce dut être là une compensation accordée par le Président, pour tâcher d'amadouer un homme que la popularité dont il jouissait dans son Etat pouvait rendre dangereux.

Dès les premiers appels de Madero, Carranza se déclare son partisan et contribue à amener les Etats de Coahuila, de Nuevo-Leon et de Tamaulipas à se déclarer en faveur de la cause révolutionnaire.

Madero triomphant, Carranza prend possession, le 28 mai 1911, du gouvernement de l'Etat de Coahuila.

On sait ce qu'il a fait depuis.

Son énergie, son inflexibilité à poursuivre le plan qu'il s'est imposé, dénotent un caractère, un chef! Des figures que la révolution mexicaine a fait sortir de l'ombre, c'est celle qui paraît le plus capable de consolider définitivement la paix.

Il est intéressant de noter ici le caractère général de la Constitution nouvelle que le président Carranza doit mettre en application.

Cette Constitution du 31 janvier 1917, promulguée le 5 février 1917, juste soixante ans après celle du 5 février 1817, qu'elle réforme, est l'œuvre d'une Assemblée constituante qui s'est réunie à Queretaro, alors capitale provisoire du gouvernement constitutionnaliste, le 1er décembre 1916; elle comprenait 212 délégués élus par les divers Etats et territoires.

La Constitution comprend 136 articles et 16 transitoires. Elle maintient le système fédératif et élève le territoire de Tepic en Etat de Nayarit; la fédération comprend donc 28 Etats, le district fédéral et 2 territoires.

La Chambre et le Sénat sont maintenus; les députés et les sénateurs sont élus respectivement pour deux et quatre ans par le suffrage direct, et au premier degré.

Les magistrats de la Cour suprême de justice sont nommés par le Congrès réuni en Collège électoral; pour être éligible au poste de « Ministre de la Cour suprême de la nation », il ne faut pas avoir été condamné à une peine supérieure à un an de prison, sauf si c'est pour vol, fraude, falsification ou abus de confiance.

La Chambre des députés nomme les chefs de la comptabilité centrale.

Le pouvoir exécutif est à la charge d'un seul homme : le Président élu au suffrage direct, pour quatre ans et jamais rééligible. En cas de défaut du Président, le Congrès nomme un Président provisoire et de nouvelles élections sont convoquées, mais ce Président provisoire n'est pas éligible auxdites élections.

Les Etats possèdent, pour leur régime intérieur, la forme de Gouvernement républicain, représentatif, populaire, ayant pour base de sa division territoriale et de son organisation politique et administrative la municipalité ; aucune autorité intermédiaire n'existe entre les conseils municipaux et le gouverneur de l'Etat ; c'est donc la suppression des fonctionnaires préfets et chefs politiques.

C'est là le changement politique le plus important apporté par la Constitution ; il donne aux municipalités la liberté la plus grande, les pouvoirs les plus étendus et place entre les mains des conseils élus l'autorité réservée jusqu'ici à des fonctionnaires de l'ordre administratif.

Cette mesure indique bien l'esprit qui a dominé l'Assemblée constituante ; formée d'hommes nourrissant une véritable haine pour tout ce qui a touché au régime porfiriste, les bonnes comme les mauvaises choses (il suffit pour s'en convaincre de parcourir la volumineuse littérature qui s'est fait jour depuis quelques années à ce sujet), elle s'est appliquée à prendre contre-pied de ce qui existait avant elle. Cela l'a amené à des réformes incontestablement heureuses et qui seront d'un salutaire effet, mais cela l'a conduit aussi à des réformes qui, vues de loin, dans leur ensemble, par quelqu'un connaissant le pays, les conditions générales de ses individus et leur degré de réceptivité des grandes et généreuses idées, peuvent paraître moins heureuses.

Cet esprit dominant, en dehors du fait précité qui supprime les anciens petits tyrans, se retrouve principalement dans :

1° Les nombreux articles relatifs aux droits des ouvriers, droits qui étaient évidemment lettre morte au temps du pouvoir dictatorial. La nouvelle Constitution va très loin dans la voie qu'elle ouvre aux idées humanitaires et avancées ; nous en parlerons plus en détail lorsque nous examinerons les conditions de l'ouvrier mexicain (chapitre V) ; elle élargit les droits, diminue les devoirs dans des proportions telles qu'il apparaît que pour ne pas être tenté d'abuser de ces prérogatives, il faudrait une conscience éclairée qui ne pourra, dans le milieu illettré des travailleurs mexicains, devenir une réalité que dans plusieurs générations.

2° Les articles relatifs aux étrangers. Il est certain que du temps de Porfirio Diaz, les étrangers amenant des capitaux, des idées, de l'activité réalisatrice, ont trouvé un appui bienveillant ; les plus grandes affaires ont été créées par eux ; sans eux, elles n'auraient d'ailleurs peut-être pas existé.

Il est certain que des étrangers ont pu obtenir, plus facilement parfois que des Mexicains, certaines facilités.

La nouvelle Constitution met ordre à tout cela ; voici comment :

Les étrangers ne peuvent en principe acquérir ni terres, ni eaux ; ils ne peuvent obtenir de concessions pour exploitations d'eaux, de mines métalliques et de combustibles minéraux. Néanmoins, l'Etat se réserve la faculté de concéder ces droits à des étrangers, à condition que ceux-ci s'engagent à se considérer comme Mexicains en tout ce qui touche ces biens et à ne jamais invoquer la protection de leurs

gouvernements au sujet desdits droits. Dans une bande de terrain de 100 kilomètres de large le long des frontières et de 50 kilomètres le long des côtes, les étrangers ne peuvent, sous aucun prétexte, acquérir des terres et des eaux.

Enfin, fait plus grave, — car la formation de sociétés mexicaines permet de tourner la prohibition précédente, — tous les contrats et concessions délivrés par les gouvernements antérieurs depuis 1876, au sujet de terres, eaux, et « richesses naturelles », sont revisables et l'exécutif peut les déclarer nuls (article 27, paragraphe 7, alinéa *f*).

Cette clause est grosse de menaces, elle peut amener à de véritables spoliations et constituer, entre les mains de politiciens et de fonctionnaires véreux (il y en a eu et il y en aura encore au Mexique comme ailleurs) une arme formidable de chantage. Aucun délai n'étant fixé pour la revision, l'on perçoit le petit jeu inique auquel cette prescription peut prêter. En fait, c'est dire à tous les exploitants de chemins de fer (car ceux-ci ont été obligés d'acheter des terrains à l'État et d'en acquérir d'autres par expropriation, droit que leur donnait naturellement leurs concessions), à tous les exploitants de mines, de combustibles minéraux, de chutes d'eau, de terrains irrigués, etc., que leurs concessions ou achats sont susceptibles de leur être arrachés et que, seules, les concessions qui seront accordées par le nouveau gouvernement seront à l'abri de toutes difficultés ; c'est donc convier tous les concessionnaires à s'entendre avec les puissants du jour... N'étaient-ce pas là les pratiques du régime porfiriste ?

Il est naturel qu'un parti triomphant veuille compter au nombre de ses amis les artisans du labeur économique. Le Mexique ne peut trouver instantané-

ment de nouveaux hommes pour prendre charge de tout ce labeur ; on aurait donc pu espérer qu'il aurait cherché à s'attacher les anciens pionniers. Ce n'était pas difficile ; l'étranger, sauf de rares exceptions, ne s'occupe pas de politique ; ses sympathies vont automatiquement au pouvoir qui lui permet de travailler ; la crise passée, il ne demande qu'à reprendre son œuvre inachevée. Que va-t-il faire ? maintenant qu'à titre d'encouragement il voit suspendue sur lui cette épée de Damoclès qu'est la partie citée de l'article 27 ? Même si l'assurance lui est donnée qu'il ne sera pas inquiété, il sentira qu'il reste à la merci d'un incident, d'une mauvaise volonté quelconque pouvant surgir à tout instant. Aura-t-il confiance ? La question peut se poser et cela est suffisant pour que le nouvel étranger, celui qui n'était pas là-bas du temps de la prospérité, se pose une question analogue, avant de venir faire servir ses capitaux et son activité au développement économique du Mexique.

Or, nous persistons à penser que ce pays a encore besoin d'argent et de cerveaux spécialistes du dehors, et ceux-ci ne devraient pas se trouver à leur arrivée devant le point d'interrogation que nous venons de poser au sujet de la confiance.

Il est à souhaiter que très rapidement les actes du nouveau gouvernement définissent clairement à tous la manière dont il entend user de l'arme redoutable qu'il s'est réservée ; ce premier acte sera la loi qui définira l'application de l'article visé de la Constitution.

Tous les pays ont besoin de la confiance des autres, le Mexique ne fait pas exception à la règle, surtout dans l'état d'épuisement où vient de le jeter une longue crise intérieure.

3° Les articles relatifs au clergé : l'ancien régime

— malgré la séparation officielle de l'Eglise et de l'Etat — était bienveillant vis-à-vis du clergé. Le nouveau régime, lui, s'il applique les articles fondamentaux de sa Constitution, sera bien à l'abri du reproche de cléricalisme ; nous en parlerons quelque peu au chapitre II.

4° Les articles relatifs aux terres. La question agraire est une de celles qui ont été les plus discutées pendant la révolution ; l'acte fondamental du nouvel Etat la traite donc avec ampleur, tendant à la constitution de biens communaux et à favoriser la création de petites propriétés.

Certaines solutions sont originales, d'autres, comme le pouvoir laissé à chaque Etat ou territoire de fixer le maximum de terre dont un individu ou une société peut être le propriétaire, sont plus discutables. Nous examinerons ces questions lorsque nous traiterons l'agriculture (chap. V).

En résumé, c'est là une Constitution qui peut paraître bien avancée pour un pays comme le Mexique.

Vouloir diriger celui-ci comme un pays vraiment démocratique est une utopie.

Pour plusieurs générations encore, la grande masse du peuple mexicain ne pourra profiter des bienfaits de la vraie liberté qu'à condition d'être soigneusement canalisée par un gouvernement fort, qui, tout en étant moins partial que celui de Porfirio Diaz, devra utiliser certains de ses moyens.

Tout fait espérer que Venustiano Carranza, homme d'une énergie indiscutable, ayant fait preuve de réelles qualités administratives, sera le chef dont le Mexique a besoin pour se relever.

Il comprendra qu'après avoir affirmé la prépondérance de l'idée de solidarité sociale, de démocratie,

sur la politique dictatoriale, le nouvel état de choses ne pourra se maintenir qu'à condition qu'en pratique, les nouvelles idées soient entourées, plus ou moins apparemment, de certains (pas tous) des anciens procédés de gouvernement.

Le nouveau Président ne confondra pas l'idéal dont il s'est fait le champion, l'idéal qui est le point de convergence indéfiniment éloigné de toutes les forces du progrès, avec l'utopie, la décevante utopie qui prétend à la réalisation immédiate d'un idéal atrophié, indigne des hauteurs élevées éternellement sereines où plane le véritable idéal !

A défaut de pronostics au sujet de l'ère économique nouvelle qui s'ouvre devant le Mexique, souhaitons à celui-ci, un ami véritable, que celle-ci soit digne de celle qui a précédé la révolution.

Pour juger impartialement cette ère antérieure à 1911, le plus simple est de parcourir tout le chemin fait depuis son avènement.

Établir une comparaison rigoureuse entre le Mexique et l'une des principales puissances européennes conduirait naturellement à une infériorité du premier, mais cette comparaison ne peut se faire logiquement ; on ne compare pas les forces physiques d'un enfant et celles d'un adulte, ni les forces morales d'un adolescent et celles d'un homme mûr ; il faut, pour ce dernier, remonter en arrière, à l'époque où il n'était qu'un enfant, qu'un adolescent ; la comparaison faite alors dans ces conditions permet de prévoir dans une certaine mesure ce que seront plus tard l'enfant et l'adolescent devenus hommes à leur tour.

Or, le Mexique est un pays très jeune, son existence nominale ne date pas d'un siècle, et nous savons que pendant plusieurs décades il vécut dans le chaos ;

notablement amoindri en 1848, il ne prend réellement conscience de lui-même qu'en 1862, et les luttes intestines ne se terminent qu'en 1877.

Comment, dans ces conditions, vouloir juger cette nation avec des yeux d'Européen averti : le voyageur qui ne fait que traverser au galop le pays, s'il en admire les beautés et la richesse, ne manque pas de remarquer des endroits où la civilisation semble s'être ralentie ; il s'étonne des différences sociales profondes. Mais si ce voyageur, ne généralisant que ses impressions mauvaises, en conclut — comme nous l'avons malheureusement vu écrire récemment — que le Mexique n'est qu'un pays d'Indiens à l'état sauvage, il manque de l'impartialité, de la largeur de vues, de l'esprit critique, nécessaires pour juger une nation tout entière ; un tel récit a la valeur d'une étude de mœurs, il ne peut point prétendre à passer pour le résultat d'une profonde enquête économique.

Celui qui a vécu plusieurs années dans le pays, qui a été témoin de plusieurs des gros progrès réalisés, se rend compte que ces derniers ne sont que des maillons ajoutés à la chaîne dont la construction ne se ralentit jamais et qui attache la nation mexicaine de plus en plus fermement à son sol, pour la sauvegarde de son indépendance.

Il lui vient alors l'idée de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la chaîne et il reste étonné des résultats acquis en un temps relativement court ; cet aperçu rétrospectif ne lui ôte pas la faculté de voir les défauts actuels, mais à juger des défauts disparus, il ne constate ceux existants que pour marquer une étape et voir le champ ouvert pour la marche en avant.

Si le lecteur veut bien nous suivre jusqu'au bout de cette étude, il se rendra compte des progrès qui avaient été accomplis en un quart de siècle.

Le Peuple mexicain

Blancs ; métis ; indiens. — Infériorité de la classe populaire. — L'instruction publique. — Les illettrés. — L'alcoolisme. — Le clergé. — Don Fulano, Jefe de... — El Padre. — El Licenciado.

Au point de vue ethnique, les Mexicains se divisent en trois classes : les blancs, les métis, les Indiens, représentant environ, respectivement, 1/5, 2/5 et 2/5 de la population.

Les blancs ne forment pas une classe privilégiée comme lors de l'époque coloniale ; eux et les métis sont pratiquement au même niveau ; au point de vue politique constitutionnel, l'Indien est sur le pied d'égalité avec le blanc et le métis.

Socialement, trois classes existent : la classe dirigeante (blancs et métis), la classe moyenne (blancs, métis, peu d'Indiens), la classe populaire (métis, la majorité des Indiens). Les deux classes extrêmes prédominent sur l'ensemble, l'une par l'importance morale et sociale, l'autre par le nombre.

La classe moyenne est numériquement faible et évolue lentement, parce que le milieu où pourraient se recruter les énergies et les intelligences, la classe populaire, est très en retard sur l'élite dirigeante ;

alors que celle-ci, par un travail acharné, une claire et vaste conception d'ensemble, s'élevait dans des proportions énormes et bouleversait radicalement la situation économique du pays en quelques années, celle-là restait stagnante et piétinait sur place.

Nous avons assez exalté les progrès du pays pour avoir le droit d'indiquer ses points faibles ; l'impartialité nous oblige à dire qu'il y a un abîme entre la classe dirigeante et la masse populaire au Mexique. Convaincu de l'avenir de ce pays, pour lequel nous entrevoyons d'heureuses destinées, nous croyons que cette vérité — qu'aucun Mexicain clairvoyant ne songerait d'ailleurs à nier — est utile à dire et ne peut nuire aux bonnes amitiés que nous avons gardées là-bas.

On reconnaît, à cette infériorité de la classe populaire mexicaine, trois causes principales : le manque d'instruction, l'abus de l'alcool, la négligence apportée par le clergé, très prépondérant, à combattre ces tares.

L'instruction obligatoire gratuite et laïque est décrétée depuis 1867 ; à Benito Juarez revient l'honneur d'avoir compris son importance colossale pour le relèvement du pays. Depuis cette époque, cette question a toujours préoccupé les pouvoirs publics ; maintes commissions ont été réunies, des congrès spéciaux ont discuté à ce sujet ; enfin — pas en avant plus décisif — un ministère de l'Instruction publique a été créé en 1904. Malgré tout cela, les progrès ont été lents : le dernier recensement dont nous avons les chiffres accusait en chiffres ronds : 4 745 000 mineurs et 8 865 000 adultes (soit une population totale de 13 610 000), parmi lesquels 4 130 000 enfants de moins de douze ans et 6 875 000 individus de plus de douze ans ne savaient ni lire ni écrire, soit une pro-

portion totale de complètement illettrés supérieure à 87 p. 100 de la population.

En 1904, le gouvernement annonçait officiellement que le nombre des élèves inscrits était de 576 000 dans les écoles primaires élémentaires, et 44 000 dans les écoles primaires supérieures, soit un total de 620 000. Il s'agit là d'inscriptions ; pour le nombre réel d'élèves suivant les classes, il y a lieu de tenir compte d'un déchet d'au moins 20 p. 100 ; dans ces conditions, des rapprochements entre quelques chiffres permettent de prévoir que la génération qui se prépare contiendra encore deux tiers d'illettrés. Mathématiquement, on pourrait calculer qu'il faudra encore quelques générations pour que la masse arrive à une instruction telle qu'elle soit capable de comprendre l'étendue de ses droits et de ses devoirs ; alors seulement, la majorité numérique pourra se voir représentée par un pouvoir issu d'elle-même. Jusque-là, ce pouvoir appartiendra à la minorité intellectuelle du pays. Pourtant, ce moment où le peuple pourra réellement gouverner suivant les principes libéraux de la Constitution n'est peut être pas si éloigné que les déductions arides précédentes le font prévoir. Le Mexique s'est profondément transformé en peu d'années ; les transformations n'ont porté que sur certains points ; mais qui sait si, demain, le progrès de l'instruction ne suivra pas une voie aussi rapide que celle suivie par les finances et l'état économique général? Une telle surprise ne serait pas impossible ; elle est à souhaiter par tous les amis du Mexique.

Le contraste entre ce développement économique et cette presque stagnation de l'instruction publique étonne, et l'on se trouve naturellement conduit à rechercher l'explication de cette anomalie.

Au début de la régénération, il est certain que la



liché Waite

Femme de Tehuantepec se rendant à l'église.

situation financière s'imposait avant tout aux préoccupations des gouvernants : des déficits constants, la majeure partie des revenus immobilisée en garantie de dettes, un fâcheux renom à l'extérieur, etc., demandaient des mesures urgentes; l'œuvre devait commencer par l'édification d'un crédit national solide, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; cette œuvre fut magistralement accomplie.

Ne comprirent la réalisation de ce programme que ceux qui, scientifiquement, purent en voir la logique, deviner l'importance et pressentir l'avenir qu'il offrait. C'est dire que, dans le pays, une minorité seule s'y intéressa. S'y intéresser, c'était essayer d'en profiter; mais, pour cela, il fallait des capitaux : d'où l'obligation de s'adresser à l'étranger qui cherche des placements avantageux. Celui-ci ne raisonne pas par sentiment, il raisonne par chiffres ; ceux s'appliquant au Mexique étaient tels que l'étranger vint hardiment avec des millions; d'autres millions s'ajoutèrent aux premiers et, au fur et à mesure, les dispositions légales propres à les protéger, à faciliter leur immigration, augmentaient d'importance. La mise en exploitation de richesses du sol entraînait le besoin de chemins de fer, de travaux publics, qui suivirent; c'est ainsi que le cercle de l'évolution économique s'agrandit fort vite et imposa au monde la reconnaissance d'un Mexique doué d'une vitalité jusqu'alors insoupçonnée.

Cette évolution fut exclusivement l'œuvre d'un gouvernement doué de force et d'habileté; ces qualités n'allaient pas sans une centralisation chaque jour plus étendue ; mais il faut reconnaître que, chaque fois que le gouvernement fédéral enlevait une prérogative aux Etats, cela était pour le bien du pays.

L'instruction publique, elle, dépend surtout des unités fédératives ; la fondation et l'entretien des écoles

sont à la charge des Etats et des municipalités, qui nomment les directeurs et les professeurs ; ces autorités locales — sauf exceptions — ne peuvent pas, dans un pays si neuf, concevoir aussi bien qu'un gouvernement ayant fait ses preuves, un plan d'ensemble dirigé principalement en vue du développement général exigé par l'intérêt supérieur de la nation.

Des questions secondaires de clocher, des conceptions variant d'un endroit à l'autre, etc., peuvent être des éléments retardataires pour l'évolution.

Un commencement de coordination des efforts jusque-là disséminés, avait été tenté par la constitution d'un ministère de l'Instruction publique ; nous pensions alors que la solution susceptible de mieux rattraper le temps perdu aurait été l'affectation à ce ministère des pouvoirs actuellement détenus par les Etats, et l'organisation d'un système d'enseignement national avec unité de direction.

Qui sait alors, si, sous une impulsion énergique, — auréolée de la force et du respect qu'inspirait le gouvernement, — l'instruction publique n'aurait pas opéré son « démarrage », et, se diffusant rapidement parmi la masse, n'aurait pas résolu une autre phase de la régénération, qui aurait pu être aussi pleine de conséquences que la première phase financière.

Quoi qu'il en soit, le manque d'instruction de la masse est l'une des principales raisons de l'écart entre la classe dirigeante et le peuple, et de la faiblesse de la classe moyenne.

Ajoutons que la nouvelle Constitution de 1917 a supprimé le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Une autre raison est la consommation abusive des boissons alcooliques ; c'est une malheureuse constata-

tion vite faite par le voyageur au Mexique : dans les villes comme dans l'intérieur, le peuple boit, avec trop de facilité, le « pulque » (boisson fermentée obtenue seulement sur les hauts plateaux), le « mezcal », l' « aguardiente », l'alcool de canne à sucre, l'alcool de maïs, etc.

Dans le district fédéral et dans nombre d'États, des mesures ont été prises pour enrayer la consommation d'alcool ; les « cantinas » doivent être fermées de bonne heure le soir ; les jours de fête, elles doivent fermer à midi ; mais ces mesures palliatives ne donneront jamais que des résultats incomplets ; seule, la diffusion de l'instruction sera la meilleure arme de lutte contre la dépravation et la déperdition d'énergie qu'entraîne l'abus de l'alcool.

Comme troisième cause de l'énorme différence entre la classe dirigeante et le peuple, nous avons indiqué l'abstention du clergé dans la lutte contre l'ignorance et l'alcoolisme. Il n'est nullement dans nos idées de polémiquer à ce sujet ; les religions renferment le fondement de dogmes moraux, et il faut s'incliner devant tout dogme hautement moral ; si parfois, le résultat des manifestations faites par les dépositaires de ces dogmes semble anormal, c'est que des éléments étrangers s'y sont mêlés, et qu'à la préoccupation dogmatique s'est ajoutée une préoccupation d'ordre généralement politique.

La séparation officielle complète entre l'État et l'Église date, au Mexique, de 1857, en vertu des lois de réforme auxquelles Benito Juarez a attaché son nom ; aucune relation directe n'existe entre les autorités et le clergé ; il est néanmoins certain qu'aucune animosité ne séparait ces deux pouvoirs. Le clergé, qui avait jadis la haute main sur tout le pays, ne pouvait se

résoudre à abandonner définitivement sa puissance.

Le peuple mexicain, illettré, ne peut connaître l'histoire de son pays que par les discours enflammés de ses dirigeants ; lors des guerres, ces discours étaient fréquents ; les circonstances leur donnaient un attrait les gravant profondément dans l'esprit du peuple ; et puis, l'action était là, et l'éveil de toutes les facultés contribuait à lier le peuple à ses chefs.

Mais, durant la longue période de paix, les discours héroïques constituant tout l'aliment éducatif du peuple s'étaient faits de plus en plus rares ; l'instruction n'avait que peu progressé ; et seulement quelque trois ou quatre fois par an, lors des fêtes nationales, la masse recevait des enseignements de ses gouvernants ; encore cette semence avait-elle plus d'une chance de mal germer, tombant comme elle le faisait sur un auditoire aux idées quelque peu embrumées par les vapeurs de l'alcool, que, ces jours-là, les gens se croyaient obligés de consommer en imposantes rations.

Dans ces conditions, le clergé avait beau jeu pour attirer à lui toute la masse ; son action était constante, presque journalière ; il enseignait aux enfants exclusivement par la voie orale ; pour ceux-ci, le catéchisme — seule science qui leur était accessible — était bientôt l'unique science ; l'adolescent et l'homme fait ne pouvaient que suivre la voie fortement imprimée de bonne heure, les cérémonies cultuelles d'un réalisme parfois outré (dérivant des anciennes cérémonies espagnoles) étant d'ailleurs un attrait pour son mysticisme un peu primitif.

Le Mexicain se découvre et se signe en passant devant une église ; il fait même ce geste au coin d'une rue dans laquelle il sait qu'une église s'élève à peu de distance.

La piété reste ancrée même chez ceux qui n'ont au-

cun respect pour les lois humaines visant la propriété; il paraît qu'à Mexico une certaine église est affectionnée des voleurs (quel est le pays qui n'a pas de voleurs?); ceux-ci y adressent à la Vierge leurs remerciements pour une opération réussie ; mais, chose encore plus surprenante, ils l'invoquent d'avance pour la réussite d'un travail (!) projeté.

Le clergé du Mexique ne combattait ni l'ignorance, ni l'alcool ; ce défaut-ci et cette lacune-là étaient les plus fermes soutiens de sa prépondérance indiscutable sur la masse du peuple, et c'est pourquoi l'influence exercée par le pouvoir ecclésiastique — du fait seul de son inaction pour le relèvement de la masse — devait être considérée comme l'une des raisons des inégalités sociales par trop choquantes au Mexique.

La partie féminine de la classe dirigeante mexicaine était très pieuse, et c'est là qu'il fallait chercher l'explication d'une détente dans l'application des lois de réforme, principalement de celles interdisant au clergé la possession de biens, et prohibant l'existence de communautés et de congrégations.

La nouvelle Constitution, nettement et farouchement anticléricale, semble vouloir saper toute influence d'ordre religieux ; son application intégrale semble difficile au Mexique, mais son application même réduite diminuera sensiblement la prépondérance du clergé dont l'action, pendant la période de régénération, est sujette à bien des critiques.

Voici quelques-unes des clauses de la nouvelle Constitution, relatives au clergé:

Les ministres des cultes, comme les corporations religieuses ne peuvent établir ou diriger des écoles.

Les églises ne peuvent acquérir, posséder ou administrer des propriétés foncières, ni avoir des capitaux intéressés dans des propriétés de ce genre.

Les institutions religieuses, les ministres du culte ou assimilés ne peuvent patronner, administrer, diriger, ni surveiller aucune institution de bienfaisance, de secours aux nécessiteux, de recherches scientifiques, de diffusion de l'enseignement, de secours mutuels ou ayant pour objet tout autre but licite (art. 27, III).

Les municipalités fixent le nombre maximum de ministres du culte qu'elles tolèrent sur leurs territoires.

Pour exercer un ministère religieux, il faut être Mexicain de naissance.

Les ministres des cultes n'ont pas droit de vote, ils ne peuvent hériter de ministres du même culte ni même de particuliers.

Le bénéfice du jury populaire (que la Constitution prescrit pour tout délit pouvant entraîner une peine supérieure à un an de prison) est refusé aux ministres religieux pour les délits contre les dispositions les visant.

Comme cette simple énumération écourtée le montre, les Mexicains qui désireront être prêtres devront avoir réellement la vocation !

De l'ensemble de la société mexicaine, quelques personnages se détachent en relief ; deux peuvent se deviner d'après les lignes précédentes : « Don Fulano, Jefe de... » (Un tel, chef de...) et « El Padre » (le père, le curé) ; nous y ajouterons un troisième « El Licenciado » (l'Avocat). « Don Fulano, Jefe de... » incarne l'autorité, qui est puissante et inspire le respect. « Don » est le préfixe substitué à « Señor » ; il est respectueux, mais en même temps indique qu'une nuance d'affectueuse estime se mêle au respect. Sa traduction brève est impossible ; en même temps qu'il

est une sorte de titre, il symbolise une foule de sentiments tous meilleurs les uns que les autres. L'emploi du mot « Jefe » implique de suite la soumission, la reconnaissance d'une supériorité ; c'est dire que « Don Fulano, Jefe de... », détenteur d'une partie du pouvoir, est une personnalité avec laquelle il faut mieux être bien que mal ; hâtons-nous d'ajouter que l'étranger reçoit toujours de ces chefs un agréable accueil, et fort souvent un appui efficace ; mais sa conduite tyrannique vis-à-vis des indigènes a été, nous l'avons dit, l'une des principales causes de la chute du parti porfiriste.

« El Padre », lui, n'avait pas d'autorité effective au point de vue légal, mais il régnait sur toutes les consciences et conduisait son troupeau à sa guise ; les hommes se découvraient lors de son passage ; bien des femmes venaient lui baiser la main, et cette manifestation en pleine rue n'était pas sans causer, à l'étranger qui en était témoin, une certaine surprise mêlée d'un peu de stupeur et de malaise. Les mœurs sont en train de changer à ce sujet.

Le port des vêtements ecclésiastiques est interdit en dehors des édifices religieux ; mais les membres du clergé se sont constitué, au moyen d'un manteau spécial et d'un chapeau demi-haut de forme, une tenue qui les fait reconnaître de suite.

Le « Licenciado » représente la profession libérale par excellence ; son influence dans la vie sociale est considérable ; les discussions y jouent un grand rôle et il en est l'un des acteurs obligés. A juger du nombre des « Licenciados » régulièrement pourvus de titres et des « Tinterillos » qui en sont absolument dépourvus, mais s'occupent des mêmes besognes, on est amené à penser que les litiges doivent être extraordinairement nombreux. Le Licenciado, c'est l'avocat, le notaire,

l'avoué, l'agréé, etc., mais c'est surtout l'homme de confiance, l'intermédiaire obligé pour toute affaire se rattachant aux grandes administrations du pays, aux autorités, et c'est ce qui explique son importance.

Le jeune Mexicain qui fait des études supérieures est, en général, tenté par cette carrière, et la grosse majorité des Licenciados est mexicaine (on y rencontre également quelques Espagnols).

Puisque nous parlons des hommes de loi, notons que la Constitution de 1917 a supprimé le ministère de la Justice et a décidé l'interdiction de tous frais de justice.

Par contre, le Mexique ne produit qu'un nombre très restreint d'ingénieurs ; quelques bons ingénieurs des mines, de très bons topographes et quelques architectes sortent chaque année des écoles supérieures ; mais l'ingénieur mécanicien est une rareté, et, en dehors des fonctionnaires, ceux travaillant au Mexique sont, en majeure partie, de nationalité étrangère. Il est probable que la considération qui s'attache au titre de Licenciado est la cause de cette anomalie ; la jeunesse mexicaine ferait bien de méditer que les progrès du pays pourraient s'évaluer par le seul accroissement du nombre des ingénieurs, et que cette dernière profession aura chaque jour un débouché de plus en plus important et présentera beaucoup de chances de brillant avenir.

CHAPITRE III

Mœurs et coutumes mexicaines. — L'Armée

Le jeune fille mexicaine. — Le mariage. — La vie des femmes mariées. — Comment on s'habille. — Les domestiques. — Quelques plats nationaux. — Formules de politesse. — Le service militaire. — La « consignación á las armas ». — L'armée, école de moralisation.

Le Mexique a encore quelques coutumes bien typiques ; ces coutumes, d'ailleurs, qui sont la règle dans l'intérieur du pays, subissent de plus en plus des modifications profondes dans les villes ; l'instruction qui a développé le besoin de confort, les voyages qui ont permis de faire des comparaisons, le contact des étrangers qui cherchent à changer le moins possible leurs habitudes, ont déjà cosmopolisé tous les grands centres ; si bien que, dans certains hôtels et restaurants des grandes villes, il ne vous est même pas possible de vous faire servir l'un des plats nationaux mexicains à moins de le commander d'avance.

Dans les villes, la señora s'habille à l'européenne, elle suit avec intérêt les modes et préfère toujours celle qui — on le lui assure — est la dernière de Paris ; elle a néanmoins tendance à employer des étoffes claires, des couleurs un peu voyantes ; c'est, d'ailleurs, un goût qui se retrouve dans tous les pays tropicaux, où les cou-

leurs si vives de la nature habituent l'œil à ces clartés, à ces contrastes qu'ignore la Parisienne, et poussent les Mexicaines à rechercher les toilettes à effet. Sauf dans les grandes villes, la femme ne met pas de chapeau. D'ailleurs, la Mexicaine porte fort bien la toilette ; le corps est bien moulé et droit, le regard est profond et langoureux, la chevelure abondante, la bouche nuit malheureusement parfois au charme de l'ensemble.

Toutes les attentions et les prévenances vont là-bas à la jeune fille ; c'est elle qui est entourée, adulée de tous côtés ; elle tient la place qu'occupe la jeune femme en France ; qu'elle profite d'ailleurs de ce temps à succès, car, aussitôt mariée, elle disparaît pour ainsi dire. Monsieur ne change rien à ses habitudes, sort, va à son café, son casino, etc., mais madame reste confinée dans sa nouvelle demeure ; c'est presque une loi ; son temps se passe à s'occuper des soins de la maison et à élever sa nombreuse progéniture qui, chaque année, — c'est la règle — s'augmente d'un nouveau rejeton. Le manque d'exercice, ces maternités successives et l'indolence qu'elles provoquent, un peu de négligé dans la toilette, — à quoi bon mettre un corset pour rester chez soi ! — des heures et des heures passées à rêvasser dans « una poltrona » (le rocking-chair mexicain) font vite de la jeune Mexicaine joliment tournée une femme prématurément épaissie, qui garde néanmoins le regard étincelant du temps où « muchacha » elle était fêtée, où « novia », son « novio » était fier et heureux de se montrer avec elle en public.

On appelle « novios » un jeune homme et une jeune fille amis, incontestablement amoureux l'un de l'autre, mais qui ne sont pourtant pas fiancés officiellement ; des regards ont été échangés, des conversations furti-

vement tenues à travers la grille de l'une des fenêtres de sa maison à elle; ils se sont rencontrés dehors, quelquefois, puis plus souvent, elle étant toujours accompagnée pour la sauvegarde, d'une sœur ou d'une amie complaisante. Des promenades sont organisées, toujours avec la présence du chaperon, parfois plus jeune que les acteurs principaux de l'idylle ; après plusieurs mois de ce manège, le jeune homme est présenté incidemment à la famille de la jeune fille ; s'il est agréé tacitement, on le laisse s'arrêter à la porte de la maison, et la « novia » vient causer avec lui; ce nouveau stage dure souvent de nombreux mois, il est alors admis à pénétrer dans la maison de l'élue et à converser avec elle sous son toit ; c'est la dernière étape qui peut encore durer des années.

Enfin la demande en mariage est faite ; les jeunes gens sont alors « présentés » (!) l'un à l'autre dans une cérémonie qui correspond à nos fiançailles ; le lendemain même, le mariage est célébré. Cette cérémonie se fait généralement le soir ; la bénédiction nuptiale est donnée à neuf ou dix heures, et le cortège se rend ensuite chez les parents de la mariée, où le juge procède au mariage civil. L'acte dressé est simple, car — oh ! vertu des nouveaux pays ! — le régime de la dot n'est pas connu au Mexique, l'homme devant seul subvenir aux besoins de la communauté.

Marié, le « novio » change d'attitude ; il n'est pas juste, ou tout au moins n'est pas généreux avec sa femme qui pourtant a droit au plus profond respect ; la Mexicaine qui s'unit à un étranger ne prend nullement la tournure de ses amies mariées à des nationaux, parce que son mari lui fait vivre sa vie au lieu de la lui faire languir ; elle n'en reste pas moins aussi profondément honnête pour cela. Ce délaissement de

la femme mariée est une coutume de toutes les classes de la société, aussi bien des classes aisées que des gens du peuple.

La toilette, chez ceux-ci, ne s'embarrasse pas des modes : la femme porte une jupe assez courte, une sorte de corsage flottant et un « rebozo », châle dont elle se couvre la tête ou les épaules ; comme dessous, une chemise. Dans certaines régions où la race indienne est restée assez pure, le corsage est même supprimé, la chemise en tient lieu.

Quant à l'homme, un pantalon blanc qui n'est qu'un large caleçon, une chemise, une couverture « sarape » qu'il ne quitte ni jour ni nuit, un chapeau haut et pointu à très larges bords, constituent son vêtement complet. Pour chaussures, des « huaraches », sortes de sandales faites d'un morceau de cuir découpé à la forme du pied et maintenu par des lanières.

La tenue des enfants est encore plus simple : jusqu'à quatre ou six ans, ils sont entièrement nus, là où la température le permet ; les petites filles sont cependant gratifiées de leur première chemise avant les garçons.

C'est chez les indigènes de la classe populaire que se recrutent les domestiques, et il faut, pour l'étranger qui doit s'accommoder d'eux, une certaine dose de philosophie, dans les débuts ; au bout de quelque temps, après plusieurs changements, on peut former un personnel que l'on garde si on sait se l'attacher par une certaine bienveillance et un peu de considération, ce que les domestiques ne trouvent pas toujours chez leurs compatriotes.

Il ne faut pas leur demander trop de travail, ce serait inutile ; un ménage avec des enfants ayant en Europe une ou deux domestiques, se voit obligé, en s'installant là-bas, d'en avoir quatre : une cuisinière,

une bonne d'enfants, une femme de chambre, un « mozo ». Les femmes sont payées de 6 à 8 piastres (15 à 20 francs) par mois, l'homme, le double environ ; sauf la « nana » (la bonne d'enfants), ce personnel n'est pas logé chez l'employeur. Le « mozo », l'homme, est parfois couché, c'est-à-dire qu'un « catre », lit de sangle pliant, est mis à sa disposition, et qu'il l'installe chaque soir dans le grand « zaguan », derrière la grande porte d'entrée qu'il garde fidèlement ; cet homme fait les gros travaux, nettoie la cour, le jardin, est envoyé en courses ; lui ou la femme de chambre — on choisit le plus propre des deux — sert à table. A la femme de chambre revient le soin de tenir les chambres, la salle à manger, la « sala » (salon) et la galerie, vaste vestibule très aéré, situé dans l'endroit le plus frais de la maison et qui est le lieu de réunion le plus fréquent.

La « nana » est le serviteur le plus en contact avec la famille ; on ne peut exiger d'elle la propreté qu'en la faisant blanchir et même en l'habillant, quoique cela ne soit pas dans les conventions de louage de services ; il faut parfois lutter — mais avec de la persuasion on y arrive — pour qu'elle se serve fréquemment de la « regardera » (douche) spécialement affectée à la domesticité. La « nana » bourre immanquablement les enfants de sucreries indigestes, auxquelles elle goûte d'ailleurs consciencieusement, trop même... avant de les passer aux petits dont elle a la garde.

Le matin, avant six heures, la cuisinière fait son marché, et s'approvisionne de tout ce qui est nécessaire pour la journée ; un gamin porte son panier jusqu'à la maison, où elle ne s'occupe que de la cuisine, certaines cuisinières exigent même une laveuse de vaisselle. Elle prépare le « desayuno » (le break-

fast anglais), premier repas qui comporte, avec du café, des œufs, de la viande ; elle se repose ensuite, et lentement prépare la « comida » (le déjeuner), qui, invariablement, doit commencer par de la « sopa » (soupe) et se terminer par des « frijoles » ; ensuite, elle quitte la maison pour se reposer chez elle, et revient pour la « cena » (le dîner). Elle excelle en général, dans les plats du pays, mais doit se soumettre à un véritable apprentissage lorsqu'il lui est demandé un simple rôti saignant.

Il existe beaucoup de plats nationaux mexicains, mais il convient de citer particulièrement : les « tortillas », les « frijoles » d'une part ; la « carne con chile », le « mole », les « enchiladas », les chiles rellenos », les « tomales », etc., d'autre part.

Les « tortillas » constituent le pain et la base même de l'alimentation du peuple ; c'est une simple galette de maïs faite comme suit : le maïs, dont les grains ont été préalablement mis à tremper pour les amollir, est placé sur une pierre volcanique venant des environs de Colima, pierre rectangulaire légèrement creusée au centre et portant des pieds inégaux lui donnant une certaine inclinaison, c'est le « metate » ; la ménagère s'agenouille devant le metate et, au moyen d'une pierre de même provenance, mais taillée en forme de fuseau allongé, elle broie le grain ; c'est là un travail des plus pénibles, aussi maintenant, dans nombre d'endroits, on a installé des moulins, « molinos de mixtamal », qui opèrent mécaniquement ce broyage pour une somme dérisoire. Le maïs broyé forme la « masa ». La « tortillera » prend une boule de cette masa et, la maintenant entre ses mains qu'elle agite en une sorte de battement avec une inclinaison de droite à gauche, nécessaire pour maintenir le maïs dans l'une des mains lorsque

l'autre s'éloigne, en forme une galette ronde d'environ 15 centimètres de diamètre. Sur un réchaud au bois ou au charbon de bois, chauffe une plaque de tôle, « comal », enduite de chaux ; un peu de graisse est versée sur la plaque, et la galette posée dessus ; en la changeant de côté, la cuisson s'opère et la « tortilla » est prête ; préparée avec du maïs bien broyé en galette mince, la tortilla chaude n'est pas un mets déplaisant. Pour les hommes partant en voyage, les Mexicaines préparent de ces tortillas, mais, ayant 1 centimètre et plus d'épaisseur, et auxquelles on donne alors le nom de « gordas » ; ces gordas empilées constituent, avec un peu de graisse et des « chiles », sortes de piment, tout le garde-manger emporté par « l'arriero » ; à l'étape, un feu de bois, grâce à un à vieux comal et à un peu de graisse, réchauffe les gordas que le mangeur assaisonne de chiles.

Les « frijoles », sortes de haricots rouges, sont les adjuvants de la tortilla ; ces « frijoles » frits et refrits dans la graisse sont, en général, appréciés des étrangers.

La viande, « la carne », n'est pas un aliment courant du peuple ; mais quand celui-ci en mange, il a une méthode spéciale pour l'accommoder : la viande doit être coupée en petits morceaux et consciencieusement pilonnée avec un battoir en bois, avant d'être soumise à la cuisson, et le chile est un condiment indispensable qui doit l'accompagner dans le plat.

Le « mole », surtout celui de « guajolote » (de dinde), est le plat fin par excellence ; c'est celui des jours de fête, et des amis sont toujours invités pour le déguster ; sa préparation est assez complexe ; elle nécessite, outre le volatile principal, plusieurs variétés de chiles, de la graisse, des tomates, des fruits de sésame, des amandes, des graines de chile et d'anis,

des clous de girofle, de la cannelle, etc., etc. ; le travail de la cuisinière doit commencer au plus tard la veille du jour où le « mole » doit être servi. Ce plat est fort renommé ; pourtant bien des étrangers, même après un long séjour dans le pays, ne peuvent arriver à supporter le relent des nombreux aromates qui entrent dans la composition du « mole ».

Les « enchiladas » sont des tortillas enroulées autour d'une composition qui peut renfermer bien des choses au gré des cuisinières, mais qui contient, en principe, de la viande de porc, des chiles, des tomates et quantité d'aromates. Les « chiles rellenos » sont de gros chiles que l'on farcit avec tout ce que l'on veut, même avec des sardines ! Les « tamales » se servent enveloppés dans une feuille de maïs ; ils sont formés, en principe, d'une pâte de maïs broyée avec des œufs et farcie avec de la viande de porc, ou des chiles, ou du poulet, ou tout autre chose.

Tous ces plats comportent du chile ; c'est, en effet, un condiment presque indispensable là-bas pour exciter l'appétit paresseux.

Le chile a, en général, une force qui est en raison inverse de sa taille ; les très gros de couleur verte, sont fort doux ; mais certains, tout petits, rouges, dits « bravos », contiennent une multitude de graines dont une seule placée sur la langue produit l'impression d'une brûlure, qui persiste longtemps et qu'aucune boisson ne peut atténuer.

Le Mexicain est des plus polis et courtois ; le matin, il vous salue de son « buenas dias » ; l'après-midi « buenas tardes », et le soir « buenas noches », prenant bien soin de mettre son souhait en rapport avec le moment de la journée.

Son « au revoir », c'est « adios », et c'est même

souvent la formule de politesse employée au passage.

« Servidor seguro », « á sus órdenes » sont des formules qu'il emploie fréquemment et, s'il s'adresse à une dame, « á los pies de Usted », « que besa su mano », etc., sont très couramment usitées; la correspondance commerciale elle-même ne peut échapper à toutes ces congratulations, et de très longues formules de politesse terminent les lettres, formules si longues qu'on les traduit généralement par les premières lettres de chaque mot.

Comme le Mexicain est très *poli*, lorsqu'il veut *poliment* se dérober à une question précise, il sauve la situation par un joli euphémisme et répond : « Quien sabe? » expression presque intraduisible lorsque l'on veut lui faire rendre tout ce qu'elle contient dans les innombrables cas où elle est employée; c'est quelque chose comme : « Qui est-ce qui pourrait bien savoir? » et il faut voir l'expression de doute, d'interrogation intérieure qui accompagne ces deux mots.

Avec « mañana » (demain), ce sont là deux expressions évidemment typiques, mais il ne faut pas se laisser aller à généraliser trop et dire, comme les Américains, — à qui pourtant le Mexique profite et rapporte beaucoup, — que celui-ci est « el país de *mañana* y de *quien sabe* ».

Si, d'ailleurs, ces expressions sont employées constamment par l'indigène qui ne sait pas à qui il a affaire, le même Mexicain, à qui plusieurs rencontres ont montré qu'il a pour partenaire un homme bien élevé se conduisant courtoisement dans le pays qui lui donne l'hospitalité, qui n'est pas un forban d'affaires, alors la confiance naît, et ces deux réponses disparaissent de sa bouche ou n'y apparaissent plus que sous forme de douce ironie, pour simplement mon-

trer qu'il les a toujours prêtes, mais qu'il les écarte pour celui qui a su gagner sa sympathie.

Avant de dire un mot de l'armée mexicaine — nous parlons de celle de 1910 — nous devons mettre le lecteur en garde contre le rapprochement que l'on pourrait faire avec les pays européens : le Mexique, en effet, n'a pas encore une armée véritablement nationale organisée sur les mêmes principes que les grandes armées européennes.

Le principe de l'obligation du service personnel militaire, s'il est virtuellement reconnu par les lois sur le recrutement, n'est nullement appliqué ; son application serait, d'ailleurs, fort difficile, sinon impossible ; en pleine paix, comment faire comprendre à la masse ignorante la grandeur morale de ce sacrifice qu'est le devoir militaire ? Pour ces âmes frustes, l'exacte notion de la nécessité de s'armer ne peut se séparer de l'obligation de se battre ; en cas de guerre, on pourrait certes les utiliser, mais leur faire accepter volontairement, dans le calme de la paix prolongée, un passage dans l'armée pour y faire des exercices, marches, etc., il n'y faut guère songer.

L'accomplissement parfois dur d'un devoir moral, les mois passés à s'instruire militairement, alors que l'utilisation directe de cette instruction, de cet entraînement est problématique, l'acceptation de gaieté de cœur de ces obligations, parce qu'elles donnent au pays la force qui lui permet de se faire respecter des autres, cela demande, de la part de la masse, une valeur morale qui, si elle se trouve dans le sang, exige néanmoins la réflexion pour s'imposer pleinement ; valeur morale impossible sans instruction. Aussi la solution du problème de l'organisation d'une armée véritablement nationale au Mexique ne pourra

être que le corollaire de l'organisation de l'instruction nationale.

L'armée se recrute par voie d'engagement volontaire ; le complément des effectifs est obtenu par une sorte de conscription qui laisse de côté les classes aisées et n'opère que parmi les classes inférieures.

En réalité, il n'y a pas de conscription ; les gens sans travail, sans aveu, sont incorporés de force ; la « consignación á las armas » est une véritable condamnation que peut prononcer une autorité administrative ; l'auteur d'un délit amené devant un préfet, un chef politique, au lieu d'être envoyé, suivant les cas, devant un juge ou de se voir appliquer une condamnation de simple police, peut être « consigné au régiment » ; ce procédé a évidemment l'avantage d'ôter des parasites de la circulation ; mais le régiment devient alors — sauf les corps d'élite recrutés au choix parmi les volontaires — un peu une sorte de succursale de pénitencier, et l'on comprend que la promiscuité de la caserne répugne à la jeunesse des classes aisées.

Cette armée, qui devient ainsi une école de moralisation, est encadrée par un personnel d'officiers instruits, à la hauteur de leur tâche ; tâche d'autant plus délicate, que, à côté de la valeur technique, ils doivent posséder les qualités de l'éducateur auquel sont confiés des individus restés primitifs, et rebelles, par instinct, à toute loi et discipline ; de telles fonctions demandent qu'à la fermeté s'allie la préoccupation du bien-être des subordonnés, et que la crainte que les chefs doivent d'abord inspirer se change peu à peu en respect et en confiance. Les officiers mexicains, sortis pour la plupart du collège militaire de Chapultepec, sont des plus dignes de remplir ces fonctions ; à leur charge de préparer la défense mili-

taire de la patrie, ils savent joindre celle de régénérer des éléments qui, sans eux, resteraient complètement inutiles au pays.

L'armée mexicaine, sur le pied de paix, comprend théoriquement une trentaine de mille hommes, mais son armement permettrait de mobiliser plus de deux cent mille hommes.

L'armée permanente est formée de vingt-huit bataillons d'infanterie à quatre compagnies, de quatorze régiments de cavalerie à quatre escadrons, de quatre régiments d'artillerie à quatre batteries de six pièces, d'un bataillon de génie, plus les services d'état-major, transports, santé, administratifs, judiciaire, etc.

On doit réserver une mention spéciale aux « Rurales », corps d'élite, chargé de la sécurité générale, cavaliers remarquables, s'entretenant eux-mêmes, grâce à une haute paye, et dont l'uniforme pittoresque et pratique a gardé sa couleur locale : vêtement de cuir, pantalon serré, légèrement évasé en bas, veste à brandebourgs, éperons énormes, chapeau de feutre haut, pointu et à vastes rebords. Cette note pittoresque rend cet uniforme bien plus élégant que ceux des autres corps, copiés avec plus ou moins de modifications, sur ceux des troupes européennes.

On s'est souvent moqué de la proportion des officiers, qui est considérable : environ 8 p. 100 du nombre des soldats, mais cette disproportion apparente répond à la nécessité de disposer de cadres aguerris pour encadrer, en cas de mobilisation, une armée presque décuple de l'effectif de paix.

Au ministère de la Guerre sont rattachés les services de la Marine ; ceux-ci ne sont pas encore très développés, la flotte ne comprenant que quelques canonnières de 1 millier de tonnes environ ; il est à penser que le développement du trafic maritime et les

travaux considérables effectués au cours de ces dernières années pour l'amélioration des ports, obligeront le Mexique à un effort pour assurer d'une manière efficace la défense de ses côtes ; des batteries côtières, des sous-marins, des mines, seront sans doute les engins que ce pays préférera à une petite flotte de haute mer ; le Mexique ne songe certainement pas à prendre une offensive quelconque, mais il est obligé de se souvenir qu'il peut avoir un jour à se défendre.

Le budget de la Guerre et de la Marine pour l'année 1912-1913 était en chiffres ronds de 28 millions de piastres, soit un peu plus du quart du budget total.

Après la période révolutionnaire, qui vient de s'écouler, il est certain que l'armée sera réorganisée sur d'autres bases, le Pouvoir a en effet besoin de s'appuyer sur une armée véritable.

CHAPITRE IV

L'Agriculture

Les diverses cultures. — Le maguey ; le pulque. — L'henequen. — L'ixtle. — Le maïs. — Le sucre. — Le coton. — Café, cacao, vanille. — Les fruits. — Le caoutchouc. — Les essences forestières. — L'élevage. — La faune.

Deux millions de kilomètres carrés ; tous les étages de climats, entre le climat tempéré et le climat tropical ; une couche d'humus particulièrement riche et profonde ; un nivellement se prêtant à l'accumulation des eaux et à leur répartition à volonté sur le sol ; des terrains merveilleux pour toutes les céréales, pour la canne à sucre, le coton, le tabac, la vanille, le cacao, le caoutchouc, les nombreux magueys, les pâturages..., voilà, certes, un ensemble de dons qui doivent faire d'une terre si privilégiée un pays d'une intense richesse agricole !

Ces exceptionnelles conditions ne font que commencer à être mises en valeur, et, actuellement encore, le Mexique ne se suffit pas à lui-même ; il est obligé d'importer du blé, parfois même du maïs, et ses exportations de produits tropicaux, l'henequen mis à part, sont insignifiantes par rapport à ce qu'elles pourraient être.

Les causes d'un état de choses si anormal sont multiples et complexes : la rareté de la main-d'œuvre, les comptes entre employeurs et employés, la non-

existence de travaux hydrauliques, l'immensité des propriétés foncières laissées en friche dans l'espoir de spéculations lointaines, le manque de colonisation sont les principales ; nous les examinerons rapidement, après avoir jeté un coup d'œil sur les plus importantes productions agricoles du Mexique.

Voici tout d'abord les divers « magueys » (agaves) dont les produits : pulque, mezcal, henequen, ixtle, constituent une originalté dont aime justement à se parer la flore mexicaine. La botanique signale qu'il existe comme cent trente-neuf espèces différentes, sans compter les variétés, d'agaves divisées en quatre séries déterminées par la nature des feuilles, persistantes ou à chute annuelle, grosseur, rigidité ou flexibilité, forme et dimensions de l'épine finale. Ces séries forment quatorze groupes, caractérisés principalement par la forme générale des feuilles, la forme et la dureté de leurs bords.

Les magueys donnent ou des boissons, ou des fibres, ou les deux à la fois ; ils ont un point commun, c'est que, comme toutes les plantes grasses, ils prospèrent dans des terrains ingrats, où il est impossible d'obtenir toute autre végétation.

Le plus populaire est celui dont on tire le « pulque », véritable boisson nationale mexicaine. Le maguey de pulque, ou « maguey manso » atteint de très grandes dimensions ; ses feuilles peuvent avoir de 3 à 4 mètres de longueur, 50 centimètres de largeur à la base et 15 centimètres d'épaisseur. Le terrain le plus approprié est en pente, sec, calcaire ou volcanique.

Il ne se développe réellement bien que dans les terres froides du Mexique, et la production du pulque est limitée au district fédéral, aux États de Mexico, d'Hidalgo, de Tlaxcala et de Puebla, à une altitude

variant de 2 200 à 2 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, la formation du sol étant essentiellement un tuf argileux.

Le développement du maguey de pulque est très lent ; à l'état sauvage, il demande douze à dix-neuf ans, selon le climat ; mais la culture peut diminuer cette échéance et la ramener à une dizaine d'années. Le maguey ne fleurit qu'une fois, mais avant de mourir, il engendre une grande quantité de bourgeons aptes à la reproduction. Les rejetons choisis pour être replantés sont arrachés au milieu du mois de janvier, et la plantation a lieu en mars, après que l'égouttage et le séchage sont terminés et après cicatrisation de la coupure ; ce délai est nécessaire pour éviter la pourriture du jeune plant. Ces plants constituent une véritable pépinière, qu'il faut arroser pour la prise des racines ainsi que par les temps secs ; des échardonnages sont nécessaires, principalement pendant la saison des pluies. Le maguey reste dans la pépinière jusqu'à ce qu'il ait environ 1 mètre de hauteur, ce qui demande de trois à quatre ans.

Certains cultivateurs n'élèvent pas le jeune maguey « mexinastle » dans des pépinières, mais le laissent se développer près de la plante mère et ne l'enlèvent que lorsqu'il y a atteint la taille exigée pour sa transplantation.

La transplantation se fait en mai ; le terrain est préparé aussitôt après la saison des pluies, alors qu'il est encore humide ; il est soigneusement ameubli. Pour la plantation, des sillons espacés de 7 à 8 mètres sont ouverts à la charrue : les fonds de ces sillons sont fumés, l'adjonction de phosphates ne peut qu'être favorable ; des logements sont creusés environ tous les 4 mètres et en quinconce.

Si les magueys sont cultivés conjointement avec



Cliché Waite.

Un « ahuehete » du bois de Chapultepec.
Au pied, un Mexicain en grand costume national.



Cliche Waite.

Indigène extrayant l'aguamiel d'un maguey.

des céréales, les distances indiquées sont naturellement augmentées. Les terrains choisis doivent être absolument exempts d'arbres, car la lumière est un agent important pour le développement de la plante, principalement de ses fibres.

Pendant les deux premières années du nouveau régime, il est bon de débarrasser les magueys des mauvaises herbes voisines et, après la saison des pluies, d'ameublir la terre jusqu'à 1 mètre autour du pied de la plante. Quatre ou cinq ans après la plantation, le maguey peut être taillé; on lui supprime les feuilles inférieures pour faciliter le développement du tronc « meloyote » ; cette taille n'est pas pratiquée par tous les cultivateurs : s'ils reconnaissent que cette opération améliore la qualité du produit à venir, certains affirment qu'elle retarde l'époque de production du maguey, la « saison ».

La « saison » arrivée se reconnaît à un aspect spécial de la plante ; la partie centrale est alors coupée et l'on extrait la « jicama », qui est toute la partie dans laquelle devrait se développer le pédoncule floral.

De quatre à six mois après cette opération, le tronc est creusé de manière à former une cavité dans laquelle va se réunir la sève, l' « aguamiel », recherchée ; au début, cet « aguamiel » est de mauvaise qualité et peu abondant ; il est enlevé et l'intérieur de la cavité est gratté de manière à éviter la cicatrisation, et à provoquer l'irritation nécessaire pour l'exsudation ; la période de bonne production arrivée, l'aguamiel est extrait et le grattage effectué deux fois par jour.

Un pied de maguey peut donner jusqu'à 6 litres d'aguamiel par jour pendant deux mois en moyenne ; cette récolte fournit à peu près 2 hectolitres et demi

de pulque, la perte à la fermentation étant d'environ 15 p. 100.

L'extraction par le « tlachiquero » se fait au moyen d'un siphon primitif ; le liquide est versé dans une outre formée d'une peau de brebis.

L'aguamiel renferme les éléments biologiques nécessaires à la fermentation, qui s'opère d'elle-même dans des cuves ; l'on enlève les grumeaux et les végétations formant une croûte épaisse à la surface, et l'aguamiel restant sert de ferment pour la préparation du pulque ; on le mélange simplement avec de l'aguamiel fraîchement extrait.

Le pulque est prêt pour la consommation lorsqu'en le versant il mousse et quand il a pris une saveur spéciale. C'est un liquide alcoolique (7 à 8 p. 100 d'alcool), mucilagineux, de couleur blanchâtre, tenant en suspension des corpuscules albuminoïdes, d'une odeur caractéristique rappelant l'acide sulfhydrique et qui suffit pour imposer quelque répugnance à tous les étrangers[1].

Le pulque doit être consommé dans les vingt-quatre heures, car il se corrompt avec rapidité, et la chimie a été jusqu'ici impuissante à fixer les ferments, agents de cette décomposition.

Quoique le pulque soit une boisson extrêmement bon marché, — au détail il est vendu à Mexico moins de 5 centavos le litre (12,5 centimes) (et il y a un impôt de 0,65 centavo par litre) — il n'en est pas

1. Boussingault, à la suite d'analyses et d'essais, a émis l'opinion que cette odeur caractéristique est due au ferment employé pour la fabrication du pulque ; cette opinion a été combattue, mais seulement par des hypothèses ne reposant sur aucune expérience ; jusqu'à preuve du contraire, la cause indiquée par le célèbre savant doit donc être tenue pour exacte.

moins soumis à une série de falsifications que les lois sévères contre les fraudeurs n'ont pu faire disparaître; de l'eau plus ou moins impure, de la chaux, de l'amidon, de la farine, de la gomme, des sels de soude impurs, des végétaux plus ou moins dangereux, etc., y sont ajoutés pour augmenter le volume et surtout pour diminuer la fluidité, restreindre l'acidité et atténuer les effets de décomposition.

Le pulque possède, en outre, plusieurs propriétés médicinales; il purifie le sang et agit favorablement sur le foie, c'est un puissant antiscorbutique; d'après « El Beato », cette liqueur — comme maintenant beaucoup d'eaux dites minérales et de médecines dites de spécialités — est le remède universel destiné à soulager l'humanité de tous les misérables maux dont elle souffre.

Il est certain que le pulque naturel, consommé en quantité raisonnable dans les pays où il est produit, ne peut faire de mal; c'est certainement une boisson adéquate au climat des hauts plateaux mexicains et aux conditions générales de l'existence dans ces régions, mais qui devient dangereuse lorsqu'il en est fait un usage immodéré; l'ivresse produite par le pulque se manifeste d'ailleurs par les mêmes symptômes que celle produite par l'alcool; l'Indien ivre joue du couteau avec une extrême facilité, et le pulque est souvent considéré comme l'un des principaux facteurs de la criminalité sur les hauts plateaux.

Le district fédéral et les Etats de Mexico, Hidalgo, Tlaxcala, Puebla, avec moins de trois millions d'habitants, produisent et consomment plus de 5 millions d'hectolitres de pulque; si l'on met de côté les étrangers, les enfants, etc., qui n'absorbent pas de ce breuvage, on peut juger que la consommation par tête atteint un chiffre quelque peu inquiétant, démontrant

l'affection trop profonde du peuple pour cette liqueur fermentée.

Le pulque est débité aux consommateurs dans les pulquerias ; l'aspect de ces établissements, l'odeur spéciale qui s'en exhale, ne sont nullement engageants pour l'étranger ; mais celui-ci ne peut néanmoins se défendre de s'arrêter quelques instants devant eux, attiré par les peintures allégoriques dont sont décorées les façades de ces débits ; il y a là de quoi dérouter les plus fins psychologues, s'ils veulent, de la réunion des scènes guerrières, champêtres, triomphes de Vénus, etc., des innombrables « reforma de... », dégager une mentalité d'ensemble, soit des artistes décorateurs, soit des consommateurs que doivent attirer les couleurs voyantes servant — ou cherchant — à représenter des scènes, tantôt fort aimables, tantôt fort terribles.

Une autre variété de maguey, que l'on rencontre un peu partout au Mexique, produit le « mezcal », véritable alcool dont la variété la plus appréciée est le « tequila », du nom de la ville de l'Etat de Jalisco.

Le maguey à mezcal est de dimensions beaucoup plus réduites que le maguey à pulque ; la longueur de ses feuilles dépasse rarement 1 m. 50 ; il vient dans n'importe quel terrain, mais de préférence dans les terrains argileux et siliceux.

Au contraire de ce qui se passe pour le maguey à pulque, le maguey à mezcal n'est pas élevé en pépinière ; lorsqu'il a atteint environ 60 centimètres à côté de la plante mère, il est transplanté ; chaque année le maguey est débarrassé de ses mauvaises herbes et est taillé ; il arrive à la maturité entre huit et dix ans d'âge. L'organe floral est supprimé ; un an après, la plante est arrachée ; la partie centrale, la

« cabeza », est soumise à une cuisson dans des fours primitifs dont les pierres ont été fortement chauffées au feu de bois ; les troncs cuits sont mis à tremper dans l'eau pendant une journée, puis sont écrasés, et le jus, comme la bagasse, sont portés dans les cuves de fermentation ; le jus fermenté est alors soumis à la distillation ; on fait même parfois subir au produit obtenu quelques distillations successives. L'alcool ainsi fabriqué titre 50°, c'est un liquide incolore, d'une odeur et d'une saveur caractéristiques qui ne sont pas désagréables ; chaque pied de maguey donne en moyenne un demi-litre de mezcal. Cet alcool est produit un peu partout ; en dehors de Jalisco, célèbre par son « tequila », les États les plus producteurs de mezcal sont : San Luis Potosi, Coahuila, Sinaloa, Sonora, Guerrero, Oaxaca, etc. ; la production totale annuelle est assez variable ; en moyenne, elle oscille de 200 000 à 300 000 hectolitres.

Tous les magueys ne produisent pas des boissons, mais de tous, en revanche, on peut extraire des fibres qui constituent, en quelque sorte, l'armature des feuilles, des « pencas ».

Parmi les nombreuses variétés de fibres que donnent les agaves mexicaines, mention spéciale doit être faite de l' « henequen », qui a transformé l'État désertique du Yucatan, apparemment déshérité de la nature, en l'un des plus économiquement prospères du Mexique ; l'henequen croît dans n'importe quel terrain, préférablement dans les calcaires.

Au Yucatan, les rejetons de la plante mère sont mis en pépinière dès qu'ils ont une vingtaine de centimètres de hauteur ; les mauvaises herbes sont enlevées et les jeunes plants sont arrosés pendant la saison sèche ; lorsqu'ils arrivent à 50 ou 60 centimètres,

ils sont transplantés et remis en terre à environ 2 mètres les uns des autres ; deux fois par an, les abords des plantes sont échardonnés.

La fleur est supprimée dès qu'elle apparaît ; cette opération n'obéit, paraît-il, qu'à la nécessité d'éviter une sécrétion spéciale qui tache les filaments des feuilles sur lesquelles elle tombe.

La taille de l'henequen, c'est-à-dire son exploitation par la coupe des feuilles inférieures, peut commencer, suivant les conditions, de quatre à six ans après la plantation ; pour la valeur commerciale du produit et la facilité de l'extraction de la fibre, la feuille doit avoir au moins 1 mètre de longueur ; la taille productive, régulièrement conduite, peut durer de douze à quatorze ans par plante.

Les feuilles doivent être nettoyées, râpées, par des machines spéciales « raspadoras », dans les vingt-quatre heures qui suivent leur coupe, sans quoi, sous l'action d'un ferment qu'elles renferment, la fibre se tache et peut même se pourrir. La fibre sortant de la machine est immédiatement exposée au soleil.

Cette fibre est fine et flexible, elle ne gèle pas et ne durcit pas sous l'influence de l'humidité. En moyenne, on calcule que mille feuilles d'henequen donnent 25 kilogrammes de fibre et que l'hectare planté peut en produire 800 kilogrammes.

La valeur de l'henequen est soumise à des variations, dues naturellement à plusieurs causes, mais dont la moins importante n'est pas l'accaparement créé par le marché de New-York ; le prix du kilogramme est monté jusqu'à 0 fr. 80, puis est redescendu à la moitié ; les frais de production étant très faibles, ce dernier prix laisse encore un bénéfice énorme ; c'est ce qui explique les grandes fortunes yucatecas créées par ce produit.

La production annuelle d'henequen est actuellement de 100 000 tonnes, qui sont expédiées presque exclusivement à New-York, seul marché de ce textile, que plusieurs usines, aux alentours de Chicago, transforment en cordages, sacs, hamacs, tapis, brosses, etc.

Les magueys produisant le pulque et le mezcal sont exploitées pour leur fibre, l' « ixtle », mais sur une échelle relativement réduite ; l'ixtle est une fibre qui n'a pas la finesse de l'henequen, mais qui permet de faire des cordages et des sacs appréciés ; on le tire principalement du maguey à mezcal, dont les feuilles peuvent se traiter facilement par les machines « raspadoras » ; il n'existe encore aucune machine capable d'extraire les fibres des feuilles si épaisses des magueys à pulque ; le peu d'ixtle extrait de ces feuilles, l'est par des râpages à la main, analogues à ceux employés par les Aztèques de jadis, pour se procurer la matière première de leurs vêtements. La production d'ixtle n'arrive pas encore à 20 000 tonnes par an, c'est dire qu'elle est susceptible d'un énorme développement.

La « lechuguilla » est un maguey à feuilles minces et étroites qui donne une fibre de qualité supérieure ; il n'est pas cultivé, mais croît à l'état sauvage dans nombre d'États ; il n'est exploité qu'en quantités insignifiantes, pour des besoins locaux.

Ces plantes textiles spéciales, susceptibles de se développer sans soins, dans des terrains absolument incultes, constituent une richesse fort appréciable du sol mexicain. Comme nous l'avons vu, l'henequen seul donne lieu dans l'État de Yucatan à des exploitations rationnelles et importantes ; il est certain que l'ixtle peut devenir un produit aussi intéressant, d'autant plus qu'au lieu d'être le produit unique de

l'agave, il est un sous-produit de la fabrication des boissons fermentées ; de grandes exploitations tirant logiquement parti des deux éléments de richesses des magueys sont encore à créer ; il y a de ce côté un vaste champ pour l'avenir, champ qui peut encore être singulièrement élargi, si l'on examine la possibilité — vu les nombreuses chutes d'eau — de l'établissement d'industries manufacturant économiquement cette matière première si abondante, et l'exportant transformée, principalement en cordages et en sacs.

La céréale la plus abondamment cultivée au Mexique est le maïs, qui forme la base de l'alimentation ; sa production oscille autour de 32 000 000 d'hectolitres ; le gros chiffre de production vient non pas de grandes exploitations, mais de la culture de petits lopins de terre, appartenant aux Indiens, ou que ceux-ci louent pour faire la semence et la récolte ; en général, cette location n'est pas faite contre espèces, mais contre cession d'une partie de la récolte ou contre une espèce d'option d'achat, par le propriétaire du terrain, de toute la production diminuée de ce que le locataire met de côté pour sa consommation familiale ; lorsque celui-ci a, en effet, rempli de grain sa réserve, sorte de compartiment généralement construit en terre, avec une ouverture soigneusement fermée d'une porte, il est tranquille, sa subsistance étant assurée.

Les procédés de culture sont donc demeurés fort primitifs, et la charrue complètement en bois n'a pas encore disparu ; la valeur de la récolte dépend exclusivement de la pluie et du beau temps, c'est dire qu'elle subit d'énormes variations d'une année à l'autre ; si le maïs est semé un peu partout, même dans des terrains peu aptes à ce genre de culture, il existe des étendues immenses de terres particulière-

ment favorables, desquelles la méthode arriérée indienne tire sans effort deux récoltes annuelles. Régularisant le régime hydraulique, employant de la machinerie moderne, usant de quelques engrais, surveillant chimiquement les variations de composition du sol, pour déterminer en toute connaissance de cause le moment où on doit lui procurer une période de repos, en lui demandant la croissance d'un végétal distinct, etc., on arriverait certainement à obtenir des récoltes importantes, qui trouveraient toujours preneurs ; si la consommation intérieure ne les absorbait pas entièrement, tout proches sont les voisins de Cuba et de l'Amérique Centrale, qui sont acheteurs et qui, chaque année, importent du maïs. Notons, qu'il s'est établi quelques fabriques d'alcool de maïs et quelques essais de fabrication d'huile et de savon de maïs.

Le Mexique produit également du blé, mais en quantité insuffisante pour sa consommation. Le riz a sa consommation limitée par sa production, qui pourrait être bien plus considérable, car les terrains inondés propres aux rizières sont en abondance.

Le haricot rouge, « frijol », est le complément du maïs dans l'alimentation populaire ; il est produit en assez grandes quantités. Plusieurs variétés en sont exportées, ainsi d'ailleurs que des pois chiches, « garbanzos », dont la culture, facile au Mexique, laisse de beaux bénéfices.

Enfin, les « chiles », condiment inséparable de tout plat mexicain, sortes de piment dont les variétés, nombreuses, se cultivent un peu partout.

La canne à sucre pousse avec facilité, et les États de Morelos, Veracruz, Puebla, Michoacan, Jalisco, Sinaloa, Colima, Tepic, ont des millions d'hectares

affectés à cette culture, qui entretient d'énormes « ingenios », nom donné aux raffineries.

La quantité de sucre produite annuellement dépasse 100 000 tonnes ; une partie de la production est parfois exportée, cela dépend de la valeur du sucre à Londres. Jusqu'ici, l'exportation paraît n'avoir été pour les producteurs groupés en deux syndicats — l'un à l'est, l'autre à l'ouest — qu'un moyen de maintenir des cours élevés à l'intérieur ; or, la consommation du sucre au Mexique est relativement peu élevée ; elle pourrait se développer par l'abaissement du prix de cette matière.

Les sucreries outillées à la moderne sont en nombre respectable, et certaines peuvent traiter plusieurs milliers de tonnes par jour pendant la campagne, « zafra », qui a lieu de janvier à avril.

A côté de ces grandes fabriques, il en existe un grand nombre de petites, où le jus de la canne est extrait au moyen de moulins, « trapiches », mus par mules ; dans ces petites fabriques, on n'arrive pas jusqu'au sucre, on traite le jus sucré pour faire de la « panocha » que consomme le peuple.

Toute fabrique de sucre possède sa distillerie, où les mélasses sont traitées pour l'alcool. Le fait suivant montre bien les progrès rapides accomplis par cette industrie : de certaines de ces distilleries sortent, sous le couvert d'étiquettes de « vermouth », « xérès », etc., jusqu'à « vino blanco », des produits garantis naturels (mais non garantis d'origine).

Le coton devrait être l'un des principaux articles d'exportation du Mexique ; on a malheureusement négligé la culture de cette plante, bien qu'elle fût connue depuis plusieurs siècles, puisque les Aztèques utilisaient la fibre du fruit du cotonnier pour se faire

des vêtements, et que, durant la période coloniale, la Nouvelle-Espagne fut longtemps le principal fournisseur de coton de la métropole.

Dès le début de l'indépendance, la culture du coton fut abandonnée; lorsque, à la faveur de la paix, se montèrent de grands tissages, ces derniers furent obligés de s'adresser à l'étranger pour obtenir la matière première nécessaire, et le Mexique devint importateur de coton.

Une situation tellement anormale fixa heureusement l'attention, et des efforts furent faits pour le rétablissement de la culture de ce textile indispensable.

Fait à signaler, ces efforts ne furent pas dirigés sur les anciens lieux de culture, qui tous étaient situés dans les États bordant les côtes, tant du côté du Pacifique que de l'Atlantique, mais à l'intérieur, dans la région dite de la Laguna, dans les États de Coahuila et de Durango. Il est à présumer que cette région va prospérer et devenir fort riche; les premiers résultats sont d'ailleurs encourageants. Actuellement, la production de coton atteint environ 60 000 tonnes, dépassant notablement la consommation industrielle locale. Depuis quelques années, le coton figure de nouveau dans les articles d'exportation mexicains. Il est à souhaiter que le chiffre correspondant prenne une ampleur en rapport avec les immenses terrains bien placés qui, un peu partout, sur les côtes comme à l'intérieur, sont merveilleusement aptes à cette culture; culture fort intéressante, puisqu'on a calculé que 1 hectare planté de cotonniers peut au Mexique donner jusqu'à 900 francs de bénéfice annuel.

Le « zacaton », sorte de chiendent poussant à l'état sauvage sur les hauts plateaux, a une racine fort appréciée pour la fabrication des brosses et des balais.

Lorsque l'on parle des productions agricoles du pays, il est d'usage de mentionner la « ramie » ; ce textile a simplement servi à des expériences qui, malgré les résultats très favorables, n'ont été suivies d'aucune exploitation, de sorte que ce végétal ne figure pas parmi les productions mexicaines ; il n'en reste pas moins vrai que son exploitation serait certainement très fructueuse.

La sériciculture est suceptible de prendre un certain développement, grâce à l'introduction, par un Français, des mûriers blancs de Chine.

Le tabac est de bonne qualité, principalement dans les États de Veracruz, Tepic et Jalisco. Celui récolté dans certaines régions de Veracruz, San Andrés Tuxtla, en particulier, supporte favorablement la comparaison avec les meilleurs tabacs cubains. La production annuelle est assez variable, par suite du peu de soins apportés à cette culture ; elle est, en moyenne, de 12 000 à 15 000 tonnes. Presque tout ce tabac est manufacturé dans le pays. Une petite partie en est exportée, principalement au marché de Hambourg.

Le Mexique pourrait être un très gros producteur et exportateur de café, de cacao et de vanille.

Le café mexicain — il suffit de jeter un coup d'œil sur les cotes du marché du Havre — est valorisé plus haut que les cafés du Brésil ; cette différence ne tient qu'à une qualité supérieure, il n'est donc pas téméraire d'affirmer que le développement de cette culture ne saurait manquer de devenir fructueux. Les terrains favorables abondent, tant en terre tempérée qu'en terre chaude. Veracruz, Chiapas, Oaxaca, San Luis Potosi, Puebla, etc., possèdent des « cafetales » dont la production, bon an mal an, arrive à près d'une trentaine de mille tonnes ; cette production pourrait

être multipliée bien des fois, l'exportation aux États-Unis et en Europe en assurerait facilement l'écoulement.

Le cacao est originaire du pays ; le « cacaocuahuit », dont les Aztèques faisaient le « chocolate » et qu'ils employaient même comme monnaie, fut l'un des produits qui étonnèrent le plus les premiers Espagnols venus lors de la conquête ; ces derniers s'empressèrent d'ailleurs de l'importer dans la mère patrie ; on sait quelle importance ces grains ont pris depuis dans l'alimentation. Or, ce glorieux passé a fait place à une singulière déchéance ; le Mexique ne produit, en cacao, qu'à peine de quoi assurer la consommation intérieure.

L'État de Tabasco, aidé un peu par Chiapas et Veracruz, s'occupe de cette culture, qui, donnant trois récoltes annuelles, est assurée d'un rendement rémunérateur.

La vanille a également connu des temps meilleurs, lorsque le Mexique en était à peu près le seul producteur ; il n'en exporte plus guère qu'une centaine de tonnes venant presque exclusivement de l'État de Veracruz, qui est l'État le plus avancé au point de vue cultures tropicales.

Les fruits sont d'une infinie variété ; au moment des récoltes, leur valeur marchande est insignifiante.

Certains, comme les mameys, guayaba, chirimolia, mango, bien spéciaux, ne peuvent guère être consommés que sur place ; en général, ils plaisent à l'étranger.

Les prunes, pommes, poires, raisins, pêches, figues, grenades, coings y viennent également, mais de qualité presque toujours inférieure à ceux d'Europe.

Certains fruits donnent lieu à de grandes exploitations en vue de l'exportation : les oranges, un seul oranger pouvant produire jusqu'à cinq mille fruits dans certaines régions ; les bananes, qui n'exigent que peu de soins, et qui sont l'objet d'une très grande demande de la part des États-Unis, sont cultivées dans tous les États tropicaux ; ces fruits fournissent une excellente farine, et il est certain qu'on pourrait, sans crainte aucune, donner un grand développement à la plantation des bananiers. Les ananas, les citrons, les cocos, les tomates, les fraises, les aguacates (qui, avec une sauce pimentée, constituent un hors-d'œuvre excellent), les limas, etc., sont également articles d'exportation.

Malheureusement, la fabrication des conserves, qui permettrait de trouver des débouchés en Europe, n'existe que sur une échelle très réduite, nullement en rapport avec les qualités des fruits, vu surtout leur prix dérisoire sur place.

Le caoutchouc commence à inspirer au Mexique un intérêt en rapport avec l'utilité industrielle de cette gomme et avec les conditions favorables de son exploitation. Jusqu'ici, il n'a guère été qu'extrait d'une façon plutôt barbare des « castilloa » sauvages ; l'avenir est dans l'exploitation régulière de plantations faites expressément dans ce but.

Celles existant déjà exportent maintenant 5 000 à 6 000 tonnes de caoutchouc.

Certains Américains peu scrupuleux se sont faits depuis une dizaine d'années promoteurs acharnés de plantations de caoutchouc au Mexique (de café également, d'ailleurs) ; les conditions climatologiques et économiques, étant incontestablement des plus favorables, il leur a été facile de drainer l'argent de leurs

concitoyens ; les millions de dollars n'ont pu malheureusement être utilisés en achats de terrains, ou de semences ; les frais généraux des divers sièges sociaux les ayant complètement absorbés. Naturellement, des krachs sensationnels ont suivi ; et leur retentissement a été tel que le gouvernement des États-Unis s'est ému et a fait procéder à une enquête spéciale qui a abouti à cette constatation que plus de 200 millions de francs avaient été extorqués dans le but, non de planter des arbres à caoutchouc, mais de rapporter de gros bénéfices aux promoteurs. Il est bon de connaître les véritables causes de ces désastres, qu'il ne faut pas imputer aux conditions naturelles du sol, ni à la situation économique du pays. Le Mexique n'est nullement responsable de ces échecs retentissants : au contraire, un capital, sagement et surtout *réellement* employé en plantations pour caoutchouc, est susceptible de très forts rendements.

A côté du « castilloa », le « guayule », petit arbuste d'environ 1 mètre de hauteur qui croît dans les terrains pauvres, voire stériles, donne une gomme renfermant de 10 à 14 p. 100 de caoutchouc et 8 à 12 p. 100 de résine ; on le rencontre à l'état sauvage dans les régions sèches et montagneuses de Coahuila, San Luis Potosi, Nuevo Leon, Durango. Son exploitation entre dans la voie de l'activité ; nul doute que le produit du guayule tiendra d'ici peu une place enviable dans les exportations du Mexique.

Outre cette gomme industrielle, il convient de citer une gomme alimentaire, le « chicle », dont les États de Campêche, Veracruz, Quintana Roo, produisent plus de 2 millions de kilogrammes par an ; cette gomme, fort appréciée des masticateurs, passe aux États-Unis et de là, pour une partie, en Angleterre.

Le Mexique possède plus de trois cents espèces d'essences forestières, peu ou pas exploitées rationnellement, le système général d'exploitation étant celui de la destruction ; il s'ensuit qu'une forêt est une chose invisible près des grands centres et aux abords d'une ligne de chemin de fer. Heureusement que les voies de communication n'ayant pas atteint leur développement normal, le Mexique possède encore de nombreuses forêts en réserve ; il faut espérer que lorsque le rail atteindra ces regions, les efforts actuellement faits par le gouvernement pour la protection des richesses forestières seront efficaces, et que les revenus qu'en pourront tirer les propriétaires ne seront pas constitués par l'anéantissement pur et simple desdites richesses : des coupes réglées et méthodiques, la plantation de pépinières correspondantes sont d'ailleurs les seuls moyens à employer ; ils sont fort simples et aussi utiles aux propriétaires qu'au pays en entier ; les fonctions régulatrices des grands espaces boisés sur la climatologie sont trop connues aujourd'hui pour que quiconque puisse nier qu'ils participent au bien-être général, un peu comme les divers cours d'eau.

Le chêne, le pin, le mezquite (sorte d'acacia), le frêne, le cèdre, l'acajou, l'ébène, le gaïac, etc., sont des essences courantes et dignes de fixer l'attention par leurs multiples applications en construction et en ébénisterie. Certains bois tinctoriaux ont les honneurs de l'exportation ; le palo-moral, contenant deux principes colorants, un rouge et un vert ; le brésil, le campêche ; d'autres plantes mexicaines, l'indigo, l'achiote, l'orchilla, etc., fournissent également des matières colorantes appréciées.

Avec une superficie de pâturages qui atteint peut-

être 50 millions d'hectares, un climat qui ne connaît pas d'hiver, l'élevage est chose facile au Mexique, principalement dans les terres froides. Et, certes, il est pratiqué en ce pays, qui exporte du bétail, des cuirs et des peaux, mais il n'est pas encore en rapport avec les étendues de terre favorables, et il est susceptible d'acquérir un notable développement. Quelques millions de bêtes à cornes, de chèvres, de moutons, quelques centaines de milliers de chevaux, mules, ânes, porcs, constituent les réserves mexicaines pour les viandes, les peaux et les animaux de trait ou de charge.

La consommation de viande est très faible en dehors des grandes villes (dans l'ensemble du Mexique, elle ne représente guère que 50 grammes par tête et par jour) ; quand, dans le campo, un bœuf est abattu, la chair, coupée en lanières, pendue à des cordes, est exposée au soleil pendant un ou deux jours ; cette opération, malgré les mouches qui, ces jours-là, pullulent plus que jamais, permet de conserver la viande pendant un temps appréciable. Il est certain, d'ailleurs, que la consommation de la viande tend à se développer chaque jour davantage, et que l'élevage trouverait, dans le pays seul, un débouché notable. Aussi le gouvernement n'a pas manqué d'organiser et de subventionner régulièrement des concours destinés à encourager les éleveurs et à faire connaître leurs produits.

Les cuirs et les peaux de bœufs, de chèvres, donnent lieu à une exportation qui a représenté jusqu'à 8 millions de piastres par an ; les peaux de chèvres blanches mexicaines sont particulièrement estimées.

La faune du Mexique présente de nombreuses

variétés pour les mêmes raisons climatologiques qui expliquent la diversité de la flore.

Dans les terres chaudes, on rencontre, comme aux Antilles, des perroquets, des oiseaux-mouches, des papillons multicolores, des vautours « zapilote », fort respectés pour leur rôle d'enlèveurs de charognes.

Des chats-tigres, des jaguars parcourent la brousse, mais, en général, n'attaquent pas l'homme; il faut néanmoins s'en méfier lorsque l'on visite d'anciennes mines depuis longtemps abandonnées et qui forment d'excellents repaires pour les fauves; la précaution de décharger plusieurs fois son revolver à l'entrée, tout en effaçant le corps contre une paroi, n'est pas toujours inutile, car, parfois, un habitant, en un bond gigantesque, file devant vous pour disparaître rapidement dans la forêt.

Sur les hauts plateaux, la faune se rapproche au contraire de celle de l'Amérique du Nord : antilopes, ours gris, jaguars, loups « coyotes », terreur des basses-cours; on rencontre un peu partout des serpents, d'innombrables espèces de lézards, des « iguanas ».

Sur les côtes, les tortues ne sont pas rares; et, à l'embouchure de certains fleuves, pullulent les caïmans.

Dans le golfe de Californie, l'on trouve l'huître perlière, qui donne d'ailleurs lieu à un élevage et à une exploitation régulière à La Paz. Les coquillages abondent sur les deux côtés, mais sont différents sur l'Atlantique et sur le Pacifique; de ce dernier côté, l'on recueille des mollusques à grandes coquilles nacrées du plus bel effet.

Le chasseur rencontrera des lapins, des lièvres, — très nombreux dans certaines régions, — une perdrix un peu spéciale, « codorniz », et des poules sauvages, « chichalacas », dont la chair est fort savoureuse.

CHAPITRE V

L'Agriculture

(suite)

Une grande exploitation agricole. — Culture, récolte et traitement de la canne à sucre. — La main-d'œuvre agricole. — Embauchage et débauchage des travailleurs. — Les travaux hydrauliques à réaliser. — La dénonce des terrains. — La colonisation.

Il existe au Mexique de grandes entreprises agricoles, dont les propriétaires, « hacendados », sont, pour la plupart, descendants des anciens Espagnols ; certaines, situées dans des contrées particulièrement favorables, présentent une grande variété de cultures ; c'est ainsi que, non loin du Pacifique, une seule entreprise comporte : une hacienda de canne à sucre, avec sucrerie ; une de maïs, riz et mezcal, avec les machines pour la préparation du riz et pour la fabrication de l'alcool ; une de coton, avec filature et tissage ; une de café, avec le matériel pour la préparation des grains ; chacune de ces haciendas constitue donc, à elle seule, une affaire très importante.

A la tête de chaque hacienda se trouve un « administrador » responsable vis-à-vis de la maison centrale, qui, elle, s'occupe des achats et des ventes. Un chef de culture réunit sous ses ordres tout le personnel des champs ; un technicien assure la direction de chaque usine.

L'hacienda, placée en général au centre des propriétés, est le cerveau qui ordonne et dirige les efforts de l'armée de travailleurs éparpillés sur le terrain; tout se concentre là, et autour de ses bâtiments d'habitation, magasins, usines, s'élèvent de petites maisons primitives faites « d'adobes » (briques de boue séchées au soleil) et de branchages où vivent les « peones », les manœuvres.

Les plantations de cannes à sucre sont toujours situées dans des régions où l'irrigation est facile, il faut, en effet beaucoup d'eau pour que, au début de la campagne, les tiges soient hautes et grosses et que les feuilles aient cette couleur vert tendre qui donne un aspect si particulier aux champs de cannes; des rigoles, des canaux sillonnent donc le terrain et des petits barrages faits d'une planche et de terre permettent la répartition voulue du précieux liquide. En décembre ou janvier, commence la « zafra »; les cannes tranchées près du sol sont dépouillées de leurs feuilles, qu'on brûlera sur place, et chargées dans des chariots ou des wagonnets qui les transportent à « l'ingenio »; déversées sur un chemin roulant, elles sont élevées jusqu'aux puissants moulins qui d'abord les désagrègent, puis les broient, les compriment, pour en extraire tout le jus. L'opération finie, les bagasses, nom donné à ce qui reste de la plante, sont reprises par un autre chemin roulant et conduites dans les foyers des chaudières, où elles constituent un combustible économique.

Le jus sucré, lui, commence à travers une série d'appareils, de bacs, une longue promenade; il est légèrement soufré pour la décoloration, carbonaté, filtré, concentré, cuit, turbiné, enfin cristallisé. Des machines ingénieuses compriment les cristaux pour en faire des petits morceaux analogues à ceux du

sucre « cassé à la mécanique » provenant des raffineries de sucre de betterave ; pour en former des pains, les cristaux légèrement humidifiés sont tassés dans des moules et les blocs sont portés dans un séchoir à air chaud. La marche est continue ; on coupe dans la journée une quantité suffisante de cannes pour assurer le travail de toute la nuit, et à mesure que les tiges passent entre les cylindres des moulins, à une extrémité de l'usine, du sucre tout empaqueté sort à l'autre extrémité.

Dans l'hacienda à coton, la plante est cueillie, séparée de ses graines et mise en magasin ; après quoi elle passe par les ateliers de cardage, de filature et de tissage, qui la transforment en une toile assez forte connue sous le nom de « manta » et dont l'emploi est très répandu dans le pays.

L'hacienda la plus importante est réservée au maïs, au riz, au mezcal. Les terres basses, presque toujours détrempées, constituent d'excellentes rizières ; les terrains élevés sont réservés au maïs et au mezcal, les plus arides étant particulièrement affectés à cette dernière plante. Le maïs récolté est porté à l'usine, il y est égrené mécaniquement, tandis que la paille est mise en bottes ; la partie centrale des épis, broyée, servira de nourriture au bétail que l'hacienda élève.

D'autres bâtiments renferment l'outillage nécessaire au battage et au décorticage du riz. Une fabrique de mezcal, des machines à râper les feuilles pour en tirer les fibres complètent l'installation.

Dans toute exploitation agricole mexicaine, la main-d'œuvre est un problème parfois très difficile à résoudre ; le manque de bras peut en être la première raison, la cause plus dominante est l'absence de besoins de l'Indien des campagnes ; quelques centa-

vos lui suffisent pour vivre ; malgré son salaire peu élevé, il estime inutile de travailler d'une façon permanente, si son gain d'un jour lui permet de vivre deux ; les jours de repos obligatoire sont nombreux, les fêtes religieuses fournissent un appoint sérieux aux dimanches ; avec les quelques fêtes civiles, cela peut représenter près d'une centaine de jours par an ; à ceux-là doivent nécessairement s'ajouter les fêtes de famille ; de nombreux saints sont ainsi honorés d'un ou plusieurs jours de chômage ; si les saints de la famille ne suffisent pas, on ajoute ceux des amis d'abord, et des amis des amis ensuite.

L'insouciance du lendemain est une règle, l'argent gagné est dépensé de suite ; si le « péon » a alors absolument besoin de faire une dépense de quelques piastres, s'il lui faut s'acheter une couverture, « zarape », qui constitue toute sa literie et toute sa garde-robe, — avec un pantalon et une chemise et un chapeau à grands bords — ou si quelques mètres d'étoffe sont indispensables à sa femme, il est obligé d'avoir recours à son patron. Celui ci a besoin de ses hommes ; il ne peut que consentir le prêt, mais l'obligé se rive ainsi à une chaîne. Autrefois, cette chaîne était pour ainsi dire éternelle ; actuellement, la disette de main-d'œuvre a fait surgir la combinaison suivante : un patron estime que dans telle hacienda il pourra embaucher les quelques centaines d'hommes dont il a besoin ; il envoie un de ses employés, « enganchador », sur place, avec un large crédit ; celui-ci établit un bureau le plus près possible de l'agglomération ouvrière ; des listes d'embauchage sont prêtes ; les conditions sont annoncées : salaires tant par jour, pendant la durée du voyage indemnité journalière de tant de centavos par tête de la famille, remboursement immédiat au patron actuel de la

dette de l'ouvrier (condition indispensable pour sa libération), versement à l'ouvrier en espèces d'une avance de tant de piastres. L'effet de l'avance est prodigieux : les listes se remplissent, l'ouvrier ne s'est pas rendu compte que, la plupart du temps, il ne fait que changer de chaîne, mais en se rivant encore plus fortement. A l'appel du départ, un ou deux jours après, il y a souvent bien des manquants ; l'avance a été dépensée en orgies et les cerveaux obscurcis ne se souviennent de rien. C'est à ce moment qu'il faut à l' « enganchador » des qualités spéciales pour effectuer le ralliement ; s'il a été envoyé par un patron ou une société puissante, il est muni de telles recommandations écrites que, s'il le juge nécessaire, il peut faire appel à l'autorité publique pour l'aider à convaincre (!) les récalcitrants de la nécessité de tenir leurs engagements.

Cette pratique, utilisée pour la main-d'œuvre agricole, l'est peut-être plus encore pour la main-d'œuvre minière. Parfois, elle donne lieu à des scènes dans le genre de celles-ci :

L'embaucheur, arrivé dans la localité établie autour d'une hacienda ou d'une mine riche, est immédiatement signalé à la compagnie propriétaire ; celle-ci envoie un contre-embaucheur, qui, avec quelques vieilles caisses, établit un bureau juste en face de celui du nouvel arrivant ; un homme est-il embauché que le contre-embaucheur, avec une « sur-avance » supérieure, le fait restituer au premier les piastres reçues ; l'enganchador essaye bien de lutter, mais, qu'il soit envoyé à titre d'employé ou qu'il travaille personnellement à titre d'intermédiaire, touchant à forfait une certaine somme par ouvrier embauché, les frais à faire sont toujours limités ; l'adversaire, lui, est sur son terrain ; ses chefs lui transmettent in-

stantanément les ordres, et il dispose d'un crédit illimité qui lui assure la victoire; pour éviter que l'enganchador ne veuille « travailler », en manière de revanche, à faire monter les prix et les avances, le contre-embaucheur lui lâche de temps en temps, à prix de surenchère, un ouvrier des moins bien cotés, une non-valeur quelconque, et qui revient à l'adversaire à un prix plutôt exagéré; dans la crainte de voir se reproduire ce fait, dont la multiplication entraînerait pour l'enganchador la perte de sa situation ou un déficit d'importance, ce dernier préfère abandonner la place; le « contre-embaucheur » est naturellement un des hommes que la compagnie emploie comme « embaucheur », lorsque la main-d'œuvre lui fait défaut.

La valeur d'un tel système est fort discutable; il présente un défaut fondamental, qui est d'attirer l'ouvrier non par la perspective d'une vie meilleure, mieux rétribuée, mais par la jouissance immédiate qu'il pourra retirer des quelques piastres qui lui seront « avancées ». Au lieu de faire appel à la raison qui cherche une amélioration progressive du sort et la sécurité des vieux jours, ledit système fait appel aux vices qui pourront être satisfaits sur l'heure. Loin d'être une cause de progrès, il pourrait, en se généralisant, devenir un instrument de stagnation, sinon de recul.

Ceux qui en profitent momentanément sont, d'ailleurs, en train de reconnaître qu'ils ne font que rendre encore plus difficile le problème de la main-d'œuvre. Un embauchage bien réussi, c'est une bonne carte qui passe, mais elle ne fait que « passer », elle n'établit rien, et demain reste aussi précaire qu'hier. La vraie solution?... elle est beaucoup dans la transformation rationnelle de la mentalité de l'ouvrier.



Un laboureur et sa charrue en bois.



Le terrassier mexicain déblaye les terres et charge sa hotte du même coup de pelle.

Il faut créer à celui-ci des besoins pour que la régularité, la constance de son travail lui soient nécessaires, pour qu'il puisse satisfaire lesdits besoins et que, ceux-ci augmentant, ses facultés plus en éveil le fassent s'ingénier à devenir le collaborateur de plus en plus rapproché de ses chefs. Cette transformation ne peut évidemment s'accomplir en un jour; l'histoire est là pour montrer qu'elle ne peut être que le résultat d'une sage et lente évolution. Cette évolution est d'ailleurs en bonne voie, et il n'est pas téméraire de supposer qu'elle ira s'accentuant de jour en jour. Déjà, certains ouvriers aiment à se parer, le dimanche, de bottines; c'est un grand pas de fait, si l'on considère qu'il y a quelques années les « huarachas », morceau de cuir protégeant la plante des pieds et tenu par une lanière, suffisaient à tous. On doit donc espérer que les embauchages intensifs actuels ne sont qu'un de ces accidents que tout progrès rencontre sur son chemin.

En outre, l'emploi de la machinerie agricole, en même temps qu'il diminue la main-d'œuvre nécessaire, a le grand mérite de développer les facultés intellectuelles des hommes auxquels sont confiés les nouveaux outils, et, par suite, d'aider considérablement à l'évolution souhaitée.

Une autre solution, qui peut paraître plus immédiate, consiste en l'immigration d'ouvriers étrangers. Cependant, le développement agricole du Mexique n'est pas actuellement suffisant pour justifier les grandes venues annuelles de travailleurs comme il s'en produit dans certains pays de l'Amérique du Sud, où des milliers d'Italiens vont passer quelques mois au moment des travaux intensifs; au Mexique, les salaires de ces travailleurs devraient être tellement disproportionnés par rapport aux salaires locaux

que les ouvriers indigènes abandonneraient certainement l'hacendado occupant ces étrangers, et qu'alors l'emploi forcé exclusif de ces derniers serait trop onéreux.

Il est vrai que l'immigration, au lieu de venir de l'est, pourrait venir de l'ouest, de l'autre côté du Pacifique, où des centaines de milliers de jaunes cherchent à travailler. Doit-on souhaiter ce déplacement des Chinois ? C'est un point sur lequel les avis sont très partagés. Nous nous réservons de les examiner plus tard.

Le problème ouvrier va changer d'aspect avec l'application — si elle est faite intégralement — des principes de la Constitution de 1917 qui traitent longuement de cette question et promettent une législation du travail particulièrement avancée.

Voici les principaux de ces principes :

L'ouvrier ne peut, par contrat de travail, être lié pour plus d'un an.

La durée maximum du travail sera de huit heures ; cette prescription s'appliquant aux « ouvriers, journaliers, employés, domestiques et artisans ».

Les heures supplémentaires seront payées double ; elles ne pourront dépasser le nombre trois et ne pas se répéter plus de trois fois consécutives.

La protection des femmes et des enfants pendant le travail sera assurée.

Chaque municipalité fixera le salaire minimum exempt de tout droit, retenue ou embargo, jugé utile pour « satisfaire les nécessités normales de la vie de l'ouvrier, son éducation et ses plaisirs honnêtes, en le considérant comme chef de famille ».

Dans toute entreprise agricole, commerciale, ou minière, les travailleurs ont droit à une participation aux bénéfices qui sera fixée par les municipalités.

Les salaires doivent être payés exclusivement en espèces (c'est là juste suppression des *tiendas de rayas* au moyen desquelles nombre d'entreprises arrivaient à ne rien remettre en espèces à leurs ouvriers).

Dans toute entreprise isolée, agricole ou minière, l'employeur doit fournir à son personnel des habitations confortables et hygiéniques et ne pas faire payer, comme loyer mensuel, plus de 1/2 p. 100 de la valeur cadastrale des logis. Pour des entreprises établies à l'intérieur d'agglomérations, cette obligation existe pour toute affaire occupant plus de cent ouvriers.

Le droit de grève est reconnu.

Tous les conflits du travail sont soumis a un Comité de conciliation et d'arbitrage formé d'un nombre égal de représentants des ouvriers et des patrons et d'un représentant du Gouvernement.

Si l'ouvrier n'accepte pas la décision arbitrale, le contrat de travail est considéré comme rompu; si c'est le patron qui n'accepte pas, le contrat est également considéré comme rompu, mais il doit indemniser les ouvriers du montant de trois mois de salaires, sans préjudice de toute autre responsabilité.

Les salaires et indemnités dus aux ouvriers dans la dernière année, sont privilégiés en cas de liquidation ou de faillite.

Si l'ouvrier contracte des dettes vis-à-vis des patrons, des familiers de ceux-ci ou de leurs employés, cet ouvrier n'est responsable que jusqu'à concurrence du salaire d'un mois. Cette clause vise la disparition de l'étrange situation dont nous avons parlé en détail. La Constitution entend d'ailleurs faire table rase de toutes ces pratiques, car elle décrète l'abolition de plein droit de toutes les dettes contractées, avant la date de ladite Constitution, par des ouvriers vis-à-vis des

patrons, de familiers de ceux-ci ou d'intermédiaires.

Mais revenons à l'agriculture ; le développement de celle-ci au Mexique est lié à l'exécution de travaux hydrauliques, au morcellement des grandes propriétés foncières, à la colonisation.

Sauf quelques travaux hydrauliques, parmi lesquels nous citerons ceux de l'Atoyac, dans l'Etat de Puebla, rien, au Mexique, ne vient régulariser l'effet des saisons, les récoltes sont question de pluie ou de sécheresse. Le ciel s'obstine-t-il à rester d'un bleu pur!... rien ne pousse. S'il laisse, au contraire, tomber le liquide précieux... tout réussit, et les récoltes abondantes sortent de terre rapidement.

Vu l'étendue du pays, les cours d'eau permanents sont relativement rares ; mais, pendant la saison des pluies, de juillet à octobre, une infinité de torrents, rivières, fleuves, se forment ; près de ces nappes mobiles, tous les terrains sont naturellement cultivés, à cause de l'humidité du sol qui, même en cas de sécheresse relative, assure des résultats satisfaisants ; mais si les pluies sont trop abondantes, l'excès du liquide tant souhaité devient déplorable ; tous les cours d'eau débordent, les rafales passent, et leur passage est marqué par la destruction de tout ce qui devait constituer la récolte.

Il importerait d'emmagasiner ces énormes quantités d'eau de pluie, et de créer, au moyen de barrages ou d'excavations, ces vastes réservoirs artificiels d'où l'eau ne s'échappe dans telle ou telle direction qu'en quantité voulue et au moment choisi ; ces ouvrages sont faciles à réaliser au Mexique ; ils ne présentent aucune difficulté spéciale et n'exigent que des capitaux et de la volonté.

Une loi d'encouragement à l'irrigation (17 juin

1908) et la création de la « Caisse de prêts pour travaux d'irrigation et encouragement à l'agriculture » commençaient à aider les bonnes volontés lorsque la Révolution est venue tout arrêter.

Tout le monde, au Mexique, pouvait « dénoncer » des terrains nationaux; ceux-ci ont été, en général, limités par des compagnies particulières, qui ont reçu en payement de leurs travaux un tiers des terrains délimités.

Le « dénonce » de terrains nationaux constituait une vente de la nation au demandeur; celui-ci n'avait qu'à payer le prix fixé, variable suivant les États, et n'était astreint à aucune autre obligation.

Pour qui était au courant des délimitations faites, possédait un certain capital, il a été facile d'acquérir, l'hectare ne valant autrefois que quelques centavos, d'immenses propriétés foncières; or, aucun des grands domaines constitués de cette façon n'a été mis en culture; leur formation n'a obéi évidemment qu'à une spéculation raisonnée, et les propriétaires attendaient la riche compagnie qui viendrait acheter cher des terrains sur lesquels il était possible de faire toutes les cultures connues, et où quelques travaux étaient seuls nécessaires pour répandre l'eau en tous endroits.

Il est certain que ces étendues auraient pu être un jour le siège d'haciendas plus puissantes encore que les anciennes fondées par les Espagnols; mais il est plus certain encore qu'elles étaient un obstacle au développement des « ranchos », petites fermes où le propriétaire travaille lui-même, et qui, parfois d'ailleurs, sont l'embryon des grandes haciendas futures. Outre que les petits propriétaires constituent la vraie richesse d'un pays, la petite propriété est, au Mexique,

l'élément *indispensable* à la mise en valeur des terres, et, disions-nous en 1909, il ne serait pas étonnant que, d'ici peu, le gouvernement fût mis dans l'obligation de procéder lui-même au morcellement expropriatif des grandes propriétés laissées incultes.

Ce n'était pas là une simple impression, c'était le résultat réfléchi de l'examen des conditions générales agricoles du pays. La main-d'œuvre agricole, on l'a vu, est rare et n'a qu'une valeur relative; quels que soient les moyens employés pour combattre sa rareté, et pour améliorer son rendement, il est peu probable qu'elle puisse un jour assurer le service de l'exploitation des millions d'hectares de bonne terre cultivable.

Le nombre des grandes compagnies exploitant elles-mêmes d'immenses propriétés sera forcément très réduit. Elles ne pourront exister et prospérer que dans certaines régions favorisées; elles ne suffiront jamais à provoquer l'essor auquel peut prétendre l'agriculture, au Mexique.

Le colon européen, énergique et travailleur, n'ira pas au Mexique comme ouvrier; il n'y trouverait pas un salaire suffisant. Il n'ira que si une propriété lotie, ayant de l'eau, est mise à sa disposition; c'est ce colon, petit propriétaire, qui, en attachant sa famille au nouveau sol, sera le véritable artisan du développement agricole; c'est lui que tous les efforts doivent chercher à faire venir dans le pays. C'est la répartition entre ces colons des morceaux des propriétés incultes qui deviendra un jour nécessaire.

Si le gouvernement fait lui-même des travaux hydrauliques, lotit les terrains, le colon appelé devra posséder de par lui-même un certain capital : de quoi bâtir sa maison, acheter des outils, des semences, pouvoir attendre la première récolte.

Mais la nécessité de ce petit capital peut ne pas

être absolue, et c'est là que de grandes compagnies pourraient utilement intervenir ; ces compagnies, propriétaires de grandes étendues de terrains, y feraient elles-mêmes les travaux hydrauliques, y ouvriraient les voies de communication nécessaires et procéderaient à un lotissement ; les bâtiments de chaque ferme seraient élevés par leurs soins, les outils agricoles y seraient rassemblés.

Les colons seraient alors appelés ; les contrats pourraient être basés sur la vente des terres et installations, payables par abonnements annuels, le premier versement étant fixé un ou deux ans après l'arrivée, et avec l'obligation, pour la compagnie capitaliste, d'assurer un crédit à déterminer pour la première ou les deux premières années : ou bien les contrats pourraient être tels, que l'émigrant et sa famille seraient considérés comme commandités par le groupe financier, qui s'engagerait à fournir le crédit nécessaire moyennant un intérêt très réduit, les bénéfices nets étant partagés en proportion convenue entre commanditaires et commandités. Dans tous les cas, le colon devrait rester indépendant, avec la faculté de devenir, en quelques années, propriétaire complètement libéré de la ferme à lui attribuée. Il serait prudent de prévoir entre les émigrants une sorte de groupement d'assurances mutuelles, pour éviter les découragements qu'engendrerait sûrement une mauvaise période ; il y aurait également intérêt à établir une sorte de bureau général chargé de centraliser les achats à faire et les récoltes à vendre ; les premiers seraient faits plus avantageusement, et le bureau, de par le crédit que lui attirerait le groupe des capitalistes, promoteurs de l'entreprise, pourrait choisir ses moments de vente, chose impossible à l'émigrant seul.

De telles associations, loyalement comprises, autant de la part de ceux qui prêteraient leurs capitaux que de ceux qui apporteraient leurs énergies, seraient assurées du succès le plus complet.

Tel est, croyons-nous, le moyen le plus efficace de faire produire au sol mexicain tout ce que l'on peut espérer de lui.

Le problème des terres a été l'un des plus âprement discuté pendant la Révolution ; il est intéressant d'examiner les solutions que le parti triomphant se propose d'appliquer.

La nouvelle constitution de 1917 donne, à ce sujet, les indications suivantes :

1° Les mesures nécessaires seront édictées pour le fractionnement des « latifundios », ces grandes étendues stériles ;

2° Les villages et agglomérations auront droit d'expropriation publique sur les propriétés privées pour se constituer des biens communaux suffisant aux nécessités de leurs populations ;

3° Toutes les opérations par lesquelles des terres, bois, eaux, sont passés de groupements communaux à d'autres propriétaires, *depuis la loi du 25 juin 1856 sont déclarées nulles*, quelle que soit la forme desdites opérations : concessions, transactions, ventes, mises aux enchères, etc... ; les lois de restriction qui seront expédiées à ce sujet seront d'immédiate exécution par l'autorité administrative. (Art. 27, VII.)

Cette clause, qui s'applique à des opérations faites depuis plus de soixante ans, vise des quantités de propriétés qui ont pu changer bien des fois de propriétaires ; les difficultés d'application seront terribles, aussi la Constitution prévoit-elle cette « exécu-

tion immédiate par l'Administration » ; le lésé en sera quitte pour s'adresser, après, aux tribunaux !...

4° Le fractionnement des grandes propriétés est obligatoire sur les bases suivantes :

Chaque Etat ou territoire fixe le maximum de terre dont un individu ou une société peut être propriétaire ; l'excédent est fractionné par le propriétaire et mis en vente ; la valeur des fractions est payable en au moins vingt annuités avec intérêt ne pouvant dépasser 5 p. 100 ; le propriétaire sera obligé de recevoir en payement des bons spéciaux de dettes agraires que les Etats seront autorisés à contracter ;

5° Des lois locales organiseront le patrimoine familial qui sera inaliénable ni sujet à aucun droit ou embargo.

C'est là un programme qui tend non seulement au développement nécessaire de la petite propriété, mais aussi à la disparition des grandes propriétés, ce qui est moins nécessaire surtout pour celles mises en valeur, le Mexique en aura encore besoin pendant longtemps.

CHAPITRE VI

Les Finances du Mexique

Le budget. — La réforme monétaire. — Le crédit public. — Les banques. — Les impôts. — La douane et les formalités.

L'un des éléments les plus importants de la situation générale d'un pays étant l'état de ses finances, il est intéressant de montrer à ce sujet les voies parcourues par le Mexique pour sortir de l'état chaotique où se débattaient autrefois le trésor et le crédit publics.

Depuis l'indépendance jusqu'en 1867, l'excédent des dépenses sur les recettes fut une règle, et, pendant cette période, le déficit calculé a été évalué à près de 66 p. 100 du total des recettes.

A partir de 1867, se manifeste l'intention d'une administration plus rationnelle, mais l'énorme arriéré, la guerre de l'Intervention, les luttes civiles qui suivent, sont autant d'obstacles retardataires ; l'amélioration, pour prendre forme, a besoin de la paix, et ce n'est qu'à partir de 1877 que les efforts commencent à donner enfin des résultats. Ceux-ci sont d'abord lents, parfois indécis, des déficits alternent avec des excédents, mais la base reste encore bien précaire et si parfois la balance paraît s'établir, elle est plutôt encore apparente que réelle. La baisse de l'argent, la diminution des importations compliquent la situa-

tion. Enfin, en 1895, le mauvais cap était doublé, et les recettes dépassent les dépenses ; l'excédent ainsi produit jusqu'en 1911 atteint la somme de 75 millions de piastres.

Les progrès réalisés étaient d'autant plus remarquables qu'il y avait eu à lutter contre l'énorme dépréciation du métal argent depuis une trentaine d'années : en 1873, l'argent valait environ 215 francs le kilogramme; en 1909 il ne valait guère que 87 francs. Au Mexique, grand producteur d'argent, la frappe de ce métal était libre; c'était de piastres mexicaines que s'approvisionnaient, pour leur circulation monétaire, les pays d'Extrême-Orient, par l'intermédiaire du marché de Londres. Les fluctuations constantes créaient donc des charges énormes pour le Trésor, car le service de la dette publique devait se faire en or, alors que toutes les recettes étaient en piastres, dont la valeur, n'étant que celle intrinsèque du métal, suivait la variation de celui-ci. C'est ainsi qu'en quelques années le service de ladite dette avait presque doublé sans l'émission de nouveaux emprunts.

Malgré cette charge, résultant de faits économiques échappant à tout remède, les finances mexicaines n'avaient pas cessé de prospérer. Les ennuis provenant des variations du prix de l'argent avaient d'ailleurs été fortement atténués par la réforme monétaire de 1905 qui eut pour but de rendre la valeur de la piastre indépendante de la valeur du métal argent, et de fixer un rapport constant entre la piastre et l'or.

Au moment de la réalisation de cette réforme, on peut dire qu'elle profita surtout à l'industrie et au commerce, plus qu'au Trésor public. Ceux-ci, en effet obligés de s'approvisionner à l'étranger et de payer en or, avaient comme base de vente une va-

leur à variation journalière; les transactions devenaient compliquées; la spéculation s'imposait forcément, même dans les affaires où ce mode d'action n'aurait pas dû trouver sa place, lorsqu'il fallait fixer les quantités à acheter, les échéances, l'établissement des prix de revient et la fixation des prix de vente. Aucune règle logique ne pouvait être appliquée, et le commerçant, l'industriel, voyaient toutes leurs affaires à la merci des coups de bourse. D'où une gêne souvent paralysante, qui disparut à la mise en pratique des mesures édictées par la réforme monétaire. L'industrie minière argentifère seule se plaignait de cette réforme, car ses dépenses suivaient autrefois les mêmes variations que ses recettes; ces dernières furent alors influencées par les fluctuations du cours de l'argent, alors que les dépenses en étaient indépendantes. Ce nouvel état de choses, favorable aux intéressés en cas de hausse de l'argent, leur était défavorable en cas de baisse. Il est humain de ne voir, dans toute innovation, que le mauvais côté, et c'est ce qui explique le mécontentement de certains mineurs; mais il est juste de reconnaître que ladite réforme était d'un intérêt supérieur pour le pays, et il était sage d'y sacrifier quelques intérêts particuliers. D'ailleurs, la réforme monétaire a été suivie d'une réforme dans les lois minières, de manière à dégrever notablement les mines des impôts spéciaux qu'elles payaient.

Les industries locales ont également senti les effets de la réforme, mais des modifications aux tarifs douaniers sont venues atténuer ces effets.

Voici les principales mesures employées pour réaliser la stabilité de valeur de la piastre mexicaine : limitation de la frappe de l'argent au strict besoin de la circulation intérieure ; interdiction, par un droit

prohibitif, de l'importation de piastres mexicaines ; création d'un fonds régularisateur. Enfin, le fait que le métal argent, peu de temps après la réforme, eut une hausse et arriva à un prix supérieur à celui fixé pour la piastre, facilita la réalisation en or de ce fonds, opération qui, vu la prime de l'argent, laissa même des bénéfices.

La piastre est légalement formée de 24,4391 grammes d'argent et 2,6342 grammes de cuivre, sa valeur légale est celle de 0 gr. 75 d'or (soit 2 fr. 583).

La réforme monétaire a été considérée comme le chef-d'œuvre des opérations de l'ancien ministre des Finances. Plus tard, la formation de la Compagnie nationale des chemins de fer, qui constitue un véritable rachat des chemins de fer et dont nous parlerons en son temps, est venue ajouter un nouvel éclat au renom de Don José Yves Limantour.

Cette dernière mesure, en effet, peut avoir sur les destinées du Mexique une importance aussi grande, peut-être plus même, que la réforme monétaire. Un pays peut être fier d'avoir possédé un tel économiste dont tous les actes, scientifiquement inattaquables, ont été guidés par des visées d'ordre public et patriotique des plus élevées. Il est d'ailleurs à noter que l'initiative de cet homme se retrouve dans tous les grands faits économiques, même ceux paraissant *a priori* en dehors de sa zone d'action. C'est lui qui, par l'impulsion donnée au conseil créé spécialement, a pu faire aboutir les travaux d'assèchement de Mexico ; c'est lui qui a élaboré le règlement d'administration publique sur les chemins de fer, qui a traité le contrat qui a amené la mise en exploitation réelle et sérieuse du chemin de fer de l'isthme de Tehuantepec ; C'est lui, enfin, qui fut le promoteur de la loi d'encouragement à l'irrigation.

La confiance que l'on pouvait avoir dans le crédit public découle de l'examen des cotes des valeurs gouvernementales (1909) :

1° Le 5 p. 100 or (1899) était coté 105 francs, soit un revenu de 4,761 p. 100.

2° Les obligations 4 p. 100 des chemins de fer nationaux garanties par le gouvernement (1908) étaient cotées 497 francs, soit un revenu de 4,203 p. 100.

Les divers emprunts mexicains ont été réalisés dans les conditions qui suivent; nous indiquons simplement le taux d'intérêt réel calculé pour éviter trop de chiffres :

Emprunt de 1888 : taux, 8,0104 p. 100 avec garanties ;

Emprunt 1890 : taux, 6,9504 avec garanties ;

Emprunt de 1893 : taux, 9,8696 (cet emprunt coïncidait avec la crise due à la grande baisse de l'argent lors de l'abolition de la loi Sherman aux Etats-Unis ; loi en vertu de laquelle ce dernier pays, par l'achat de métal argent, avait essayé d'arrêter la baisse croissante de sa valeur) ;

Emprunt de conversion de 1899 : taux, 5,3184 p. 100 avec garanties ;

Emprunt de 1904 : taux, 4,7067 p. 100 sans garanties.

De l'avis de tous les économistes, le Mexique était, depuis 1900, à la tête des Républiques latines américaines pour le crédit à l'extérieur.

Les recettes de la fédération proviennent d'un système d'impôts fort simple, dans lequel les directs ne figurent que pour une très faible proportion. Comme dans tous les pays neufs, d'ailleurs, les impôts indirects forment la grande base de tout. Les impôts sur le commerce extérieur, droits d'importation, d'expor-

tation, droits consulaires, etc., représentaient à l'époque de la prospérité, environ 47 p. 100 des recettes ; la loi du timbre donnait environ 34 p. 100 et les diverses contributions du district fédéral et des territoires, postes et télégraphes, etc., ne représentaient que 19 p. 100 du total.

Pour les dépenses, environ 30 p. 100 étaient absorbés par le service de la dette publique, mais il n'était fait état que des recettes réellement disponibles, et dans une mesure qui présentait toute sécurité, puisque chaque exercice se balançait par des excédents.

Nous n'avons pas voulu encombrer ce chapitre de trop de chiffres, de manière à ne pas en rendre la lecture trop aride, mais ceux cités suffiront, pensons-nous, à convaincre le lecteur de la solidité des bases sur lesquelles le Mexique avait assis sa stabilité financière.

La longue période révolutionnaire a fait changer la situation et a fait sombrer le bel édifice financier, résultat de vingt-cinq ans d'efforts. Les réserves financières furent englouties par la première présidence révolutionnaire, et, depuis, le crédit public s'est lamentablement effondré peu à peu.

La piastre, de sa valeur de 2 fr. 58, est descendue jusqu'à 1 fr. 40, alors que sa valeur intrinsèque de métal argent était à ce moment d'environ 2 fr. 30.

La période des déficits est revenue, le service des intérêts de la dette a été suspendu, le cours forcé des billets de banque a été décrété.

N'étaient-ce d'ailleurs pas là les conséquences inévitables des luttes homicides, de l'anarchie dont le Mexique était le théâtre depuis 1912. Chaque Président nouveau arrivant au pouvoir a commencé par ne pas reconnaître les engagements pris par son prédé-

cesseur, par annuler la valeur des papiers qu'il avait créés, puis par émettre de nouveaux papiers à cours forcé, par procéder à des emprunts forcés !

Que sont devenues les finances publiques dans ces conditions ? Il est difficile, sinon impossible de le savoir, les publications officielles ayant presque disparu, au milieu de la tourmente.

A combien s'élèvera la dette publique totale que reconnaîtra définitivement le gouvernement actuel qui, il faut l'espérer, pourra se maintenir au pouvoir ? C'est encore son secret. Quoi qu'il en soit, il aura fort à faire pour ramener la confiance, réorganiser les finances publiques et les sortir de la situation innommable dans laquelle elles se trouvent. De l'énergie, de la clairvoyance, des mesures tendant à une situation stable par une saine progression plutôt que par des actes brutaux peu scrupuleux peuvent ramener assez vite la confiance, provoquer la reprise des diverses exploitations et, par la mise en œuvre de toutes les forces économiques, faire revivre l'heureuse époque financière disparue.

Les banques, étaient presque toutes à concession et placées sous la surveillance d'un contrôleur gouvernemental.

La loi spéciale des institutions de crédit permettant la création de banques d'émission dans chaque Etat, c'est vers cette forme que s'étaient portés rapidement les capitaux ; cela explique que le Mexique a possédé une trentaine de banques émettant du papier-monnaie, et dont les capitaux réunis représentaient 150 millions de piastres. Il existait en outre quelques banques dites réfactionnaires, faisant des prêts privilégiés et émettant des titres à court terme.

Les principales banques étaient : « El Banco Nacio-



L'arrivée du minerai à une hacienda de beneficio.

nal de Mexico » (banque d'émission au capital de 32 millions) dont les actions de 100 piastres nominales ont été cotées jusqu'à 1 245 francs à Paris. « El Banco de Londres y Mexico » (banque d'émission au capital de 21 millions et demi) dont les actions, de même valeur nominale que la précédente, ont été cotées à Paris jusqu'à 707 francs. « El Banco Central Mexicano », banque soi-disant réfactionnaire, au capital de 30 millions, mais en réalité banque d'émission déguisée, et dont la création avait obéi à la nécessité de pouvoir effectuer le change au pair des billets de toutes les banques d'émission des Etats ; les actions de 100 piastres valurent, à Paris, jusqu'à 517 francs.

Le caractère des banques d'émission présentait un inconvénient grave, qui s'était révélé lors de la crise de 1907 ; à ce moment, pour maintenir dans leurs caisses le numéraire nécessaire à la garantie de leur circulation fiduciaire, les banques avaient été obligées de resserrer leurs crédits, et les effets de cette obligation s'étaient fait sentir au moment même où les affaires avaient le plus besoin de ces crédits. La presque totalité des banques étant d'émission, il en était résulté une gêne générale qui aurait pu avoir des conséquences autrement graves que celles qui se sont produites. D'ailleurs le mal mis ainsi en évidence, le remède ne s'était pas fait attendre : en 1908, une loi avait modifié la loi générale de 1897 sur les établissements de crédit.

Dans toutes les modifications et additions apportées, on sentait que la principale préoccupation du gouvernement avait été de provoquer la transformation de nombre de banques d'émission en banques auxiliaires, plus souples pour parer aux moments de crises, et de favoriser la création d'établissements destinés à faire des prêts à longue échéance.

La situation florissante des banques devait, elle aussi, disparaître dans la tourmente.

Les gouvernements, à cours d'argent, ont autorisé et même forcé ces établissements à dépasser la proportion de la circulation fiduciaire par rapport à l'encaisse métallique, se faisant remettre les nouvelles émissions de billets.

Avec des bilans se soldant depuis plusieurs exercices par des déficits, qui s'accuseront plus encore lorsque tous les comptes seront épurés, quel peut être l'avenir de ces banques ?

Le Gouvernement a répondu à cette question en ôtant aux banques le privilège d'émission et en décidant la création d'une banque d'Etat ayant le privilège d'émission. Cette banque doit ouvrir le 1er avril 1918.

Cette mesure, parachevant l'œuvre de ces dernières années, va certainement amener la majeure partie des anciennes banques à liquider, et il est probable que les actionnaires ne verront rien venir de ces liquidations.

L'institution d'une banque monopolisant la circulation fiduciaire obéit au désir de sortir du chaos financier dans lequel se débat le Mexique ; est-ce bien là, la véritable solution ? Il est permis d'en douter lorsque l'on songe que la création d'un organisme de ce genre, pour être durable, doit s'appuyer sur un solide crédit qui n'existe plus dans ce pays ; il eût peut-être été préférable d'aider les anciens établissements connus de l'étranger, à reconstituer ce crédit. En les faisant disparaître il est à craindre que le Gouvernement actuel n'indispose les capitaux étrangers dont l'afflux est nécessaire à la reprise du développement économique du pays, et cela d'autant plus que ces capitaux trouveront, pour longtemps, des emplois rénumérateurs dans leurs propres pays.

Le Mexique ne consommant guère des richesses de son sol que les produits alimentaires, et ayant recours à beaucoup de produits manufacturés étrangers, le commerce extérieur devient l'un des principaux facteurs permettant de juger la situation du pays ; or, de 1884 à 1911, le chiffre total du commerce extérieur avait augmenté de plus de 350 p. 100.

Comme le pays est sous le régime douanier protectionniste, les droits d'importation, en plus d'une protection effective à l'industrie locale, constituent l'une des plus grosses recettes gouvernementales ; cela explique pourquoi le tarif des douanes est sujet à de fréquents remaniements, au courant desquels doit se tenir l'importateur.

Les formalités à remplir pour les expéditions au Mexique ne sont pas des plus simples ; les déclarations d'expédition, sous forme de factures consulaires, doivent en particulier porter la désignation exacte de la fraction du tarif correspondante, l'expéditeur doit donc être à même de pouvoir appliquer ledit tarif aussi bien que le service des douanes. Le destinataire, s'il doute que la déclaration soit exacte, a le droit de demander une « reconnaissance » ; les colis sont alors ouverts en douane et les articles reconnus peuvent faire l'objet d'une nouvelle déclaration, ce qui ne va naturellement pas sans frais. Quant au destinataire, il doit présenter en multiple expédition une demande de visite des colis reproduisant tous les renseignements de la facture consulaire. Au moment de la visite même, si une erreur de l'expéditeur est découverte, il est trop tard ; s'il fait figurer un objet dans une portion du tarif plus élevée que celle à laquelle il appartient réellement, on n'a que l'ennui de payer le tarif le plus élevé résultant de la déclaration ; mais, si le tarif déclaré est moindre que le tarif

réglementairement applicable, il vous est immédiatement infligé « una multa » (amende) qui est pour le moins le double du tarif élevé. L'administration douanière mexicaine est incontestablement tracassière, quoique sous des formes généralement courtoises.

Voici, à l'appui de cette assertion, un exemple typique : à la suite d'un voyage de quelques mois d'explorations minières, nous rentrions en France, avec une caisse d'échantillons de roches et de minerais de cuivre et de fer, dont la valeur intrinsèque était insignifiante. Mais les minerais contenant des métaux précieux sont soumis à des droits d'exportation, et les formalités à remplir pour le payement de ces droits sont assez complexes. Or, tous les minerais étant censés pouvoir contenir des métaux précieux, tous doivent subir ces formalités.

La caisse d'échantillons étant expédiée par Veracruz, c'est dans ce port que devaient s'effectuer toutes les opérations douanières ; mais, comme nous nous embarquions par New-York et que nous ne désirions pas que le désordre fût mis dans cette collection, représentant le résultat de plusieurs mois d'efforts, de fatigues et de grosses dépenses, nous pensâmes faire procéder auxdites opérations à la douane de Mexico. Grâce à de hautes protections, l'autorisation nécessaire nous est accordée ; nous voilà devant le personnel des douanes, la caisse est ouverte et toute une série de sacs apparaissent soigneusement rangés et étiquetés ; nous expliquons ce que c'est, et, prenant au hasard quelques sacs que nous ouvrons, nous montrons qu'il ne s'agit bien que d'échantillons. L'employé principal, « el Vista », comprend sans peine la situation, et va en référer à « l'Administrador » ; ce dernier lui répond que, sauf

avis contraire de la direction générale, il faut appliquer le règlement.

Le « vista » téléphone alors à la direction, expose le cas ; même réponse impérative. On ouvre le règlement : il prescrit que des prises d'échantillons doivent être faites sur tous les stocks de minerais différents pour être soumis à des analyses ; le règlement est lu, relu, etc., finalement nous sommes obligés d'admettre que, légalement, chacun de nos échantillons constitue un stock.

Une pareille application va tellement contre le bon sens que le vista se dirige de nouveau chez l'administrador ; celui-ci vient en personne, fait ouvrir quelques sacs ; il se rend compte de notre bonne foi et du ridicule auquel son administration s'expose en se montrant intransigeante ; il prend notre cause en main auprès de la direction générale des douanes, à qui nous offrons de payer immédiatement les droits exigibles, en admettant que la caisse ne renferme que des minerais à haute teneur d'argent, cela pour éviter la détérioration de nos échantillons. L'éloquence de l'administrador, notre générosité, les références immédiates que nous citons ne servent à rien : ordre formel est donné de procéder suivant la loi.

Nous voilà donc, aidés de l'administrador et du vista en personne en train de déficeler nos sacs sous l'œil du personnel subalterne, accouru pour un spectacle si nouveau. Il y a là près d'une centaine de sacs ; aux termes de la loi, il faudrait prélever un échantillon de chaque échantillon, le mettre à part pour qu'il fasse l'objet d'une analyse et d'un procès-verbal spéciaux, peser chaque échantillon pour savoir à quel poids devra s'appliquer la teneur, etc., etc. : le vista est au désespoir, il n'a pas les sacs néces-

saires et il prévoit qu'une journée entière sera consacrée à cette affaire. De notre côté, nous réfléchissons qu'outre le temps perdu, les frais d'analyse à notre charge s'élèveront à plusieurs centaines de francs, et nous estimons que la plaisanterie dépasse vraiment les bornes. Nous déclarons alors doctoralement que nos échantillons se rapportant à trois classes de métaux, il suffit de grouper les prélèvements faits en trois classes, et, pour faciliter le classement, nous abandonnons généreusement trois sacs. Ledit classement ne peut naturellement être fait que par nous et nous avouons l'avoir soigné : des fragments de stériles, de roches détachés au marteau sont jetés avec assurance dans les trois tas après un coup d'œil que la galerie doit juger bien connaisseur, étant donné sa rapidité ; sur les échantillons de minerais présentant un réel intérêt minéralogique par leur constitution ou leur forme, notre marteau ne peut se résigner à frapper ; le vista, intelligemment détourne les yeux à ce moment ; enfin, avec de la patience, l'opération s'achève ; les trois sacs prélevés sont soigneusement cachetés, tandis que, intérieurement, nous rions de la figure que fera le chimiste en cherchant les métaux imposables. Il ne nous reste qu'à présenter un « fiador » qui répond du payement des droits, et notre caisse peut enfin être expédiée à Paris, où, à son arrivée, le service des douanes se rend compte, en quelques instants, sans en référer à la direction générale, qu'il est inutile de prélever des échantillons.

Nous eûmes à payer les trois analyses, mais on ne put trouver quoi que ce fût motivant le plus léger droit d'exportation ; pour obtenir ce brillant résultat, le personnel de la douane de Mexico avait été occupé plus de cinq heures !

Ainsi, après un voyage de plusieurs mois destiné à rechercher et à faire connaître les richesses d'une partie du pays[1], l'étranger se trouve exposé à des tracasseries de ce genre, alors qu'il ne devrait que trouver des encouragements et des appuis ; ces tracasseries de si minime importance qu'elles soient, peuvent néanmoins faire tort au Mexique, et c'est pourquoi, nous, — qui sommes ami de ce pays, qui avons la plus entière confiance en son avenir et le prouvons en exaltant toujours les progrès dont nous avons été témoin, — nous croyons utile de signaler ces petitesses.

S'il est bon de prévenir et de découvrir les fraudes, il peut être mauvais de baser toute sa conduite sur l'opinion préconçue que tous ceux ayant affaire à l'administration des douanes, c'est-à-dire ses employés, les expéditeurs, les destinataires, ne cherchent qu'à frauder le fisc ; le pays ne pourrait que faciliter ses relations commerciales extérieures en atténuant fortement cette tendance d'un de ses services publics.

1. Le compte rendu technique de ce voyage a fait l'objet d'une communication à la Société des ingénieurs civils de France. (*Bulletin* de mai 1908.)

CHAPITRE VII

Le Commerce

La balance commerciale. — Importations et exportations. — Les Américains tiennent le marché : leurs procédés commerciaux. — Comment ils vendent leurs machines agricoles.

Si l'on s'en tient aux chiffres de l'époque prérévolutionnaire, la balance commerciale du Mexique était apparemment favorable, les exportations dépassant les importations ; toutefois la question était plus complexe ; les valeurs des exportations représentaient les sommes touchées par le Mexique en échange de ses produits ; mais les valeurs des importations, indiquées sur les statistiques d'après les déclarations des factures consulaires, représentaient la valeur des marchandises à leur lieu d'origine ; il fallait donc y ajouter les commissions prélevées par les commissionnaires ou acheteurs, le fret jusqu'aux points d'embarquement, l'assurance maritime, ensuite le fret de terre ou de mer jusqu'aux ports ou frontières du Mexique ; toutes majorations que l'on pouvait évaluer à environ 15 p. 100 de la valeur des objets. Les sommes à remettre à l'extérieur pour la libération de ces achats étaient donc celles des statistiques d'importation augmentées de 15 p. 100 ; ces chiffres, ainsi modifiés, dépassaient de peu ceux des exportations.

En outre, le Mexique devait remettre chaque année à l'extérieur : les intérêts de sa dette publique, plus de 26 millions de piastres, en 1909, et les intérêts, dividendes, etc., des capitaux étrangers placés au Mexique : chemins de fer, mines, banques, industries, etc., intérêts qui pouvaient représenter environ 30 à 40 millions de piastres à cette époque.

Dans ces conditions, la balance générale pouvait paraître sous un jour plutôt fâcheux ; mais il ne fallait pas oublier que quantité des objets importés dont les valeurs figuraient dans les chiffres d'importation étaient des apports de capital étranger nouveau au Mexique ; ces apports ne devaient donc pas être comptés parmi les sommes payables dans l'année comme l'indiquait la balance ; les statistiques ne permettaient pas de faire de séparation dans ce sens. Et comme le payement des intérêts étrangers était effectué régulièrement, il était à présumer que la balance réelle était favorable au Mexique. D'ailleurs, les récents événements ont arrêté momentanément l'exode de capitaux étrangers vers le Mexique, et l'on peut noter que l'écart entre les exportations et les importations s'est accru dans de notables proportions.

Ces importations comprenaient principalement, et par ordre d'importance : des matières minérales (houille, fers, aciers, objets manufacturés, verrerie, etc.) ; des matières végétales (alimentaires, des articles de bois et des meubles, des huiles, etc.) ; des tissus et machines et appareils ; des matières animales (articles de cuir, chaussures, matières alimentaires) ; des produits chimiques et pharmaceutiques ; des boissons spiritueuses fermentées et naturelles ; du papier et ses applications, etc.

Parmi les pays importateurs, les Etats-Unis tenaient la tête depuis longtemps ; depuis 1900 même,

ils faisaient à eux seuls un chiffre d'affaires plus important que celui de toutes les autres nations réunies; ils étaient arrivés à fournir jusqu'à 70 p. 100 des importations totales. Les pays européens se classaient dans l'ordre suivant: l'Angleterre, l'Allemagne, la France qui avait perdu le second rang depuis 1900, l'Espagne, la Belgique.

Les exportations consistaient principalement en produits minéraux et en produits végétaux auxquels venaient s'ajouter quelques produits animaux — peaux non tannées, bétail — et quelques rares produits manufacturés. Les pays de destination, par ordre d'importance étaient: les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Belgique, l'Espagne.

Les Etat-Unis tendaient donc à accaparer le commerce extérieur du Mexique, et cet accaparement gagnait pied à pied du terrain, comme le montrait l'examen des statistiques très détaillées que publiait chaque mois le ministère des Finances. En tout cas, il était regrettable d'être obligé de constater que la perte totale pour l'Europe du marché du Mexique était une chose qui pouvait passer, à une époque plus ou moins éloignée dans le domaine de la réalité.

Ce fait se produira, d'ailleurs, pour toutes les républiques latines américaines, dont les Etats-Unis arriveront à être les uniques fournisseurs, si l'Europe ne prend pas des précautions spéciales.

Le succès des Américains ne tient pas seulement à la proximité du grand pays producteur; il est dû, pour beaucoup, à leurs procédés commerciaux pleins de hardiesse raisonnée et fort intelligente; ces procédés comportent évidemment quelques aléas; mais on n'a pas besoin de répéter aux Américains que, pour récolter, il faut courir quelques risques et consentir des sacrifices d'argent. Ils ne s'attendent pas, eux, à

un résultat favorable immédiat; mais ils savent prévoir la durée de la période de préparation et attendre patiemment le moment de la récolte. Afin de donner une idée des procédés qu'ils emploient pour conquérir le marché mexicain, nous citerons, entre mille, l'exemple suivant dont nous avons été témoin dans ses différentes phases. Une grosse maison de construction de machines agricoles envoie, dans un État où l'agriculture est relativement prospère, un représentant; le premier voyage est une visite préliminaire : le voyageur se rend compte des outils et procédés employés dans les fermes, grandes et petites, il distribue quelques circulaires, simplement pour donner à connaître le nom de sa maison, il cause avec les propriétaires, s'enquiert des besoins et de l'habileté professionnelle moyenne du personnel; il complète son enquête par l'examen du crédit des maisons de commerce les mieux placées dans les grands centres pour la vente du matériel agricole; il s'instruit, et ne cherche pas au sens propre du mot à faire des affaires. Au bout de quelques semaines, son opinion est faite; il rentre et fait son rapport à ses chefs. D'après ce rapport, il ne faut pas chercher à placer telles ou telles machines, mais par contre, telle autre connue déja dans la région, serait vendable dans des proportions constituant une affaire. Pas de mots, pas de phrases inutiles, pas de sentiments; quelques objections des patrons, quelques questions posées par eux, auxquelles le représentant répond en exposant les faits qui justifient son opinion.

Les chefs estiment-ils la chose réellement intéressante? Ils demandent à leur représentant ce qu'il y a à faire pour la solutionner; celui-ci a sa réponse prête : « Il faut constituer un stock dans telle maison, qui présente toute sécurité, et faire une publicité tapa-

geuse. » La décision est vite prise, car l'homme d'affaires américain possède au plus haut degré la qualité de ne voir que les grands traits dominants d'une question; il ne s'embarrasse pas des petits à côté, il pèse en quelques instants les arguments pour et contre; la décision nette suit immédiatement. « All right ! arrange this business » (c'est entendu, arrangez cette affaire).

Le représentant, par correspondance, fait accepter à la firme choisie un dépôt de machines et envoie des catalogues détaillés en langue espagnole à tous les fermiers dont il a eu soin de dresser une liste; une autre communication leur annonce l'envoi dans la région d'un stock important, l'arrivée dudit stock donne lieu à des réclames dans les journaux locaux. Puis, par des lettres et par des articles de journaux, les intéressés sont informés qu'une série d'expériences seront faites publiquement; pour ces expériences, le représentant se déplace de nouveau, un peu de bruit se fait encore autour de sa venue, la curiosité et l'intérêt arrivent au point que nombre de fermiers se déplacent à leur tour; bref, le jour des essais — pour lesquels des invitations personnelles ont d'ailleurs été lancées — le champ d'expériences est envahi.

Deux surfaces égales ont été limitées sur le terrain par des piquets, la machine présentée est une charrue à disques; elle doit labourer l'une des parties, pendant que l'autre doit être travaillée par l'une des charrues primitives d'emploi encore général. Celle-ci est conduite par un indigène fort au courant; quant à la nouvelle charrue, elle attend son conducteur; les présentations faites, des explications techniques données, le représentant ôte veston, gilet, cravate, faux-col, manchettes; c'est lui le conducteur; il a de bons bras, de gros souliers, il connaît bien sa machine et il veut le

succès. Le match commence, les fermiers ont un point de comparaison : leur homme habituel qui travaille et qui certainement doit mettre tout son point d'honneur à montrer ce qu'il vaut comme ouvrier; aussi au résultat, sont-ils obligés d'avouer la supériorité de l'engin moderne; mais sous toutes les latitudes, le paysan est méfiant, le voyageur le sait; aussi, dans des nouvelles séries d'essais, apprend-il à qui le veut le maniement de son outil.

Puis, le représentant se met de nouveau à parcourir l'État, et dans chaque centre de quelque importance répète les mêmes séries d'expériences; son succès va croissant et les commandes affluent; c'est ainsi que, dans le cas cité plus haut, moins d'un an après le voyage d'études, les charrues vendues avaient non seulement couvert tous les frais mais encore donné de bons bénéfices. La firme est maintenant ancrée dans cette région et elle est à même de maintenir la prépondérance qu'elle a su si intelligemment acquérir. Cette venue sur place des industriels américains devrait servir d'exemple aux commerçants européens; il ne suffit pas d'arriver dans un pays avec une marque dont la réputation est bien établie...dans le pays producteur; la renommée, ici, ne signifie pas que le résultat sera heureux là, et il est grotesque d'entendre dire « ces gens-là sont des sauvages » parce qu'ils ne se sont pas rendus à l'évidence de la supériorité d'un produit dont on ne donnait, pour vanter les qualités, que des éloges dithyrambiques très intéressés et des références d'un pays lointain, où l'acheteur éventuel ne pouvait aller.

L'acheteur doit être mis à même de pouvoir apprécier la qualité de l'objet présenté, mais il faut surtout que cet objet soit de ceux qui peuvent se vendre dans le pays, et qu'il soit offert au public sous la forme qui

plaît, forme qui peut varier énormément d'un pays à l'autre; il faut enfin que la marchandise soit d'un prix permettant de trouver des preneurs. C'est pour ne pas tenir compte de ces préceptes, simples mais fondamentaux, que le commerce français se laisse de plus en plus supplanter au Mexique par ses rivaux.

Le Français fabrique bien, c'est entendu, mais ne se met pas assez à la portée de l'acheteur, et se décourage si sa première démarche est repoussée; il ne se rend pas suffisamment compte de la nécessité de l'étude préalable sur place; ceci dit d'une façon générale, car il y a d'heureuses exceptions; mais ce ne sont que des exceptions.

Les données précises sur le commerce intérieur du Mexique manquent; tout porte à croire, cependant, que ce commerce ne pouvait que suivre le développement général. Il a été libéré, en 1896, des octrois, qui, constituant de véritables douanes d'Etat à Etat, entravaient singulièrement les échanges commerciaux et s'opposaient à l'unité économique du pays.

Le Code de commerce est très complet, il ne comprend pas moins de 1500 articles; c'est dire qu'il traite de sujets que le Code français, dans ses 648 articles, laisse de côté; il dérive, en grande partie, du Code espagnol, mais l'amplifie notablement.

Les échanges commerciaux extérieurs s'opèrent principalement par la voie de mer, ce qui est normal, vu la situation géographique du Mexique et le développement de ses côtes, qui dépasse 8800 kilomètres. La majeure partie de ce mouvement se fait du côté de l'Atlantique qui fait face à l'Europe et qui est relié par des chemins de fer au plateau central. Veracruz, que deux lignes unissent à Mexico, Tampico relié à Monterrey et à San Luis Potosi (et qui sera prochai-

nement relié directement à Mexico), accaparent la majeure partie de ce trafic. Le port de Puerto Mexico (ancien Coatzacoalcos), terminus du chemin de fer de Tehuantepec, prend une importance significative comme port de transit. Progreso, enfin, exporte toutes les fibres de Yucatan.

L'importance des ports du Pacifique est moindre ; les principaux de ce côté sont : Mazatlan, Acapulco, Guaymas, Manzanillo, Salina Cruz, autre terminus du terminus du chemin de fer de Tehuantepec.

Les ports du golfe du Mexique recevaient en 1909 environ 4 000 navires jaugeant plus de 3 millions de tonneaux, et les ports du Pacifique environ 3 500 navires représentant 2 millions et quart de tonneaux.

Les services internationaux étaient assurés par des compagnies américaines, françaises, anglaises, allemandes, espagnoles ; les services de cabotage sont exclusivement exercés par des navires mexicains aux termes de la loi.

Ces derniers se font remarquer, en général, par une propreté douteuse et une cuisine innommable qui ôtent tout agrément aux traversées ; les actionnaires des compagnies de ces navires, lorsqu'ils ont à se transporter d'un port à l'autre, attendent eux-mêmes à moins de nécessité absolue, le passage d'un navire étranger.

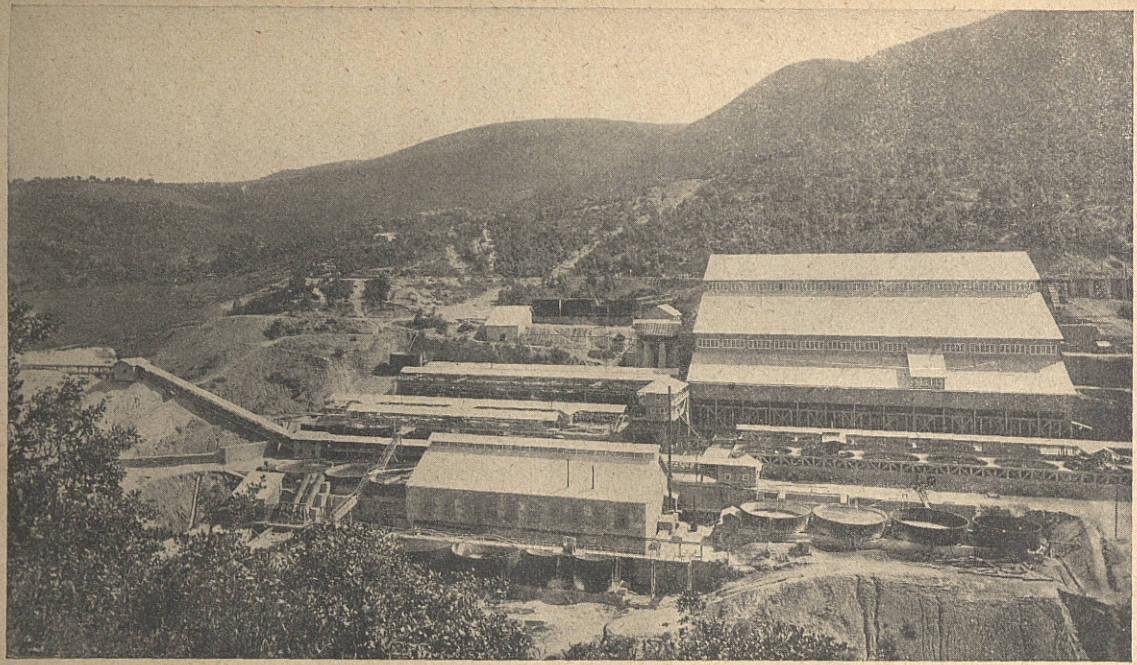
CHAPITRE VIII

L'Industrie

Les industries des tissus. — Le tabac : une visite au «Buen Tono». — La sidérurgie. — Diverses autres industries. — Les contrats de concession. — La force motrice. — Les ouvriers.

Dans un pays neuf comme le Mexique, à richesses naturelles abondantes, à régime douanier nettement protectionniste, un vaste champ est ouvert à l'industrie ; avant le régime de paix porfiriste, les industries agricoles et minières existaient seules ; leur importance était devenue telle que nous nous réservons de leur consacrer des chapitres spéciaux, nous bornant, pour l'instant, à examiner les autres industries.

Les fabriques de tissus avaient pris un remarquable essor ; les cotonnades, les draps se sont faits au Mexique dans de grandes usines très au courant de tous les perfectionnements modernes et produisant principalement des articles bon marché de grande consommation dans le pays ; peu de produits supérieurs étaient manufacturés là-bas, la majeure partie de ceux consommés venant de l'étranger. On aura quelque idée de l'importance de l'industrie des tissus, en apprenant qu'elle employait annuellement environ 30 millions de kilogrammes de coton.



Cliché Briquet.

Le Mexique « pays de l'argent ». — La mine « Las Dos Estrellas », le moulin n° 2.

Les industries utilisant la laine, le jute, l'henequen, l'ixtle se sont peu développées ; mais comme ces deux derniers produits se trouvent en abondance dans le pays, il est à présumer que, tôt ou tard, leur traitement prendra une grande extension et que le Mexique deviendra un pays exportateur de sacs et de cordages.

L'élevage des vers à soie et la fabrication de soieries ordinaires n'existe encore que sur une faible échelle. Par contre, il y a des tissages importants comme : les quatre usines de la Société industrielle d'Orizaba, Etat de Veracruz ; celle de la Compagnie Veracruzana, Etat de Veracruz ; les deux usines de la Compagnie de San Antonio, l'une à Mexico même, l'autre dans l'Etat de Mexico ; celle de la Compagnie d'Atlixco, Etat de Puebla ; la Magdalena, dans le district fédéral ; les trois usines dans l'Etat de Queretaro et l'usine de la Compagnie industrielle manufacturière, dans l'Etat de Jalisco.

Une des industries les plus florissantes est celle du tabac ; cette plante pousse facilement dans les régions de Veracruz à l'Orient et de Tepic à l'Occident ; les tabacs de certaines régions, particulièrement ceux de San Andrés Tuxtla (Etat de Veracruz) sont tout spécialement appréciés, et les cigares de cette région concurrencent heureusement ceux de La Havane. Le gouvernement français importe depuis quelques années des cigares mexicains excellents de demi-luxe, mais il réserve encore sa clientèle à l'île de Cuba pour les cigares de luxe ; de sorte que le public ne peut facilement procéder à la comparaison ; mais tous les fumeurs gourmets qui ont été mis à même d'apprécier les deux produits sont unanimes à déclarer que les cigares achetés 0 fr. 40 au Mexique ont un arome aussi

savoureux que les fins havanais payés 2 francs et plus.

Mais c'est dans la fabrication des cigarettes que passe la majeure partie du tabac récolté. Il existe encore nombre de petites fabriques où les seules opérations mécaniques ont pour but la préparation du tabac : les feuilles, séchées au soleil, sont coupées par le passage entre deux séries de couteaux circulaires; les parties dures sont broyées ; des tamisages et repassages dans des machines identiques permettent l'utilisation complète de la feuille, même des côtes et nervures que les fumeurs connaissent — pour les maudire — sous le nom de « bûches ». La confection des cigarettes se fait ensuite complètement à la main ; le tabac est roulé dans un papier assez fort, qui est plié à chaque extrémité ; le fumeur doit dérouler le papier et refaire la cigarette avant de la fumer ; un paquet contenant une douzaine de cigarettes, portant un timbre de l'État, est vendu au détail 2 centavos, soit 5 centimes ; à Mazatlan où cette fabrication est encore le plus en honneur, il est manufacturé ainsi plus de 900 000 kilogrammes de tabac annuellement.

C'est à Mexico que revient l'honneur de posséder la plus grande manufacture du monde pour la fabrication mécanique des cigarettes, « El Buen Tono ». Installée d'une façon très moderne, élégante même, elle est une des curiosités de Mexico et ses portes sont gracieusement ouvertes à tout venant. Entrons donc: de chaque côté d'une véritable rue s'élèvent d'interminables bâtiments abritant les dépôts de tabac ; toutes les chambres sont revêtues intérieurement de bois de cèdre.

Plus loin, dans des pièces analogues, on opère le mélange des tabacs des diverses provenances et on ajoute les essences donnant un certain parfum à

quelques qualités spéciales de cigarettes. Les tabacs trop forts sont lavés à grande eau et comprimés sous une presse hydraulique, opération qui fait disparaître une grande partie de la nicotine ; on recueille ce dernier produit qu'on emploie comme remède pour combattre certaines maladies parasitaires du bétail. Le tabac en feuille est coupé au moyen de grands couteaux formant cisailles, actionnés par moteurs ; après quoi il est soumis à un séchage dans un tambour rotatif où circule un courant d'air chaud.

Mais voici l'atelier le plus pittoresque : celui où l'on confectionne les cigarettes. Plus de deux cents machines amènent le tabac, que des rouleaux disposent en une couche égale, vers un petit cylindre où il prend la forme d'un mince boudin ; ce boudin est ensuite poussé dans un tube de papier formé par le pliement d'une bande de papier sans fin avec agrafe par simple molette, c'est-à-dire sans colle ; la cigarette coupée à longueur voulue vient se ranger dans une boîte placée sur le côté de la machine. Des femmes, dont l'aspect et l'allure témoignent de la propreté et de l'ordre rigoureusement observés dans l'établissement, surveillent les machines en mouvement perpétuel et vont porter au contrôle les boîtes au fur et à mesure qu'elles sont remplies. De place en place, un mécanicien penché sur une machine reste absorbé ; il veut arracher à celle-ci le secret d'un petit trouble de fabrication.

Enfin, d'habiles ouvrières mettent les cigarettes dans des paquets, qu'elles ferment et cachètent avec le timbre d'impôt spécial : les « cajetillas », mises par petits ballots de vingt-cinq, s'entassent dans les grandes caisses qui se répandent à travers tout le Mexique. L'usine fabrique elle-même ses étuis et ses boîtes : elle possède un atelier de lithographie très bien outillé où sont dessinés et imprimés les vignettes

et les motifs décoratifs dont sont agrémentés les paquets ; de cet atelier sortent également les affiches en couleurs, les clichés, et les illustrations destinés aux journaux, qui entretiendront l'immense réclame intelligente grâce à laquelle le « Buen Tono » a pu parvenir à son degré actuel de prospérité.

Cette magnifique affaire, française de fondation, l'est restée tant par les capitaux qui l'alimentent — près de 16 millions de francs — que par les ingénieurs qui la dirigent.

L'industrie sidérurgique, à part les petites forges de Tula, dans l'État de Jalisco, de Durango, dans l'État du même nom, et d'Apulco, dans l'État de Hildago, n'est représentée que par la grande fonderie de fer et acier de Monterrey ; c'est une importante affaire au capital de 10 millions de piastres, dont la mise en marche ne date que de 1904.

Malgré un puissant outillage récent, très bien étudié, les débuts de cette affaire ont été quelque peu pénibles, principalement à cause de l'obligation où l'on se trouvait de faire venir des cokes étrangers qui, à Tampico, subissaient un transbordement ; mais depuis que les gisements de charbon de l'État de Coahuila sont entrés en exploitation régulière, Monterrey voit s'ouvrir l'ère des jours prospères. Le gouvernement l'a d'ailleurs singulièrement aidé, en augmentant à plusieurs reprises les droits d'entrée sur les fers et aciers, et, lors de la consolidation générale des chemins de fer, en faisant passer à ces forges une très forte commande de rails qui sera certainement suivie d'autres.

Les constructions mécaniques sont peu représentées au Mexique. La plus ancienne et encore la plus importante maison s'en occupant est la « Fundicion

de Sinaloa » à Mazatlán ; d'autres ateliers existent également à Mexico, Guadalajara, Torreon, Chihuahua, San Luis Potosi, mais ce ne sont que de petites affaires qui sont d'ailleurs placées dans des conditions économiques déplorables : elles s'approvisionnent de matières premières ou à l'étranger, — elles payent alors de très forts droits de douane, — ou à l'intérieur, mais à des prix élevés et qui le restent précisément à cause de ces droits de douane. Ces maisons ne peuvent donc concurrencer les machines fabriquées à l'étranger, qui, elles, ne payent qu'un droit insignifiant ; et leurs ateliers abandonnent de plus en plus la construction pour se borner à faire la réparation.

Grâce à un contrat-privilège, il s'est monté à Gomez Palacio, près de Torreon, État de Durango, une grande fabrique de dynamite dont la production suffit aujourd'hui à assurer la consommation au Mexique ; ce dernier n'est donc plus, pour cet article, le tributaire des États-Unis ; mais les consommateurs payent cette délivrance, car le prix de la dynamite a naturellement augmenté.

L'industrie du papier est représentée presque exclusivement par la fabrique de San Rafaël, marchant avec des capitaux français ; bien qu'importante, elle ne peut satisfaire aux demandes ; aussi, malgré des droits très élevés, la vente des papiers étrangers est assez considérable.

Des savonneries existent un peu partout, utilisant des huiles de produits nationaux. Onze brasseries bien outillées fournissent des produits appréciés, principalement celles de Orizaba, Monterrey, Toluca, Mexico.

Un certain nombre de tanneries et de fabriques de

chaussures ont été créées ; mais les produits fabriqués étant en général médiocres de qualité, les résultats financiers n'ont pas été jusqu'ici brillants dans cette branche. Les peaux tannées servent encore à la fabrication des selles mexicaines, de formes curieuses, agrémentées d'ornements en filigranes, le plus souvent d'or et d'argent.

A signaler encore quelques minoteries, quelques fabriques de conserves et une importante fabrique de meubles à San Luis Potosi. De petits ateliers d'ébénisterie, de charronnage et de carrosserie ; des cloueteries, des fabriques d'articles de ménage, une verrerie, quelques industries céramiques, etc., n'arrivent à produire qu'une bien faible partie des articles nécessaires à la consommation nationale.

Afin de faciliter la création d'industries nouvelles, une loi permettait au pouvoir exécutif de passer des contrats de concession avec des particuliers qui désiraient en installer. Les privilèges accordés comprenaient : l'exemption de droits d'entrée pour les machines, appareils, outils, matériaux de construction et autres objets pour l'agencement des fabriques et édifices ; l'exemption, pendant une période pouvant aller jusqu'à dix ans, de tous les impôts fédéraux directs sur le capital investi.

En dehors de ce cas d'industries nouvelles prévues par la loi, le gouvernement accordait facilement des contrats spéciaux pour la mise en œuvre d'industries ne pouvant se réclamer de nouveauté ; ces contrats, qui avaient alors besoin de l'approbation législative, avaient généralement trait aux industries minière ou agricole, ainsi qu'aux transports. Les demandeurs de concession étaient, comme dans tous les jeunes pays, principalement des spéculateurs ne disposant

pas des ressources nécessaires à leur mise à exécution : c'est ce qui explique la non-existence d'un grand nombre d'industries pour lesquelles des concessions ont été accordées. L'antériorité de la demande suffisait à assurer le droit de propriété, et comme le contrat de concession accordée exigeait le dépôt d'une certaine caution et que ledit contrat devenait caduc si la concession n'était pas utilisée dans un délai de deux à cinq ans, il suffisait d'avoir, dans le ministère compétent, un ami qui se chargeait d'oublier la demande dans un dossier, pour que le privilège fût réservé au premier demandeur sans qu'il en coûtât rien à celui-ci. A bien réfléchir, il faut reconnaître que les avantages accordés par la loi aux industries nouvelles, sans être négligeables, n'étaient néanmoins pas d'une importance telle qu'ils pouvaient être un argument sérieux lors de l'étude de l'installation d'une nouvelle industrie au Mexique.

La nouvelle Constitution de 1917 supprime la possibilité de ces concessions qui, sous le régime porfiriste, étaient considérées comme l'un des facteurs déterminants du développement économique.

C'est principalement à la vapeur que l'on a eu recours pour l'obtention de la force motrice, avec le bois pour combustible ; mais l'exploitation des forêts n'ayant été qu'une destruction, on n'en trouve plus trace autour des centres industriels et des voies ferrées. Des gisements importants de houille ont bien été reconnus, mais leur exploitation n'est pas encore suffisamment généralisée, et le réseau ferré n'est pas assez étendu pour que la question d'approvisionnement en combustible soit solutionnée. L'exploitation de puits pétrolifères est évidemment une ressource

dans certaines régions, mais, dans l'état actuel, ce ne peut être une solution générale. Il est donc logique que, depuis quelques années, on se soit préoccupé de l'utilisation de chutes d'eau ; elles sont fort nombreuses, et rien que pour le versant de l'Atlantique, un récent calcul indique comme disponible une force de quinze cent mille chevaux. Certaines applications intéressantes ont déjà été entreprises, dont la plus importante est l'utilisation des chutes de Necaxa, État de Veracruz, pour la distribution de lumière et de force à Mexico situé à près de 200 kilomètres. Le gouvernement accordait facilement le droit de capter les eaux fédérales pour l'obtention de force motrice ; nombre de concessions ont été entre les mains de spéculateurs.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater que le Mexique fournit peu d'ingénieurs ; ceux nécessaires sont, en général, des étrangers, principalement des Américains ; on compte quelques Français, Anglais, Allemands, Suisses ; les contremaîtres chefs de fabrication sont également presque toujours des étrangers. La main-d'œuvre est quelquefois un point difficile à résoudre ; nous avons eu ou aurons l'occasion de parler des ouvriers agricoles et des mineurs ; pour les autres industries, le choix n'est pas abondant. L'ouvrier mexicain, bien conduit, travaille intelligemment, mais il est généralemment, instable ; si ce n'est pas l'alcool qui le détraque, c'est souvent le manque de besoins qui l'incite à ne pas fréquenter assidûment l'atelier ; il est très susceptible, surtout s'il est commandé par des étrangers ; une observation, même bénigne, lui déplaît-elle, il ne récrimine point, mais, sans rien dire, il quitte son travail pour ne plus revenir. Avec du doigté, on peut toutefois

arriver à mener un pareil personnel ; mais la situation reste parfois délicate, et, souvent, lors de travaux pressés, il faut savoir fermer les yeux sur certains faits qui ne pourraient être tolérés en d'autres pays.

CHAPITRE IX

Les Mines

La richesse du sous-sol. — Le Mexique est le pays de l'argent: mais on y trouve aussi l'or, le cuivre, le zinc, le fer, le charbon et le pétrole. — Histoire anecdotique des mines. — La mine Plateros. — Santa-Eulalia. — La Vizcaïna. — La Valenciana.

Pour ceux dont les connaissances géographiques et économiques sur les pays lointains se résument dans le nom du produit principal fourni par ces régions, de même que Cuba est le pays du tabac, le Brésil le pays du café, l'Argentine celui du bétail, le Mexique est *le pays de l'argent*; et ces seuls mots évoquent des idées de richesses, de trésors tirés de la terre et amassés, de grandeurs inouïes, insoupçonnées, de fortunes naissant spontanément... mirages éblouissants qui se forment à la seule pensée des filons fantastiques du blanc métal que le sol, là-bas, contient partout!

L'imagination suit complaisamment ces rêves chimériques, elle revoit, pour le partager, l'enthousiasme qui saisit les conquistadores lors de la découverte des amas de métaux précieux; elle s'explique la ruée sauvage qui se produisit vers la Nouvelle-Espagne, lorsque les premiers rapatriés exhibèrent, comme preuves de leurs dires, les richesses rapportées...

Mais la richesse minière du Mexique ne se borne pas à l'argent. Son sol contient également de l'or et des métaux moins nobles : du cuivre, du plomb, du zinc, du fer, etc. ; il renferme en outre du charbon et du pétrole.

Un seul chiffre suffira à montrer l'importance colossale des mines : leurs produits représentent 70 p. 100 des exportations totales du Mexique ; il est donc naturel que l'industrie minière ait une influence prépondérante sur la situation du pays. Elle constitue, évidemment, la base du développement économique général. Les mines ont attiré les capitaux étrangers ; l'extension des travaux miniers a nécessité des chemins de fer tant pour le transport des minerais et des métaux extraits, que pour les approvisionnements nécessaires aux exploitations. Les groupements créés ont déterminé des mouvements commerciaux pour les besoins desquels l'industrie est apparue ; les mines ont donc été le roc solide sur lequel s'est édifié l'essor économique ; elles seront encore l'élément unique sur lequel reposera la prospérité future, l'agriculture n'étant pas encore suffisamment développée.

En attendant que la surface du sol devienne l'un des facteurs du progrès national, le sous-sol continue seul à être la garantie concrète du crédit du Mexique. Tous les Etats mexicains, sauf ceux du littoral du golfe du Mexique, présentent de grands indices de minéralisation, et sont autant de champs ouverts à l'investigation des chercheurs.

La zone métallifère peut se limiter à l'ouest par l'océan Pacifique, et à l'est par une ligne idéale reliant El Paso à Tehuantepec, le milieu de cette zone étant occupé par la Sierra Madre : les Andes mexicaines. Des hautes régions jusqu'au niveau de la mer, une série de gradins forment comme les échelons d'un

escalier gigantesque ; chacun d'eux peut correspondre à une époque soit de surévélations éruptives, soit de recul des eaux de la mer. L'ensemble, tourmenté, a été profondément attaqué par les eaux, et les érosions, délitant les roches, émiettant les parties supérieures pauvres des filons, ont mis à nu les parties riches en même temps que certains dépôts d'alluvions allaient se former dans les cirques de dépression.

La carte géologique du Mexique indique, pour la région minéralisée, presque exclusivement des roches éruptives tertiaires ; aussi le Mexique est-il, en général, considéré comme un pays d'âge géologique récent. C'est là une affirmation qu'il ne faut pas accepter sans réserves ; la carte en question n'est encore qu'imparfaitement établie ; certaines régions, celles des grandes mines exploitées, ont donné lieu à des études détaillées, et l'on est fixé sur leurs conditions ; mais le nombre de ces études est encore trop restreint pour que de leur rapprochement on puisse tirer une conclusion générale exacte. Les quelques milliers de mines exploitées au Mexique se trouvent éparses dans un grand nombre de roches de formations différentes ; les caractéristiques dominantes de certaines peuvent n'être que le résultat de phénomènes sismiques, chimiques, voire même physiques, purement locaux ; et l'élimination de ces bouleversements particuliers, pour atteindre le fait général que l'on pourrait attribuer comme cause à la formation minérale de l'ensemble, à la distribution des métaux dans la masse rocheuse, est une œuvre qui, une fois tous les gisements scientifiquement connus, fera encore l'objet de longues controverses. Quoi qu'il en soit, la haute antiquité des formations métallifères du Mexique a de nombreux partisans, dont l'opinion est basée sur des faits indiscutables, tels que les filons de la fameuse

région d'El Oro qui sont dans un schiste calcaire bien antérieur à la *venue* andésitique tertiaire qui le recouvre.

L'histoire des mines est une histoire partiale ; elle ne se souvient en effet que des mines à « bonanzas » fabuleuses, d'où, malgré les moyens primitifs d'extraction et de traitement, le métal précieux sortait par millions.

Elle a oublié, hélas ! tous ceux — et ils sont les plus nombreux — qui ont usé leur vie et leurs biens à la recherche de la fortune souterraine ; ceux-là, ce sont les anonymes : ils n'ont pas réussi. Il est sage, pourtant, de conserver leur souvenir pour ne pas oublier que, aujourd'hui comme hier, s'il y a de bonnes mines, il y en a plus encore de mauvaises.

Avant la conquête espagnole, les Aztèques lavaient les sables aurifères pour en extraire l'or ; ils tiraient de l'argent par simple calcination de quelques minerais ; l'or, de traitement plus facile, constituait la majeure partie des trésors amassés par les empereurs d'alors.

Ces ancêtres connaissaient également le cuivre, et fabriquaient des armes et des outils avec un alliage de cuivre et d'étain fort résistant. Un document, qui figure au Musée national à Mexico, indique que certains villages, comme contributions aux empereurs, avaient à leur remettre, outre les tributs d'ordre courant, des haches et des sonnettes de cuivre.

Le cuivre était obtenu de minerais de surface, oxydes et carbonates faciles à réduire ; l'étain provenait, probablement, de simples lavages.

Il est à croire que l'industrie minière primitive de cette époque ne se contentait pas de l'exploitation des alluvions et des affleurements, mais que l'usage de

galeries et de puits était déjà connu. Tenochtitlan était alors le grand marché des métaux ; on y vendait de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre, du plomb, d'après les dires mêmes de Fernand Cortez.

A Tasco, État de Guerrero, des pièces de cuivre et d'étain servaient de monnaies ; c'est à cause de cette particularité que le conquistador, qui avait besoin de ces deux métaux pour fondre des canons, envoya des troupes dans la région, et que les premiers travaux miniers espagnols au Mexique furent exécutés dans les mines de cuivre de Tasco.

Le cuivre fut d'ailleurs vite abandonné pour l'argent, qui se trouvait à côté ; depuis cette époque, et pendant trois siècles et demi, l'argent seul fut l'objet presque exclusif des recherches et des exploitations minières. Ce n'est que depuis une quarantaine d'années que les autres métaux ont fixé l'attention et que leur extraction est venue contribuer à la richesse du pays.

Pendant la longue période en question, le mot mine, sans complément, signifiait mine d'argent, et nous maintiendrons cette abrévation dans les quelques récits qui vont suivre.

De 1526 à 1700, les Espagnols ouvrirent et travaillèrent des mines, mais ce n'est qu'à partir de cette dernière date, et jusqu'en 1810, qu'elles furent exploitées par eux avec méthode et activité. La guerre de l'Indépendance ralentit considérablement cette industrie. Dans leur fuite, les Espagnols abandonnèrent nombre d'exploitations ; les unes s'éboulèrent, d'autres s'inondèrent. Beaucoup furent reprises vers 1824 par des compagnies anglaises ; mais les travaux énormes dus à la remise en état des galeries abandonnées, le manque de voies pour le transport du matériel mécanique nécessaire, amenèrent une série de désastres financiers.

Les luttes intestines qui suivirent les deux guerres étrangères ne contribuèrent pas à relever l'industrie minière, et ce n'est réellement qu'à partir du moment où le calme intérieur fut établi que cette industrie prit son essor.

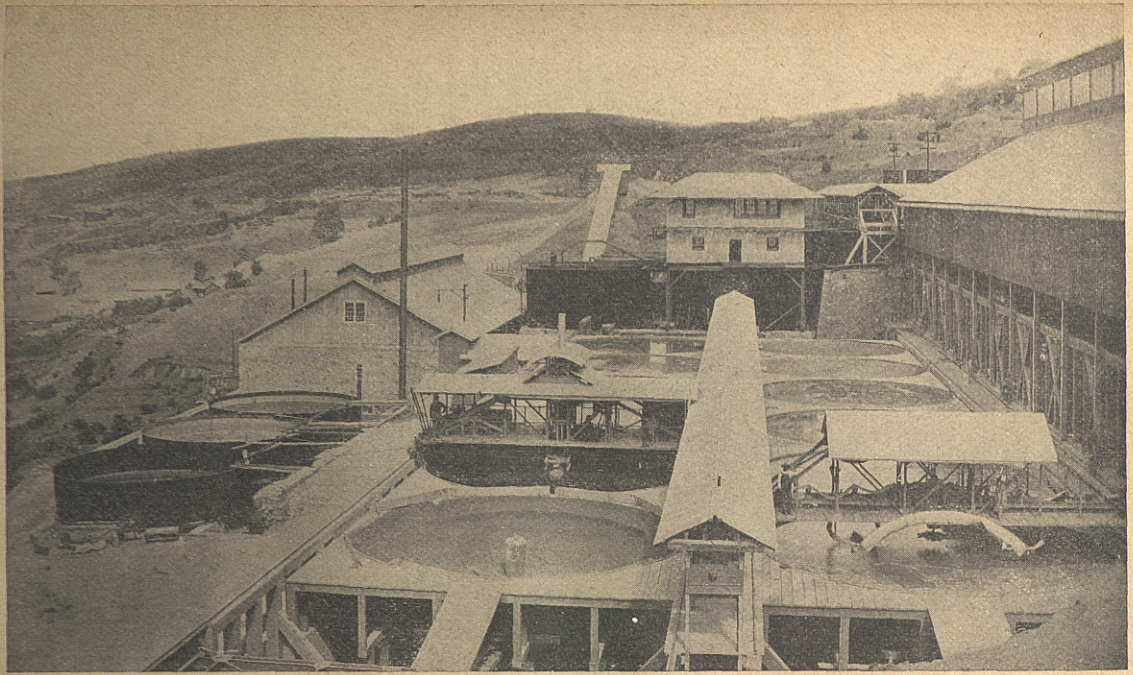
Il existe une foule d'anecdotes sur les découvertes de certaines mines et les résultats merveilleux obtenus. Dans l'Etat de Zacatecas, non loin de Fresnillo, une famille d'Indiens émigrants et dont les provisions touchent à leur fin, après avoir subi un violent orage, allume un grand feu pour se réchauffer, tandis que la femme adresse une prière fervente à un crucifix qu'elle porte toujours avec elle, demandant au Tout-Puissant le miracle de leur envoyer quelques piastres; le sommeil suit la prière; à l'aube, à la place même des cendres du foyer balayées par le vent, ils sont éblouis par la vue d'un miroir d'argent: campés sur l'affleurement d'un filon contenant du chlorure d'argent, le traitement au feu avait fait apparaître le métal précieux. A l'endroit même du miracle, la reconnaissance des bénéficiaires a fait élever une chapelle où le modeste christ de bois, devant lequel fut adressée l'ardente supplique, occupe la place d'honneur. Telle est l'origine de la mine « Plateros ».

Les mines de « Santa-Eulalia », dans l'État de Chihuahua, furent découvertes par trois aventuriers qui, vers 1700, pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice, s'étaient enfuis dans des montagnes inconnues, et s'étaient réfugiés au fond d'une sorte de précipice presque inabordable. On désespérait de retrouver leurs traces, lorsqu'un jour un Indien se présenta de leur part au curé de Chihuahua, alors modeste centre d'une mission catholique, lui offrant, s'il voulait les absoudre et obtenir leur pardon des autorités, le

moyen de réunir l'argent suffisant pour construire la plus grande cathédrale de toute la Nouvelle-Espagne. Les fugitifs furent absous et pardonnés, et les mines de Santa-Eulalia furent ouvertes. Il en a été tiré pour près de 2 milliards de francs d'argent, et le petit bourg de Chihuaha est devenu l'une des principales villes du Mexique.

Parmi les anciens mineurs dont la légende a gardé la trace, l'un des plus pittoresques est un Français, Joseph de la Borde (José Laborda), qui, arrivé pauvre au Mexique, eut de 1743 à 1782 une vie des plus agitées, avec des alternatives de fortune et de misère. Sa première mine fut « La Canada », dans le district de Tlapujahua de l'État de Michoacan ; il en sortit environ 90 millions de francs. Des mines de Tasco, État de Guerrero, il tira 60 millions ; mais la richesse de ces mines baissant, il s'acharna à vouloir retrouver une « bonanza » et perdit l'immense fortune qu'il avait accumulée.

Quelques millions avaient été employés par lui à des dotations religieuses, et l'église de Tasco avait été construite par ses soins ; parmi les trésors dont il avait comblé cette église se trouvait un magnifique ostensoir en or, enrichi de diamants. L'archevêque de Mexico, en égard aux générosités passées et à la détresse présente du mineur, l'autorisa à reprendre cet ostensoir ; la vente de cet objet produisit un demi-million. Joseph de la Borde s'en fut alors en Zacatecas et se mit à procéder à l'assèchement de la mine « Quebradilla », réussissant seulement à engloutir presque toutes ses ressources. Il lui restait quelques milliers de piastres ; il les consacre à travailler le puits « la Esperanza » de la mine « San Acasio » ; la chance lui sourit à nouveau, et la



Cliché Briquet.

La mine « Las Dos Estrellas ». — Les cuves de cyanuration.

valeur de l'argent qu'il ramena au jour a été évaluée à une centaine de millions de francs.

La mine Vizcaïna, dans les districts de Pachuca et Real del Monte, dans l'État de Hildago, à peu de distance de Mexico, a également une histoire mouvementée.

Dès 1524, les consquitadores espagnols y travaillent; c'est là que Bartolomé de Medina applique, pour la première fois, en 1557, le système d'amalgamation au patio, qui fit faire un pas gigantesque à la métallurgie argentifère. Les travaux suivent; ils sont particulièrement actifs à partir de 1700; mais, en 1733, les galeries, envahies par les eaux, sont abandonnées.

Seize ans plus tard, Pedro José Romero de Terreros, qui venait de faire une petite fortune en commerçant dans le Queretaro et se disposait à rentrer en Espagne, à Santander, sa ville natale, est séduit par les descriptions d'un de ses vieux amis, expert mineur, José Alexandro Bustamante, qui s'enthousiasme lorsqu'il parle de la « Vizcaïna ».

Associés. Il reprennent la vieille mine; leur idée est fort simple. Il s'agit de profiter de la configuration du terrain et de percer à travers la montagne une galerie qui asséchera la mine, et, créant un écoulement naturel permanent, évitera le retour de pareils désastres pour l'avenir.

Mais leurs ressources s'épuisent rapidement; leur confiance reste telle qu'ils peuvent obtenir à Mexico le capital nécessaire pour poursuivre les travaux; ceux-ci sont poussés avec activité, malgré certains tâtonnements, et, pendant dix ans, l'espoir, l'énergie sont les seuls encouragemments que reçoit Terreros, seul maintenant, Bustamante étant mort avant le

succès. Enfin, en 1759, la persévérance trouve sa récompense, le tunnel, d'environ 3 kilomètres de long, coupe deux filons puissants et assèche la vieille mine.

Une usine métallurgique de grande importance est construite à Regla ; elle donne de magnifiques résultats ; Terreros en profite pour faire à son souverain le présent d'un nombre considérable de barres d'argent ; ce fut toujours la meilleure manière de diminuer les distances et de créer des titres irrésistibles à des distinctions spéciales ; aussi l'heureux mineur fut-il créé comte de Santa Maria de Regla. Lorsqu'il mourut, en 1781, il laissa une trentaine de millions. Le second comte de Regla poursuivit l'exploitation, mais, quoique les résultats fussent encore notables, ils furent diminués par les difficultés créées de nouveau du fait de la présence de l'eau, l'exploitation atteignant alors un niveau inférieur à celui du tunnel de décharge.

La guerre de l'Indépendance, en 1810, ralentit les travaux jusqu'à la presque complète paralysation : l'eau monta, le tunnel s'obstrua, et l'ancienne mine fut de nouveau inondée ; elle fut abandonnée en 1819. Le propriétaire put intéresser des capitalistes anglais à cette vieille entreprise, et ainsi fut fondée la fameuse compagnie de Real del Monte.

Trois navires chargés de machinerie furent expédiés à Veracruz ; ce dernier port étant bloqué et les Espagnols étant encore maîtres du fort de San Juan de Ulua, le chargement fut débarqué sur la plaine de Mocambo en pleine saison des pluies, pendant laquelle la fièvre jaune exerce particulièrement ses ravages. Cette machinerie put cependant être transportée, puis montée ; elle consistait principalement en pompes énormes pour l'asséchement ; l'usine de

traitement fut reconstruite et équipée à neuf, des routes charretières furent établies ; des équipes nombreuses d'ouvriers européens furent amenées à grands frais ; les travaux d'installation furent des plus luxueux ; un état-major des mieux appointés affirma la richesse fabuleuse de la mine ; bref, en 1826, les actions de 500 piastres en valaient 8 000 ; vingt ans après, elles n'en valaient, hélas ! que 12 1/2 ! on avait bien trouvé du minerai, mais les frais extravagants de l'exploitation dépassaient de beaucoup la valeur de la matière extraite ; bref, en 1848, la compagnie anglaise liquida avec une perte de 25 millions.

La mine fut alors reprise par une compagnie mexicaine, avec un capital n'atteignant pas 3 millions de francs ; l'organisation fastueuse de l'ancienne compagnie fut abandonnée, et les travaux méthodiquement conduits, en vue de l'extraction et du traitement de grandes masses de minerais pauvres jusqu'ici dédaignés ; ces travaux conduisirent à de nouvelles « bonanzas », dont la plus importante, en « El Rosario », fit revivre les anciens bons temps de Real del Monte. Dès 1863, cette compagnie mexicaine avait réalisé plus de 50 millions de francs de bénéfices nets.

Actuellement, les mines de Pachuca et Real del Monte donnent encore quelques millions de francs de bénéfices annuels. La valeur totale de l'argent qui en a été extrait est évaluée à plus de 1 milliard.

La mine « Valenciana », sur la « veta Madre » (filon principal) de Guanajuato, produisit de 1766 à 1826 pour 1 130 millions de francs d'argent et valut à Antonio Obregón d'être nommé comte de Valenciana.

Marquisats et comtats sont, en effet, créés en

faveur de tout ceux qui font sortir de terre les millions. José Sardenata devient marquis de Rayas en travaillant les mines de Rayas y Santa Anita en Guanajuato, dont il a extrait quelque 50 millions ; Fagoaga retire des mines Pabellon et Veta Regra, en Sombrereta, 200 à 300 millions et reçoit le titre marquis del Apartado.

Pour les heureux mineurs, les honneurs et la gloire s'ajoutent naturellement à la fortune conquise, et l'on croirait rêver en assistant au défilé des titres et des millions qu'ont cueillis là les fils de la chevaleresque Espagne.

Si l'on pense que, à la même époque, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili dirigeaient aussi d'énormes quantités de métaux précieux vers la métropole, on peut se figurer les trésors formidables que celle-ci emmagasinait ; certains ne parvinrent cependant pas à destination, témoin, ce convoi formé de vingt-trois galères espagnoles chargées de 500 millions en métal argent — provenant de l'accumulation au Mexique pendant plusieurs années du « quinto » (droit réservé à la famille royale sur la production de toutes les mines) — flanquées d'une escorte de dix-huit navires de guerre (trois espagnols, quinze français) qui partirent de Veracruz à destination de Cadix. Aux approches de ce port, l'escadre fut prévenue du blocus établi par les flottes anglaise et hollandaise ; elle se dirigea alors vers la baie de Vigo, jeta l'ancre et attendit les événements, la loi ne permettant pas les déchargements des trésors autre part qu'à Cadix. Découverte par les flottes ennemies, elle fut attaquée avec tant de vigueur qu'elle fut complètement détruite, le 21 octobre 1702 ; cette bataille, dite bataille de Vigo, assura à la marine anglaise la maîtrise de la mer.

Des vingt-trois galères chargées de métaux précieux, sept furent capturées et seize coulèrent ou s'incendièrent au cours du combat ; la baie de Vigo, aux eaux peu profondes, garde encore le métal précieux qu'elle a défendu jusqu'ici contre les nombreuses tentatives faites pour en opérer le sauvetage ; il faut ajouter d'ailleurs qu'aucune d'elles n'a été conduite d'une façon digne du succès, et qu'on n'y a pas apporté l'outillage ni les ressources nécessaires.

CHAPITRE X

Les Mines d'argent

Ce que le Mexique produit d'argent. — Quelques filons argentifères. — Les procédés de traitement des minerais. — Les grandes et les petites mines. — Les États producteurs du métal.

Le Mexique a fourni jusqu'à environ 35 p. 100 de la production mondiale d'argent, et l'industrie de ce métal peut réellement être qualifiée de nationale; le sol mexicain contient l'argent sous toutes ses formes connues, généralement associé avec d'autres métaux; aussi toute les méthodes existantes de traitement y sont déjà employées, et d'autres y seront sans doute inventées.

Il serait intéressant de savoir à quel chiffre se monte aujourd'hui la quantité totale d'argent extraite de ce pays; malheureusement, les documents sur la question présentent trop de lacunes pour que ce chiffre puisse être établi avec certitude. Les statistiques donnent toutefois avec assez d'exactitude les renseignements relatifs au monnayage; elles accusent que le nombre de piastres mexicaines (pesos) en argent frappées au Mexique, s'élevait en 1909 à enyiron 3 600 millions. Cette somme représente l'emploi de 90 000 tonnes de métal argent. Cette quantité ne comprend pas le métal transformé en

objets d'orfèvrerie et de bijouterie, elle ne comprend pas non plus le métal expédié sous forme de barres ; elle ne peut tenir compte de la contrebande qui, lors de l'époque coloniale, s'effectuait sur une vaste échelle, principalement sur la côte est du golfe de Californie, débouché naturel des mines de Sinaloa et de Durango ; elle oublie enfin les objets de métal précieux dont la générosité des fidèles comblait les innombrables églises surgies au Mexique. Il est toutefois permis de supposer que l'argent retiré du sous-sol mexicain depuis le commencement de l'exploitation s'élevait en 1909 aux alentours de 140 millions de kilogrammes ; en nous livrant aux petits calculs qu'il est d'habitude d'établir, pour mieux illustrer des chiffres de cette envergure, nous constatons qu'avec ce métal précieux, on pourrait construire près de « douze tours Eiffel » en substituant simplement l'argent à l'acier (en volume, et sans tenir compte des conditions de résistance) ; que, réduit en un fil rond d'un peu plus de 19 millimètres de diamètre, on pourrait le dérouler en suivant les 46 000 kilomètres des voies ferrées de France, et que, réduit à 5 millimètres, ce fil pourrait remplacer tous les fils télégraphiques français (plus de 700 000 kilomètres) ; si l'on se bornait à lui faire faire le tour de la terre, à l'équateur, ce fil aurait 20 mm. 6 de diamètre. Cette même quantité d'argent employée à argenter toute la surface de la terre, ne fournirait qu'une bien mince pellicule d'un peu plus d'un quart de dix millionième de millimètre d'épaisseur ; et si l'on se contentait d'en recouvrir seulement son pays natal (le Mexique a 1 987 201 kilomètres carrés de superficie), l'épaisseur de la couche n'atteindrait que 7 millionièmes de millimètre.

Quel beau sujet de réflexions philosophiques que

la comparaison entre l'amplitude de ces chiffres-là et l'insignifiance de ceux-ci ! Tous ces milliards tirés du même endroit ne pourraient revêtir le sol dont ils ont jailli que d'une robe absolument invisible, impalpable, et inaccessible aux mesures. Que resterait-il de cette richesse répandue uniformément sous les pieds de tous ? elle serait anéantie du fait de sa dispersion et ne serait plus d'aucun secours à l'humanité !... L'égalité, la vraie, ne serait-elle donc possible que par la ruine ?

La majeure partie de ce métal a été exportée sous forme de piastres ; la frappe était en effet absolument libre, et ce n'est que depuis 1905, que la réforme monétaire est venue limiter cette liberté. Ces piastres ne sont qu'une marchandise commune expédiée en Extrême-Orient par l'intermédiaire de Londres, grand marché du monde pour ce métal ; elles constituent la monnaie préférée de ces pays où le coin mexicain est considéré comme gage de sécurité. A l'époque prospère, les 2 millions et quelques mille kilogrammes d'argent produits annuellement étaient exportés sous forme de barres ; l'exportation des piastres n'était commercialement possible que lorsque la valeur du métal argent était supérieure à celle admise pour la fixation de la valeur fictive fixe de la piastre, ce qui s'était produit en 1905, par exemple.

Les formes sous lesquelles on trouve l'argent sont multiples : il se rencontre à l'état libre, ou natif, à l'état de combinaisons simples, principalement de chlorure et de sulfure d'argent, plus rarement de bromure, d'iodure, d'arséniure et de séléniure ; il se rencontre également sous forme de combinaisons complexes, où il est associé à du plomb, du zinc, du cuivre, de l'antimoine, du manganèse, de l'arsenic. Dans ces divers minerais, il est parfois le métal pré-

dominant en valeur, parfois un métal accessoire comme dans nombre de galènes et de cuivres pyriteux argentifères ; souvent ces derniers renferment également de l'or. Les gangues les plus communes sont le quartz et les porphyres ; parfois ces gangues sont calcaires.

Les dépôts minéralisés argentifères se rencontrent exclusivement sous forme de filons, et l'on ne connaît au Mexique aucun gisement argentifère.

Les directions principales de ces filons sont dans le quadrant allant du nord à l'ouest ; les formations les plus célèbres vont du nord au sud, du nord-ouest au sud-est ou de l'ouest à l'est. Dans les régions spécialement favorisées, plusieurs filons à directions différentes se rencontrent, et les points de croisement sont toujours des endroits particulièrement riches, des « bonanzas ». La largeur de ces filons atteint jusqu'à 50 mètres comme la « Veta Madre » de Guanajuato, dont la puissance ne baisse pas au-dessous de 9 mètres, et qui est exploitée sur une dizaine de kilomètres de longueur. La grande totalité des filons ne présente que des dimensions bien plus modestes, mais il n'en constituent pas moins des richesses de premier ordre.

La teneur en métal précieux varie dans des proportions fort étendues, et il est impossible d'en citer un chiffre moyen ; la valeur réelle ne relève d'ailleurs pas seulement de cette teneur ; la composition chimique, — dont dépend la plus ou moins grande facilité de traitement, — la dureté de la gangue, les conditions économiques spéciales : quantité, qualité et prix de la main-d'œuvre, présence de cours d'eau, proximité de combustibles minéraux ou végétaux, existence de voies de communication, etc., sont autant de facteurs de première importance. C'est ainsi que des mines travaillent avantageusement des

minerais contenant 500 grammes d'argent à la tonne, alors que d'autres, qui possèdent 2 kilogrammes à la tonne, ne peuvent être exploitées avec profit.

Un nombre respectable de mines travaillent des minerais ayant une teneur moyenne variant de 2,5 jusqu'à 15 p. 100 d'argent.

Les méthodes de traitement de ces minerais sont variées ; la plus célèbre, qui, pendant près de deux siècles, a été, pour ainsi dire, l'unique métallurgie de l'argent, non seulement au Mexique, mais au Pérou, au Chili, en Colombie, et qui, d'ailleurs, est encore employée aujourd'hui, est celle de l'amalgamation au « patio » due, comme nous l'avons déjà dit à Bartolomé de Medina, qui l'appliqua pour la première fois en 1557 dans les mines de Pachuca ; le minerai, finalement broyé, mélangé d'eau jusqu'à former une boue épaisse, est étendu sur une aire de dalles ; du sel marin est ajouté, puis, quelques jours plus tard, du magistral (oxyde et sulfate de cuivre) ou du sulfate de cuivre et du mercure. On fait piétiner le tout par des mules qui opèrent le mélange ; celui-ci est abandonné à l'action des agents atmosphériques pendant quelques semaines ; l'argent s'allie au mercure, et l'amalgame recueilli, filtré à travers des peaux, lavé, est enfin distillé ; l'argent reste à l'état métallique, alors que le mercure condensé est recueilli d'autre part.

Ce procédé s'applique et donne de bons résultats pour les minerais formés de sulfure et chlorure d'argent, situés à relativement peu de profondeur. Les méthodes ultérieures de Freiberg et des « pans » ne sont, en somme, que des perfectionnements de ce procédé primordial. Les appareils mécaniques qu'ils emploient permettent une grande économie sur le temps du traitement ; précédées d'un grillage oxydant ou

chlorurant, elles permettent l'amalgamation de l'argent des sulfures complexes que l'on trouve en profondeur.

Les traitements par l'emploi d'un dissolvant, tel que l'hyposulfite de soude (méthode par lixiviation) ou le cyanure de potassium, sont également très usités ; l'usage de ce dernier dissolvant tend surtout à se généraliser pour le traitement des résidus ayant échappé à l'amalgamation dans les « pans » ; il a d'ailleurs l'avantage de retenir l'or, dont la plus grande partie échappe à l'amalgamation.

Enfin, la fonte plombeuse, qui remonte à la plus haute antiquité, est d'autant plus employée au Mexique que nombre de minerais d'argent sont alliés à du plomb ; ce procédé s'est rapidement développé par suite de son emploi dans les grandes fonderies centrales installées sur le territoire mexicain. Les minerais soumis à ce traitement sont d'abord grillés, s'ils sont sulfurés, puis traités aux fours d'emplombage après mélange avec les fondants appropriés, qui sont souvent des minerais de fer ; le plomb obtenu a entraîné avec lui tout l'argent des minerais ; on sépare ce dernier par le procédé classique de la coupellation.

Les minerais traités selon l'un ou l'autre de ces procédés, comme ceux qui sont exportés après simple concentration mécanique, proviennent de toute la superficie du pays, sauf des Etats bordant le golfe du Mexique. La majeure partie est extraite de la Sierra à des altitudes plus ou moins élevées, mais on en trouve également presque au niveau de la mer. Des centaines de mines en travail contribuent à cette production.

D'abord les anciennes, déjà citées dans notre court historique ; elles ne sont, pour la plupart, pas encore épuisées, et les procédés modernes d'extraction et de traitement permettent maintenant de s'attaquer à des

minerais jugés jadis trop pauvres, et délaissés pour tels. Puis, les gisements de découverte plus récente et qui sont exploités tantôt par de grandes affaires à capital imposant et pourvus d'un outillage *up to date*, tantôt par de petites entreprises n'employant qu'un nombre très restreint d'ouvriers ; et le contraste est frappant à visiter l'une après l'autre deux installations si différentes.

La grande mine possède ses treuils d'extraction mécanique ; des voies parcourent toutes les galeries ; des pompes électriques assurent l'asséchement ; des ventilateurs renouvellent l'air vicié. Aux fronts de taille, des perforatrices à air comprimé percent les trous dans la roche généralement dure ; les produits abattus sont automatiquement montés au jour et chargés sur des wagons ou dans les bennes d'un transporteur aérien — mode de transport particulièrement pratique dans les pays accidentés de la Sierra — qui les véhicule jusqu'à l'usine « l'hacienda de beneficio ».

Là, les fours de grillage, — si les minerais exigent ce traitement préalable, — les appareils de broyage, les classificateurs, les concentrateurs, les appareils d'amalgamation, les laveurs, les appareils à distiller l'amalgame, à fondre l'argent, etc., sont des plus modernes ; la marche des diverses opérations est rigoureusement fixée et contrôlée pour éviter toute perte du métal précieux. Dans la plupart des établissements, une installation de broyage supplémentaire des résidus permet, au moyen de la cyanuration, de récupérer une grande partie de l'argent et de l'or qui ont échappé aux premiers traitements.

La petite mine, elle, ouverte sur un affleurement riche, se contente de suivre le filon sans se préoccuper de l'exploiter rationnellement : au front de taille,

il y a deux hommes, des « barreteros » ; l'un tient la barre à mine sur laquelle l'autre frappe au moyen d'une masse. Dans cette atmosphère lourde, où l'air n'est renouvelé qu'accidentellement, tous deux sont presque nus et baignés de sueur. La scène, éclairée par une lampe fumeuse, est assez fantastique ; à chaque mouvement des travailleurs, les changements brusques d'ombres donnent à leurs visages une physionomie étrangement mobile et l'espèce de ahan rauque dont ils accompagnent chaque coup de marteau a quelque chose de sinistre.

Les minerais abattus sont chargés à dos d'homme dans des sortes de hottes munies d'une lanière de cuir, qui fait porter le poids de la charge sur la tête; pour remonter au jour, les porteurs n'ont qu'un simple tronc d'arbre muni d'échelons grossièrement taillés. Au dehors, les minerais sont mis en tas et, à l'abri de hangars faits de quelques branchages, l'on procède à un cassage et à un triage à la main ; les parties riches sont mises en sacs et, à dos de mules, portées jusqu'à la plus proche station de chemin de fer ou jusqu'au port le plus voisin, souvent éloigné de plusieurs journées d'étapes ; de là, elles sont dirigées vers les grandes fonderies de l'intérieur ou de l'étranger. Seuls les minerais riches peuvent supporter ces frais, et rapporter encore de beaux bénéfices : aussi, quelquefois, un propriétaire amasse, dans ces conditions, les quelques dizaines de milliers de piastres nécessaires pour installer une petite hacienda de beneficio, qui à son tour traitera les minerais pauvres restés dans cette attente sur le carreau de la mine. C'est alors souvent le commencement de ces grosses fortunes comme il s'en est fait assez souvent au Mexique.

Pour classer, par ordre d'importance, les Etats

producteurs d'argent, on tient compte, non de la production métallurgique (point sur lequel les Etats d'Aguascalientes et de Nuevo Leon tiennent la tête, grâce aux importantes fonderies centrales installées), mais de la valeur des minerais sortis du sous-sol. Cette classification est d'ailleurs défectueuse, car dans les statistiques officielles, les valeurs des minerais extraits sont celles globales de tous les métaux contenus ; par exemple, pour le cas très répandu des minerais d'or et d'argent, le chiffre indiqué comporte la valeur totale des deux métaux et il n'est guère possible de le diviser en ses deux éléments. Toujours est-il, qu'en se plaçant au point de vue cité plus haut, l'Etat de Hidalgo se maintient au premier rang, grâce aux fameuses exploitaitons de Pachuca et de Real del Monte, ainsi qu'à de bonnes mines situées près de Zimapan. Les minerais formés de sulfure d'argent et ses principales variétés avec une gangue quartzeuse, se rencontrent en plusieurs filons dans des porphyres; au contact métallifère, ces porphyres sont décomposés, contiennent de la pyrite et sont traversés par de nombreux petits filons de quartz. Les filons suivent plusieurs directions, et certains points de croisement ont naturellement fourni de superbes « bonanzas ».

L'Etat de Durango présente des indices argentifères sur presque toute sa superficie, mais c'est principalement vers l'ouest que se trouvent les mines d'importance : celles de San Dimas, El Pilar, de Guanacevi, de Mapimi, où une très importante fonderie traite les galènes argentifères du district del Oro, du district de Indé, etc.

Chihuahua fut longtemps réputé comme l'Etat le plus riche de tout le Mexique au point de vue mines de tous métaux, mines contenant toutes plus ou moins d'argent ; les mines de Batopilas, dans le canton de

Arteaga, sont restées les meilleures, l'argent natif s'y rencontre en proportion notable, généralement dans des calcaires ; l'historique de ce « minéral » mentionne la rencontre de masses d'argent natif de plus de 200 kilogrammes. La première mine découverte dans cette région (en 1632) fut d'ailleurs baptisée « la Nevada » (la Couche de Neige), par suite des grandes plaques d'argent natif donnant l'illusion de plaques neigeuses recouvrant le filon à l'affleurement.

La formation générale, assez curieuse, est la suivante : une bande de diorite de près de 2 kilomètres de large traverse un granit stérile ; cette diorite présente de nombreuses fissures remplies de spath calcaire qui contient l'argent ; au dessus du niveau hydrostatique, les minerais sont des chlorures, bromures et iodures d'argent ; au-dessous, ils sont sulfurés, et c'est encore au-dessous que se trouve généralement l'argent natif.

Le district de Parral possède des filons argentifères à gangue quartzeuse dans des porphyres de transition à base feldspathique compacte, de couleur rougeâtre, verte ou pourpre due à la hornblende ; l'argent est sous forme de sulfures et contient de l'or ; cette région a, d'ailleurs, été primitivement travaillée pour ce dernier métal.

Le « mineral » de Santa Eulalia présente un aspect géologique fort distinct ; les minerais de plomb argentifères forment des couches presque horizontales formés d'amas irréguliers, où le travail des mineurs, pendant quelques siècles, a taillé de gigantesques cavernes.

Les mines de « Jesus Maria », de Cusihuiriachic, de Marelos, de Guadalupe y Calvo, de Uriqne, etc., contribuent également, pour une bonne part, à la richesse de l'État de Chihuahua.

Sinaloa, avec les fameuses mines de Guadalupe de los Reyes, Panuco, Rosario, Copala, San Vicente, San Ignacio, etc., est le plus grand producteur d'argent des Etats bordant le Pacifique.

Enfin Zacatecas (mines de Sombrerete, Fresnillo, Mazapil, etc.) ; Guanajuato, avec des anciennes mines telles que la Valenciana ; San Luis Potosi (mine de Catorce et autres) ; Mexico (mines de Temascaltepec, etc.) ; Sonora (mines Prietas, La Quintera, etc.) ; Tepic, Michoacan, Jalisco, Nuevo Leon, complètent les Etats dont la production en métal argent est digne d'être mentionnée.

CHAPITRE XI

Mines d'or. — Mines de cuivre
Autres richesses

La production d'or. — La mine Dos Estrellas. — Le cuivre. — Une visite au Boleo. — Autres richesses minières du Mexique. — Les mines de charbon. — Les terrains pétrolifères.

La présence de l'or était connue au Mexique depuis longtemps, puisque, lors de la conquête espagnole, les trésors des derniers empereurs indiens contenaient plus l'or que d'argent ; cet or provenait du lavage d'alluvions aurifères. Les Espagnols n'exploitèrent guère que les minerais d'argent, trouvés en si grandes quantités, et l'impulsion donnée dans ce sens à l'industrie minière, impulsion qui s'est continuée pendant trois siècles, s'est maintenue jusqu'à ces dernières années.

Pendant cette période, l'or recueilli n'était qu'un adjuvant de l'argent, et il n'existait pour ainsi dire pas de mines exploitées principalement pour l'or.

La production de ce métal, il y a trente ans, n'atteignait pas 1 000 kilogrammes par an ; de 1890 à 1894, cette production doublait, mais ce n'est qu'à partir de cette dernière année que l'exploitation de mines d'or entrait dans une phase définitive, et, depuis cette époque, la production n'a fait que suivre une mar-

che ascendante rapide: elle est arrivée à dépasser 40 000 kilogrammes par an, mais la période révolutionnaire l'a fait diminuer considérablement.

Les exploitations d'or en Sonora et en Basse Californie ne datent, en somme, que de quelques années; elles n'y sont pas encore développées, et sont bornées aux placers; pourtant, il y a bien des chances pour que ces régions soient la continuation de la riche zone aurifère de Californie. L'Etat de Guerrero est pour ainsi dire encore presque complètement inconnu; mais les légendes relatives à de la poudre d'or y sont si nombreuses qu'elles doivent s'appuyer sur un fond de véracité, permettant de croire qu'il y a dans les sierras de cet Etat de grandes réserves du métal précieux. L'on est conduit à penser que la production aurifère mexicaine est encore très loin de son maximum, et que le pays occupera, dans un avenir peu éloigné, un rang très important parmi les producteurs d'or.

En dehors des Etats déjà indiqués, il convient de citer celui de Sinaloa, où se trouvent quelques exploitations fructueuses de quartz aurifère, venu dans des andésites, à San José de Gracia, et d'y ajouter ceux de Chihuahua, Zacatecas, Oaxaca, Guanajuato.

La capitale de ce dernier Etat, portant d'ailleurs le même nom, Guanajuato, vient même récemment de voir sa renommée se hausser jusqu'à mériter le surnom de « Ville d'or »; en effet, ses premières bâtisses furent élevées vers 1557, lors de la découverte des fameux gisements d'argent, et, pour être plus récentes, un grand nombre de maisons datent encore de deux siècles; or, la majeure partie des matériaux ayant servi à la construction renferme de l'or en proportion qui, jadis insignifiante, représente aujourd'hui, grâce aux progrès de la métallurgie, un minerai fort appréciable (15 à 40 grammes à la tonne).

A l'ouest de l'État de Mexico, à cheval sur la limite entre cet État et celui de Michoacan, la présence de l'or donne lieu à quelques exploitations (mineral d'El Oro) dont la plus importante, la mine « Dos Estrellas » est l'œuvre d'un Français, F. J. Fournier, qui, arrivé scientifiquement à la conviction de la présence de l'or, ne se laissa abattre par aucune des nombreuses désillusions, sarcasmes, etc., auxquels sont en butte tous les chercheurs. Grâce à sa persévérance, Fournier eut l'honneur de mettre sur pied une des meilleures exploitations minières du Mexique. Cette affaire est en majorité dans les mains de nos compatriotes ; son exploitation fut conduite avec la prudence, le calme, la « salubrité » qui caractérisent les affaires gérées par des Français, suivant les méthodes françaises.

Le capital, qui ne fut que de 300 000 piastres, a été intégralement remboursé ; toutes les installations, qui ont coûté près de 6 millions de piastres, sont complètement amorties, et, dans l'actif de la balance générale, ne figurent que les existences en magasin c'est-à-dire les seuls comptes capables d'être, immédiatement et avec certitude absolue, convertis en effectif réalisable et disponible.

La société avait, en 1911, distribué plus de 12 millions de francs de dividendes, et constitué, en dehors de tous les amortissements faits, un fonds de prévision important.

La production de cette mine, en 1908, a été de 4 250 kilogrammes d'or et 49 500 kilogrammes d'argent provenant de minerais contenant en moyenne 12 gr. 8 d'or et 197 gr. 5 d'argent à la tonne.

La compagnie de « Dos Estrellas » (compagnie mexicaine, avec siège social à Mexico, mais avec capital français et direction franco-mexicaine), con-

stitue, avec celle du « Boleo », les prototypes des affaires minières saines au Mexique. Ajoutons que cette mine, comme beaucoup d'autres, a été complètement paralysée par la révolution.

Il y avait un autre métal connu et utilisé au Mexique pendant la période précolombienne : le cuivre. Les colons et les indigènes, hypnotisés par le métal blanc, dédaignèrent le métal rouge, et ce n'est que vers 1899 que le pays a pris rang parmi les producteurs de cuivre. En 1912, il en produisait plus de 73 000 tonnes et occupait le second rang. On a déjà pu reconnaître l'existence de minerais traitables dans maints États, et l'extraction du cuivre deviendra certainement l'un des facteurs importants de la richesse du pays.

Le cuivre, répandu dans toute la zone minéralisée, se trouve donc dans tous les États déjà énumérés à propos des autres métaux ; mais sa présence donne principalement lieu à des exploitations en Basse Californie, Sonora, Chihuahua, Puebla, Zacatecas.

Les gisements de Santa-Rosalia (Basse Californie) sont exploités par la Compagnie française du Boleo, dont la direction est restée exclusivement française ; ils sont constitués par des couches cuprifères interstratifiées entre des bancs de conglomérats et des tufs volcaniques andésitiques ; le minerai est formé de sulfures et d'oxydes de cuivre, ces derniers devant provenir des premiers, sous l'action d'agents locaux ; la gangue est, en général, argileuse et a créé bien des difficultés, aujourd'hui vaincues, pour le traitement par fusion.

Les couches minéralisées occupant une grande étendue, l'exploitation au Boleo comporte trois groupes. Chacun d'eux a son entière autonomie et

comprend les habitations nécessaires au logement de tout le personnel ; il est relié à Santa-Rosalia par voie ferrée et par téléphone et reçoit, de ce siège social, toute sa force motrice électrique. L'ensemble des groupes est dirigé par un ingénieur en chef des mines qui dépend directement du directeur de l'exploitation.

Le travail dans ces endroits est exclusivement minier ; il se borne à l'abatage des minerais par les moyens ordinaires et à leur sortie de la mine ; toute la machinerie : treuils d'extraction, pompes d'assèchement, ventilateurs, etc., est mue électriquement ; il y a là une application générale des plus intéressantes de l'application de l'électricité à l'exploitation des mines. Les minerais n'ont aucune consistance : leur abatage se fait à la pioche ; la poudre est rarement nécessaire, quant à la dynamite, son emploi se limite aux percées dans les roches pour les besoins généraux. Cette particularité rend indispensable l'emploi immédiat de boisages solides et résistants, et c'est ainsi que, chaque année, des forêts entières sont absorbées par les galeries du Boleo.

A la sortie de la mine, les minerais sont étalés sur une courroie mobile de chaque côté de laquelle des hommes opèrent à la main le triage. Les minerais pauvres en oxydes sont formés de mouches impalpables de sulfure noir dans une gangue argileuse et il est de toute impossibilité de les enrichir par lavage ou par un traitement mécanique quelconque ; le triage à la main s'impose donc. Il faut pour ce travail des hommes très exercés, ayant l'œil bien habitué aux différences d'aspect — imperceptibles pour le profane — entre les parties riches et les parties pauvres. Le salaire de ces trieurs dépend et de la richesse de ce qu'ils laissent passer et de la pauvreté de ce qu'ils

rebutent ; les deux tas sont analysés, et c'est selon leurs teneurs respectives en cuivre que les primes sont allouées.

Les minerais mis sur wagon sont transportés à Santa-Rosalia, siège central de l'exploitation et qui comprend, outre la direction et les services administratifs, la fonderie, la station centrale de force motrice et le port. Santa-Rosalia est placé sur la côte ouest du golfe de Californie, au débouché d'une petite vallée qui ne charrie de l'eau que très exceptionnellement pendant les années pluvieuses, et elles sont rares dans cette contrée. Il y a quelques années, il n'existait encore aucun port, et les sinistres maritimes étaient fréquents en vue de la petite ville ; la Compagnie du Boleo en a créé un de toutes pièces en utilisant ses résidus de fonderie ; c'est en effet avec des scories qu'ont été construites les deux grandes digues protégeant un mouillage où une drague entretient une profondeur d'eau suffisante ; un wharf permet aux petits vapeurs d'accoster. Dans ce port, il y a toujours plusieurs voiliers en train de débarquer leur chargement : coke venant de Westphalie et du pays de Galles, bois venant d'Amérique du Nord. Tous les deux mois, un vapeur de la Compagnie des Chargeurs Réunis passe une semaine à charger le cuivre, qui est conduit en Angleterre pour y être raffiné.

Ce cuivre est obtenu par la fusion des minerais dans des « waterjackets » à circulation d'eau de mer, capables de traiter chacun 150 tonnes de matières par vingt-quatre heures ; environ le tiers du métal produit est à l'état de cuivre noir, contenant 95 à 98 p. 100 de cuivre et des deux tiers à l'état de mattes contenant environ 50 p. 100 de cuivre. Avant la mise au four, les menus de minerais sont isolés et on agglomère ceux-ci en boulets ; les fondants ajoutés sont des

calcaires et parfois un peu d'oxyde de fer. Les fours communiquent au travers de chambres à poussières avec une énorme cheminée placée au sommet d'une petite éminence.

Les bureaux de la Compagnie, les maisons d'habitation du personnel français, l'hôpital sont situés sur un petit plateau ; dans la vallée, la compagnie a construit un village mexicain avec église et école ; les édifices sont exclusivement en bois, sauf l'église qui est en fer et en bois. Sur le versant sud de la vallée s'élèvent les maisons des fonctionnaires indigènes : chef politique, administrateur de la douane, chef du poste, etc. ; sur le plateau français, une habitation est réservée aux gouverneurs et hauts personnages mexicains passant à Santa-Rosalia.

L'ensemble du siège d'exploitation de la Compagnie du Boleo est sévère, c'est le travail et seulement le travail qui règne là en maître ; la nature n'a même pas voulu l'entourer d'un décor reposant pour la vue et l'esprit : le sol y est d'une aridité extrême, et c'est avec des difficultés et des soins innombrables que l'on est arrivé à faire pousser quelques arbres chétifs autour de la maison du directeur.

De nuit, l'aspect change ; vu de la mer, le décor devient quelque peu fantastique : les feux de la fonderie piquent de taches éblouissantes l'obscurité profonde ; le jet du métal en fusion provoque une clarté soudaine animant des ombres étranges qui semblent venues d'un autre monde pour rôder autour de quelque dieu infernal ; les poches remplies de scories incandescentes, emmenées par des locomotives haletantes sont versées à la mer dans un tourbillonnement effrayant ; le contact de l'eau et de la coulée éclatante provoque un dégagement de vapeur formidable, nuancé de couleurs indéfinissables et accompa-

gné de sifflements et ronflements inquiétants ; on croirait assiter à un feu d'artifice composé de pièces inconnues et représentant quelques scènes d'un terrifiant enfer.

Le navire s'éloigne du port, les points brillants diminuent peu à peu, mais les clartés soudaines apparaissent encore de temps à autre, et lorsqu'on est déjà assez loin en mer pour qu'on croie les côtes perdues de vue, un éclair fulgure brusquement à l'horizon, tandis que monte vers le ciel une colonne de fumée d'un rouge de sang. C'est la dernière vision qu'on emporte de cette grande industrie, modèle d'énergie, de travail et d'ordre, que nous devons être fiers de pouvoir citer.

Les mines de la Cananea, Nacozari, Moctezuma sont les principaux gisements cuprifères de Sonora ; ils sont d'une très grande richesse et constituent actuellement le plus important champ minier de cuivre au Mexique.

Les États de Guerrero et de Michoacan ne figurent pour ainsi dire pas actuellement parmi les producteurs de cuivre, mais un brillant avenir leur est sans doute réservé, car d'importants filons de pyrite cuivreuse ont été découverts dans le premier, et les études entreprises permettent de croire qu'il en sera de même pour le second.

Près d'Inguaran, un amas considérable de chalcopyrite a été localisé par une société française, contrôlée par le même groupe financier que la Compagnie du Boleo ; la mise en exploitation commencera dès qu'un chemin de fer passera dans la région.

Plus au sud, près de Churamuco, l'ancienne mine « Mayapito » a été abandonnée il y a une trentaine d'années, à la suite d'éboulements. L'exploitation, qui



Au Boleo. — **Un des groupes miniers.**



Au Boleo. — Un stock de cuivre.

se faisait alors par des procédés des plus primitifs, sortait des minerais qui, cassés à la main, donnaient des concentrés contenant 65 p. 100 de cuivre ; les minerais, formés de sulfures gris, contiennent une proportion notable d'argent et un peu d'or. Une reprise méthodique des travaux sur les quatre filons parallèles et très rapprochés qui se trouvent là, donnerait certainement des résultats intéressants.

Le plomb est également très répandu au Mexique ; il est généralement argentifère, parfois aurifère, et, en général, n'est traité que comme corollaire des métaux précieux ; sa production annuelle a dépassé 120000 tonnes. Il se rencontre sous la forme commune de galène dans des filons, ou en amas, généralement dans des calcaires crétacés.

La plus importante fonderie de plomb est celle de Mapimi dans l'État de Durango.

D'autres grands établissements à Aguascalientes, à Monterrey, San Luis Potosi, Torreon, traitent sur une vaste échelle les minerais de métaux précieux, de plomb, de cuivre, achetés aux mineurs. Des concessions ont été accordées pour la création de nouvelles usines similaires, dont la présence donne une valeur à des amas minéralisés de teneur insuffisante pour supporter les frais d'exportation.

Un grand nombre de gisements de sesquioxyde de fer sont connus au Mexique, mais peu sont exploités ; la seule sidérurgie importante est celle, très modernement outillée, installée à Monterrey pour le traitement des gisements de fer de Carrizal.

A Acapulco, à la Encarnación, dans l'État d'Hidalgo ; à Tula, dans l'État de Jalisco ; à Salto, État de Mexico ; et à Durango, État du même nom, existent des métal-

lurgies de fer, mais d'importance relativement réduite.

Un amas colossal de magnétite forme, près de Durango, une colline entière, le « Cerro de Mercado »; seule, la partie qui émerge au-dessus de la plaine, contient environ 350 millions de tonnes de fer, c'est-à-dire de quoi assurer la consommation du monde pendant environ huit ans ; ce minerai contient malheureusement de l'arsenic et du phosphore en telles proportions, qu'il est difficile d'en obtenir économiquement des fers et aciers de bonne qualité.

Des minerais de fer existent également en grands amas dans le district de Coalcoman, de l'État de Michoacan ; ils se présentent en dépôts de forme lenticulaire, et irréguliers ; il sont de très bonne qualité. La proximité relative de la mer conduira certainement à les exploiter bientôt.

D'ailleurs, étant donné l'abondance des chutes d'eau, lorsque les procédés d'extraction électrométallurgiques du fer seront arrivés au point rendant pratiquement et économiquement possibles les grandes applications, il est certain que le Mexique offrira une scène grandiose pour leur installation et probablement qu'au Mexique, « pays d'argent », succédera le Mexique « pays du fer ».

Parmi les autres métaux, de l'antimoine, du zinc, un peu de mercure sont également extraits du sous-sol mexicain ; les deux premiers, pour le moins, y existent en grande quantité.

En dehors des gisements métallifères, le Mexique possède, contrairement à ce que l'on a cru pendant longtemps, d'intéressants gisements de combustibles minéraux.

Dans les districts d'Acatlan et de Matamoros Izúcar de l'État de Puebla, des couches carbonifères sont

actuellement exploitées. Dans les États de Veracruz, Tamaulipas, Michoacan, Hidalgo, Oaxaca, l'on connaît des amas de houille et de lignite. En Sonora, près de Barrancas, existent des couches d'anthracite, mais dont l'exploitation est rendue actuellement impossible, à cause de l'éloignement des voies de communication.

La principale zone houillère, la plus étudiée, est située au nord-est ; elle est limitée au nord par le Rio Bravo et par une ligne unissant Ciudad Porfirio Diaz à Villa Murquiz, État de Coahuila, et Ciudad Mierdel, État de Tamaulipas, et occupe une superficie de près de 28000 kilomètres carrés.

Les multiples travaux d'exploration ont démontré l'existence d'une ou plusieurs couches de charbon exploitable d'épaisseur moyenne de 1 mètre. On estime à plus de 4 millards de tonnes le charbon que l'on pourra extraire dans cette seule région.

Le Mexique ne consommant guère encore qu'environ 4 millions de tonnes de charbon, c'est dire qu'il pourra plus que se suffire pendant longtemps, même en prévoyant un grand développement de ses industries.

Le pétrole est maintenant à l'ordre du jour ; sa présence était connue depuis longtemps dans nombre d'Etats, mais la période de son exploitation commerciale ne fait que commencer. La première concession importante pour cette entreprise a été obtenue par la Société anglaise Pearson and Son Ld. ; disposant de fort capitaux, elle a fait explorer scientifiquement les États de Chiapas, Campèche, Tabasco, Veracruz, San Luis Potosi, Tamaulipas ; elle a creusé des puits, élevé la raffinerie de Minatlan, dont les résidus sont utilisés par les locomotives du chemin de fer de

Tehuantepec ; enfin, la même société fournit le pétrole pour la traction sur le chemin de fer mexicain.

Les dépôts pétrolifères existent à la fois dans tous les ntats bordant le golfe du Mexique, et dans le sud du pays près du Pacifique ; on en a même découvert en quantité et qualité exploitables dans l'État de Chihuahua. La composition géologique est présumée être la même que celle des dépôts du Texas ; quant à la quantité, il est certain que des masses énormes sont contenues dans cette aire pétrolifère, et l'on s'accorde à déclarer que ce pétrole sera un concurrent sérieux pour les naphtes des États-Unis.

Voilà donc bientôt, pour le Mexique, un nouvel article d'exportation, une nouvelle source de richesses à ajouter à toutes celles déjà étudiées.

La production du pétrole, en 1908, atteignait 3 millions de barils. En 1912, elle dépassait 25 millions de barils. Le fameux puits de Dos Bocas a produit jusqu'à 100 000 barils par jour. Malheureusement, deux mois après le début de la période d'activité utile de ce puits, un incendie s'est déclaré pour l'extinction duquel tous les moyens ont échoué ; il a fallu le détruire et aujourd'hui il présente l'aspect d'un énorme cratère par lequel jaillit de l'eau de mer avec des traces d'asphalte.

En face de la Société Pearson, qui a vendu ses propriétés pétrolifères à une nouvelle compagnie, « Compañia Mexicana El Aguila », au capital de 25 500 000 piastres, s'est fondée une société mexicaine, qui n'est que l'agent de la fameuse « Standard Oil C° » et qui possède des raffineries à Veracruz et à Tampico.

En dehors de ces deux sociétés, il en est de plus

modestes qui produisent des quantités appréciables de pétrole.

Aussitôt la situation générale consolidée, le Mexique deviendra un fournisseur important de pétrole.

CHAPITRE XII

L'Exploitation des mines au point de vue financier

Les affaires saines, les affaires « casse-cou ». — Méthodes américaines et méthodes françaises. — Quelques trucs des lanceurs d'affaires.

Il existe deux méthodes bien distinctes pour exploiter les mines : l'une, la méthode américaine, plutôt brutale, l'autre, conservatrice, et qu'on peut qualifier de française, car les exemples les plus typiques à l'appui de cette méthode sont fournis par les exploitations qui sont aux mains de nos compatriotes.

Les Américains font le raisonnement suivant : dans tel endroit, il y a des métaux pour tant de valeur, nous avons incontestablement intérêt à tirer cette valeur dans le moins de temps possible, à la réaliser en dollars rapidement ; une économie dans les frais d'installation, une économie dans les frais d'exploitation, peuvent ralentir le temps de cette réalisation, il vaut donc mieux installer de suite le matériel en grand, pour que le traitement puisse assurer le vide de la mine en quelques années ; les sommes nécessaires seront considérables, mais elles seront bien plus vite amorties ; sur la valeur de 100 millions par exemple, que représentent les métaux à extraire, nous préfé-

rons ne gagner que 30 millions en dix ans, plutôt que d'en gagner 40 en quinze ans. Et comme il s'agit d'extraire le plus vite, on s'attaque naturellement d'abord aux minerais les plus riches ; cela ne facilite-t-il pas d'ailleurs la spéculation effrénée que l'on va créer sur les actions ? Quelques semaines après la mise en route, un envoi de métal provoque une hausse qui devient énorme, les envois mensuels ne cessant pas de croître, les intéressés vendent, vendent à découvert, mais un beau jour une accalmie se produit ; le bruit court que le minerai riche est épuisé ! C'est vrai ou cela ne l'est pas, mais, en tout cas, c'était prévu par lesdits intéressés qui, très tranquillement, se mettent à acheter aux cours subitement déprimés, pour liquider leur situation en bourse.

Cette méthode présente donc des avantages incontestables, principalement pour les promoteurs et directeurs de l'affaire. La question de moralité dans la spéculation mise à part, il est certain que l'exploitation intensive et rapide est défendable, puisqu'elle permet de jeter dans la circulation, dans le minimum de temps possible, des richesses stagnantes qui ne sont d'aucun profit et ne constituent que des réserves ; la réalisation rapide de ces réserves s'impose donc. C'est du moins ainsi que jugent les Américains préoccupés avant tout de « faire des dollars ».

Toute différente est la méthode conservatrice ; elle agit non par à-coups retentissants, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, mais par une progression lente et continue ; et, au lieu de réaliser rapidement, elle a le souci d'assurer, par une exploitation méthodique, le meilleur et le plus long rendement possible avec le minimum de capital admissible. L'exploitation est alors conduite plus rationnellement ; si les cours des métaux sont hauts, les minerais pauvres

sont exploités, si les cours des métaux baissent, l'exploitation est portée vers les minerais riches, et l'on cherche à équilibrer ainsi le rendement selon les variations des cours.

Les premières affaires sont des affaires « casse-cou », les dernières constituent des placements de père de famille.

Situés à peu de distance l'un de l'autre, les établissements de la Cananea, Compagnie américaine, et du Boléo, Compagnie française, offrent deux exemples remarquables de ces deux modes d'exploitation :

Les mines de la Cananea, au nord de l'Etat de Sonora, ont été ouvertes il y a seulement quelques années ; un Américain — plus favorisé que des Français qui eurent avant lui ces mines entre les mains (il est vrai que c'était au moment du krach Secrétan) — put grouper les capitaux nécessaires : on les lui fournit même largement ; un chemin de fer fut construit ; d'immenses installations aménagées et les minerais les plus riches attaqués de suite. Moins de deux ans après, une ville de vingt mille habitants s'élevait sur l'emplacement jadis désert, et la compagnie produisait mensuellement plus de 2 000 tonnes de cuivre. Le cours des actions subit des sautes fantastiques, provoquées par des manœuvres du genre de celles dont nous avons parlé. Mais il arriva un jour où, les minerais très riches s'épuisant réellement, le traitement des minerais de plus bas titre ne permit pas de payer les frais de l'exploitation telle qu'elle avait été installée. La crise américaine de 1907 survint sur ces entrefaites, et la compagnie fut obligée d'arrêter tous ses travaux. On voit la situation : hier, on distribuait des dividendes énormes, aujourd'hui, on ferme tout, y compris la caisse, naturellement. L'exploitation vient d'être reprise avec des pro-



MEXICO. — La Zocalo, et les tours de la cathédrale



MEXICO. — Façade du « Sagrario ».

cédés et des hommes nouveaux, mais on peut imaginer à quel prix ont dû tomber les actions pendant l'intervalle !

Au Boleo, sur la côte est de la Basse-Californie, c'est différent ; la crise n'a rien arrêté du tout, on y a même profité de l'exode des ouvriers de la Cananea ; c'est aussi qu'on y travaille selon une méthode rigoureuse, qui fait le plus grand honneur à la direction de l'entreprise. Les quantités de minerais reconnues sont énormes ! Suivant les cours, c'est dans telle ou telle mine que l'on active les travaux et dans telle ou telle autre qu'on les ralentit. Ce mode d'exploitation, certes, ne put entièrement balancer l'effet des variations du prix du cuivre pendant ces dernières années et, par suite, les cours des actions varièrent forcément avec la valeur du métal. Mais elle réussit souvent à empêcher de fortes fluctuations instantanées.

La méthode conservatrice des capitalistes du Boleo trouve son application d'une façon bien typique à propos des gisements d'Inguaran, appartenant à une compagnie contrôlée par ce même groupe financier. Plus de 7 millions de francs ont été dépensés pour la reconnaissance desdits gisements ; elle a permis de délimiter un amas contenant 3 millions de tonnes à une teneur moyenne de 3 p. 100 de cuivre, sous forme d'un minerai particulièrement facile à traiter. Les millions représentés par le métal, plus les millions déboursés et les intérêts de ces derniers, restent actuellement endormis ; car la compagnie ne veut pas grever le capital d'exploitation des sommes nécessaires à la construction d'une ligne de chemin de fer absolument indispensable, ligne dont l'établissement reviendrait à 17 millions de francs environ. C'est d'une extrême prudence qui paraît même exagérée à bien des personnes !

Mais si ces gisements étaient aux mains d'un groupe de capitalistes américains, voici certainement comment ces derniers raisonneraient. Le prix moyen du cuivre pouvant être évalué à 1 500 francs la tonne, la partie reconnue représente une valeur de 135 millions de francs ; vu la facilité de traitement des minerais et la possibilité de l'emploi de procédés électro-cuprifères (les chutes d'eau abondent dans la région), le prix de revient de l'exploitation, amortissement et intérêt du capital non compris, peut être évalué à 700 francs la tonne de cuivre (chiffre fort), soit 63 millions ; un capital de 30 millions permettra de faire toutes les installations pour l'exploitation intensive en trois ans, y compris le chemin de fer ; en comptant un imprévu de 5 millions, pour tenir compte des difficultés spéciales résultant de la non-présence de grands centres près des lieux d'exploitation, cela représente un bénéfice net de 37 millions à réaliser en trois ans, en admettant que les installations, le chemin de fer aient perdu toute valeur et qu'il n'y ait pas eu de nouvelle découverte intéressante autour du seul amas complètement reconnu. Certainement, dans ces conditions, les Américains auraient déjà exploité et peut-être déjà vidé Inguaran.

Une telle entreprise, si elle peut réussir, n'est cependant pas à l'abri d'imprévus dangereux ; des éboulements ou glissements, des inondations, des épidémies, etc., des causes impossibles à prévoir, peuvent presque paralyser brutalement l'exploitation et rendre improductif pour longtemps le capital énorme engagé. A ne risquer qu'un capital moindre, mais assuré d'un bon rendement pendant un laps de temps beaucoup plus long, on crée une situation présentant plus d'élasticité pour résister aux déboires imprévus ; dans ce cas, un retard d'un an dans la production serait rela-

tivement peu de chose, alors que dans le premier système il aurait des conséquences désastreuses, toute l'excellence de la combinaison résidant exclusivement dans la rapidité de la production.

Les mines du Mexique constituent incontestablement un genre de placement qui mérite de fixer l'attention. Lorsqu'il s'agit de mines en plein rendement, dont il est relativement facile de contrôler la production et de vérifier les réserves, quand plusieurs années d'exploitation ont permis de juger de l'état d'esprit des dirigeants de l'affaire, la question de la détermination de la valeur réelle des actions ne présente aucune particularité. Mais s'il s'agit de l'ouverture de nouvelles mines ou de la reprise d'anciennes exploitations, l'examen des conditions de formation des compagnies devient primordial. C'est incroyable le nombre de sociétés qui, formées avec des millions sur le papier, n'ont rien en caisse; dans les circulaires qu'elles répandent, de simples prospects se changent en mines mirobolantes, dont on chiffre par millions de tonnes le minerai riche à la vue; leur rendement doit même éclipser celui de telle ou telle mine, bien connue celle-là, et dont les propriétaires se sont enrichis à centaines de millions. De rapides et séduisants calculs prouvent, clair comme le jour, que quelques mois d'exploitation suffiront pour amortir le capital et que celui-ci, quoique amorti, n'en continuera pas moins à servir aux heureux souscripteurs un dividende qui ne sera jamais inférieur à 50 p. 100, quand il n'atteindra pas 1 000 p. 100. Ces prospectus, destinés au grand public qui ne sait rien, ou peu de chose, des conditions d'exploitation de mines, sont d'une littérature tellement spéciale, et sentent tellement « le bluff », qu'avec un peu d'at-

tention la tentative d'escroquerie est facile à démasquer.

Certains lanceurs d'affaires ne prennent même pas la peine de citer de rapports d'experts ; mais ils ont soin de n'indiquer l'emplacement des prétendues mines que d'une façon suffisamment vague pour que le plus curieux ne puisse les trouver ; ils montrent même, comme preuves de leurs dires, quelques photographies, comme si la photo d'une mine pouvait être autre chose qu'un trou noir, au milieu d'un paysage plus ou moins aride, avec un gros tas de pierres quelconques figurant le minerai extrait et gardé par un ou deux indigènes.

D'autres publient des rapports d'experts, mais se gardent bien de les reproduire en entier ; des phrases sont habilement découpées, des lignes ou des mots oubliés ; le tout est alambiqué de telle sorte, qu'un rapport vague, indiquant la possibilité de la présence de minerais, devient un rapport affirmant ladite présence. Les compagnies fondées sous de pareils auspices ont naturellement besoin, pour se constituer, d'une législation commerciale plutôt libre ; c'est ce qui explique pourquoi l'État de New-Jersey, aux États-Unis (les États formant la fédération nord-américaine ont chacun leur législation commerciale particulière), tient le record de la constitution de ces sortes de sociétés. Là-bas, avec les poches vides, il suffit d'inscrire des statuts sur un papier et de les faire enregistrer par les autorités compétentes, et la société est fondée au capital d'autant de millions de dollars qu'il a plu d'en indiquer, pour faire tout ou rien, pour exploiter des mines ou des gogos. On n'a plus qu'à faire tirer à l'intention de ces derniers de luxueuses actions où sont figurés des paysages miniers tentateurs. Si les promoteurs de l'entreprise

ont eu les moyens de faire une avant-réclame intelligemment conçue, ils trouveront de suite des preneurs. Si nos financiers de contrebande sont réellement forts, ils répondront aux demandes que tout est déjà placé et qu'ils entendent garder les quelques actions qu'ils se sont réservées, vu l'avenir splendide de l'affaire ; peu de temps après, un ou deux complices, par un achat fictif avec une grosse prime sur le prix nominal, attirent l'attention sur la nouvelle valeur : et les opérateurs n'ont plus qu'à marcher de l'avant et à remplir leurs poches.

Des quantités d'anecdotes édifiantes circulent sur nombre de ces compagnies fantaisistes ; l'une d'elles, ayant besoin de recevoir réellement des barres d'argent et ne jugeant pas prudent d'en faire l'achat de peur d'indiscrétions, fit fondre au Mexique, par des hommes de confiance, un grand nombre de piastres que l'on convertit en barres. Une quantité respectable de métal argent fut ainsi envoyée à la compagnie ; les feuilles officielles des douanes mexicaines et américaines prouvèrent la réalité dudit envoi. Conséquence : un gros stock d'actions put être placé à bon prix. L'artifice ayant si bien réussi, on le répéta ; et pour éviter trop de frais, les mêmes barres furent retournées au Mexique d'où on les réexpédia ; nouvelle hausse et vente d'un nouveau stock. Cette fois, les barres furent réalisées et le produit de la vente distribué en dividende : heureuse opération, qui permit le placement des dernières actions. Après quoi, la pauvre compagnie périclita, et lorsque les actionnaires purent se rendre compte de la situation, il leur fallut bien constater que les frais généraux avaient englouti le capital.

CHAPITRE XIII

La Prospection des mines

Le prospecteur. — Placement des prospects et placement des mines. — La « Mina Antigua », quelques maquillages. — La législation minière mexicaine.

A côté des compagnies offrant leurs papiers miniers, il y a les prospecteurs qui offrent le résultat de leurs recherches ; il en est des individus comme des compagnies, les uns sont loyaux, les autres ne le sont pas.

Le métier de prospecteur est souvent pénible ; il demande une certaine instruction générale ; il exige des frais, expose à de grandes fatigues physiques et n'est possible qu'aux hommes d'une énergie morale à toute épreuve. Il arrive que ces hommes, hantés par le désir de découvrir le riche gisement, prennent ce désir pour une réalité et que la relation de leurs recherches transforme en filon, ayant à la vue du minerai exploitable, un simple affleurement contenant des traces du métal recherché. Un échantillon riche qu'en un point le marteau a rencontré, par hasard, devient un échantillonnage moyen réel du filon, sur toute sa largeur et sur une longueur notable. Viennent-ils à rencontrer un affleurement intéressant rendu saillant par les érosions, si, de cet affleurement, les parties déta-

chées par l'action des agents atmosphériques ont roulé assez loin, grâce à la déclivité du terrain ; si un puits de quelques mètres a été creusé là jadis par des indigènes, et si, au fond du puits, les manifestations métallifères de la surface persistent, alors l'échantillon riche qui s'est présenté sous leur pic est soumis à une multiplication intéressante : l'étendue de terrain sur lequel des fragments détachés de l'affleurement ont été trouvés, multipliée par la profondeur du puits donne le cube du minerai *à la vue* ; le poids s'en déduit ; la teneur de l'échantillon riche, appliquée à cette masse, donne alors la valeur immédiatement réalisable. C'est ainsi que souvent des prospecteurs alignent d'imaginaires millions.

Quelque vraisemblables que paraissent leurs observations, il ne faut pas oublier qu'ils sont mal qualifiés pour donner des certitudes. Le prospecteur passe vite, il n'a ni personnel, ni outils lui permettant de faire des recherches de quelque importance, son rôle se borne à des examens de surface et à une rapide inspection des quelques petits ouvrages abandonnés qu'il rencontre parfois sur son chemin. Ses observations géologiques, les échantillons qu'il recueille, les racontars des indigènes peuvent former des présomptions plus ou moins fondées sur l'existence de gisements exploitables, mais ne peuvent se traduire par l'affirmation de cette existence, encore moins par l'évaluation en chiffres des minerais. Cela est tellement exact que le prospecteur réellement consciencieux se contente d'attirer l'attention sur l'ensemble des faits, justifiant son opinion quant à l'hypothèse de la présence des gisements métallifères, et d'indiquer où, d'après lui, des travaux d'exploration pourront démontrer ou infirmer ladite hypothèse, et cela dans un laps de temps minimum et avec le moins de frais possible.

Laissez donc passer son chemin au prospecteur qui revient d'une exploration avec des millions de tonnes à la vue, et qui demande des capitaux d'exploitation. Mais prêtez plutôt l'oreille à celui qui, ne rapportant que des prévisions, indique que dans tel ou tel endroit des travaux de recherches seraient intéressants à entreprendre ; ce dernier, d'ailleurs, ne vous demandera, ni argent pour vous donner une option, ni promesse d'être chargé desdits travaux.

A côté du placement des prospects, le placement des mines ouvre un vaste champ à l'ingéniosité des aventuriers. On rencontre au Mexique quantité d'anciennes mines abandonnées ; certaines d'entre elles, reprises, dirigées convenablement, grâce à l'appoint des progrès récents faits dans l'art du mineur et celui du métallurgiste, ont donné, et donnent encore, d'excellents résultats. La « Mina Antigua » devait donc trouver des amateurs capables de profiter d'une si bonne renommée.

Une de ces anciennes mines est-elle découverte, on fait un déblayage sommaire avec quelques travaux de consolidation : elle peut alors recevoir les acheteurs éventuels ou leurs mandataires. Il y a là de la masse réellement à la vue ; un plan dressé, un échantillonnage complet, soigneusement et impartialement prélevé, permettront de chiffrer réellement la valeur de ce qui est offert ; dans ce cas, tout se passe correctement. Mais, si le promoteur de l'affaire est sans scrupules et a de bonnes raisons pour penser que le prix qu'il demande n'est pas justifié, il n'hésitera pas à procéder à un maquillage consciencieux, heureux s'il peut découvrir un truc encore inconnu. Le fait de rendre certains endroits inaccessibles, pour causes apparentes fortuites, est enfantin ; tel puits de 10, 20 mètres de pro-

fondeur est en plein stérile, il faut absolument faire croire qu'il est en plein minerai ; on ne laissera alors comme moyen de descente qu'un vieux tronc d'arbre à moitié pourri, dans lequel sont grossièrement faites quelques entailles. Dans l'atmosphère alourdie, humide avec un éclairage ne consistant qu'en lampes fumeuses, il suffira de manifester devant le visiteur — oh ! faiblement — quelques doutes sur la sécurité de ceux qui s'aventureraient dans le vide, pour que l'offre d'y envoyer un simple manœuvre soit acceptée ; ledit manœuvre, pieds nus, agile, habitué à ces exercices, sera vite au fond ; son marteau travaillera, et au bout de quelque temps, il remontera avec des échantillons superbes placés là par hasard. Ou bien, le puits sera inondé, et, avec des moyens de fortune, on râclera le fond, d'où l'on retirera des minerais magnifiques.

Telle galerie a une allure intéressante, mais elle s'appauvrit et la taille s'est arrêtée en plein stérile ; une excavation faite à propos, permettra d'y créer un petit lac ayant 1 mètre de profondeur ; là encore, il faudra avoir recours à l'Indien dévoué, qui, nu, ira jusqu'au bout, donnant des coups de marteau de-ci de-là, et rapportera des roches ne laissant aucun doute sur la richesse de cette partie.

Ces procédés de maquillage sont assez simples. Il en existe d'autres, plus « scientifiques », qui permettent de faire croire à l'existence de minerai là où il n'y a rien du tout. Elle est véridique, l'histoire de cet Américain qui vint dépenser quelques mill ers de dollars à faire creuser une galerie et des amorces de croisement dans une veine quartzeuse ne contenant que quelques métaux inférieurs et à faible dose ; la galerie creusée, il disparut pour revenir quelques mois après avec une commission d'experts qui exa. minèrent consciencieusement les travaux et prélè.

vèrent de nombreux échantillons. A la stupéfaction générale des ouvriers et des indigènes qui avaient participé aux travaux, tout en se demandant si celui qui les employait avait toute sa raison, la mine fut achetée et payée un très bon prix. La société qui fit cette acquisition en fut pour le prix d'achat augmenté des frais d'outillage et de matériel qu'elle amena sur place ; la mine était en plein stérile. L'explication est toute simple : avant la visite, l'Américain avait soigneusement badigeonné les parois avec une solution de chlorure d'or, et c'était bien une mine d'or qu'il avait vendue, sur le rapport favorable des experts qui s'étaient contentés d'échantillons superficiels.

Un autre aventurier, américain également, eut l'idée encore plus originale de transformer un filon inerte en mine d'or, d'une manière analogue à celle qu'emploie un ébéniste pour transformer un meuble qu'il vient d'achever en vieux meuble ; mais, au lieu de charger son pistolet avec des petits grains de plomb destinés, par leur pénétration dans le bois, à figurer les trous de vers, il le chargea de grains d'or ; ceux-ci s'incrustèrent dans le quartz et l'un des plus riches filons de quartz aurifère fut ainsi créé.

N'oublions pas cet autre procédé applicable aux affleurements se trouvant dans les lits encaissés de ruisseaux et qui, comme accessoire, nécessite... une jolie femme !

Le vendeur emmène son acheteur éventuel jusqu'au point intéressant ; la femme de ce vendeur suit. L'acheteur prélève lui-même des échantillons et, à la batte, concentre pour rechercher l'or.

La jeune femme, après s'être intéressée aux préparatifs, escalade de quelques mètres l'un des côtés escarpés ; il fait si chaud qu'elle relève quelque peu, même beaucoup, ses jupes. Puis, de son poste, elle renoue

la conversation avec l'expérimentateur qui, galant, tourne la tête de son côté ; malheur à lui s'il s'attarde, comme celui qui devint l'époux de Miss Helyett, à contempler le spectacle... car le vendeur en profite pour jeter négligemment une petite pincée de poudre d'or dans le récipient... Lorsque l'acheteur éventuel se reprendra, à son premier éblouissement en succédera un second, provoqué par la haute teneur de métal précieux qu'il constatera dans l'échantillon prélevé par lui.

S'il ne fait pas de rapprochement entre sa distraction et sa constatation, il élaborera un rapport sincère mais faux !

Cependant, ces « trucs » commencent à être brûlés ; les experts exigent que des trous de mine soient forés devant eux, et, après l'explosion, ils prélèvent eux-mêmes leurs échantillons dans la partie fraîchement abattue. La fraude sur place est alors difficile à exercer ; pourtant, que l'enquêteur prenne garde ! le sac à échantillons se laisse pénétrer par le bout d'une seringue qui vient arroser les minerais d'une solution d'un sel du métal qu'on doit y trouver ; les échantillons sont-ils dans une caisse, celle-ci peut être percée d'un petit trou qui permettra l'injection du liquide faiseur de miracles.

Un Américain notable, si plein d'expérience et de méfiance qu'il ne se laissait plus prendre à aucun de ces stratagèmes, a raconté lui-même l'histoire suivante. Arrivant dans une grande ville avec des échantillons absolument intacts, il se rend au laboratoire de l'université pour y faire ses analyses et demande à un de ses collègues un préparateur pour lui servir d'aide. Il est bientôt étonné de rencontrer dans un certain minerai, dont il connaissait l'espèce, une teneur insoupçonnée en or ; il recommence ses essais ;

même résultat. Il tente une troisième analyse, mais cette fois, en surveillant attentivement son aide ; l'attitude de celui-ci est des plus correctes, mais au moment de mettre la petite coupelle dans le moufle chauffé au blanc, le jeune homme y laisse tomber négligemment la cendre de la cigarette que, non moins négligemment, il fumait ; il ne fallait pas chercher plus loin : le préparateur avait été soudoyé pour faire ce geste si simple, et le papier des cigarettes qu'il fumait avait été imprégné d'un sel d'or.

Les coups de « bluffs » presque exclusivement de source américaine, d'ailleurs, tentés pour la création frauduleuse de grosses compagnies minières, avaient été poussés à un tel point que le gouvernement mexicain avait envisagé l'obligation d'édicter des lois sévères sur ce point, car chaque catastrophe financière résultant de ces escroqueries était capable de faire un tort considérable au pays, en éloignant de l'industrie minière les capitaux sérieux. On avait pensé tout d'abord à interdire la possession de mines aux compagnies étrangères, les mines ne devant appartenir qu'à des compagnies constituées dans le pays et relevant exclusivement de ses lois. Mais cette solution radicale avait soulevé dans le monde minier un « tolle » général qui, il faut le reconnaître, était défendable. Une mesure destinée à empêcher le lancement d'affaires véreuses ne devait pas être un obstacle à la création d'entreprises sérieuses. Les capitaux miniers au Mexique étaient presque exclusivement étrangers, et le pays, pour son développement futur, avait encore besoin de capitaux de même source ; les gros capitalistes américains, anglais, français ayant leurs centres d'opérations à New-York, Londres, Paris, ne consentiraient pas plus à confier le sort de leurs capitaux à une législation qu'ils connaissaient superficiellement,

qu'à s'abstenir de prendre une part active dans la direction des affaires. Cette solution aurait donc pu, en se retournant contre l'idée qui l'avait provoquée, arrêter l'immigration des capitaux sérieux au lieu de la favoriser. Aussi, après enquête, le gouvernement porfiriste avait compris le point faible de la combinaison, et l'avait abandonnée.

Dans la loi mise en vigueur le 1er janvier 1910, l'interdiction de possession de mines par des sujets ou compagnies étrangères ne s'appliquait qu'à une bande de 18 kilomètres de large en bordure des frontières. Ce n'est là qu'une précaution d'ordre politique.

Le Gouvernement issu de la révolution a repris l'idée abandonnée ; comme nous avons eu l'occasion de le dire à propos de la nouvelle Constitution, les étrangers (individus ou sociétés) ne peuvent exploiter de mines ; ce droit peut leur être accordé exceptionnellement par le Gouvernement à la condition qu'ils s'engagent à se considérer comme Mexicains pour tout ce qui touche à l'exercice de ce droit. L'interdiction absolue est décrétée pour une bande de territoire de 100 kilomètres le long des frontières et 50 kilomètres le long des côtes.

Dans tout ce qui vient d'être dit relativement aux trompeuses affaires minières, notre seul but a été de montrer les embûches que l'on peut semer sous les pieds des souscripteurs. Cette mise en garde contre les escrocs laisse entière l'immensité des richesses minières du Mexique et les gros profits qu'en tirent les affaires loyales et scrupuleusement conduites.

A l'époque prérévolutionnaire, la législation minière mexicaine était des plus libérales : l'étranger possédait les mêmes droits que le Mexicain.

Le sous-sol était indépendant de la propriété du sol, sauf pour le charbon, le pétrole, les pierres et matériaux de construction. La « pertenencia », l'unité de mesure de la propriété minière était définie : « Un solide de profondeur indéfinie, limité à l'extérieur par la partie de la surface du sol correspondant à la projection d'un carré horizontal de 100 mètres de côté, et à l'intérieur par les quatre plans verticaux correspondants. »

Chacun pouvait devenir propriétaire minier, à condition de remplir les quelques formalités suivantes :

1° Versement préalable de 5 piastres par pertenencia ou hectare, pour garantir les timbres à apposer sur les titres miniers ;

2° Déclaration (dénonce) indiquant le lieu exact de la concession demandée et les renseignements nécessaires pour la limitation de cette concession ; la nature du minerai, le nom donné à la mine et le nom de l'ingénieur topographe (agréé par le ministère compétent) qui devait dresser les plans ;

3° Publication de cette déclaration dans le Bulletin officiel de l'État ;

4° Remise, par l'ingénieur topographe, des plans et d'un rapport se limitant exclusivement aux opérations topographiques effectuées.

Une période d'attente de quatre mois suivait la publication de la demande ; elle avait pour but de permettre les réclamations des ayants droit antérieurs, au cas où il en existait. S'il n'y avait pas d'opposition, le titre minier régulier était délivré ; il portait la signature du chef de l'État et du ministre compétent.

La délivrance de ce titre avait lieu sans qu'aucune enquête fût faite sur la présence réelle ou non de gisements ou filons minéralisés dans la partie dénoncée ; aucune limite n'était imposée, quant à la superficie

des propriétés que l'on pouvait ainsi acquérir ; enfin l'expédition du titre n'imposait au bénéficiaire aucun commencement d'exploitation.

Le droit de propriété ainsi acquis se continuait aussi longtemps que le désirait le possesseur, par le simple versement d'un impôt annuel spécial qui était de 6 piastres par hectare pour les fonds miniers n'ayant pas plus de 25 hectares, et, pour ceux ayant plus de cette superficie d'un seul tenant, de 6 piastres pour les premiers 25 hectares et de 3 piastres pour les autres.

En cas d'exploitation, si le propriétaire du sol ne voulait pas céder les terrains nécessaires au propriétaire minier, celui-ci avait le droit d'expropriation, et la loi prévoyait en détail les formalités à remplir dans ce cas. Le mineur avait d'ailleurs la faculté de ne pas attendre la fin de ces formalités pour occuper effectivement le terrain qui lui était nécessaire en vue de l'exploitation de ses mines.

Grâce à la simplicité et à la libéralité de ces lois, le Mexique était parcouru par quantité de chercheurs, dont les efforts et les découvertes ouvraient chaque année, aux exploitations minières, un nouveau champ d'activité.

Que sera la nouvelle législation minière que va établir le Gouvernement constitutionnaliste ? Nous l'ignorons. La Constitution, très sobre sur ce point, conserve l'indépendance du sous-sol par rapport à la propriété du sol ; elle édicte l'interdiction — sous la réserve rappelée précédemment — d'attribution de concessions de mines à des étrangers et — clause prêtant à des interprétations particulièrement graves — soumet à la revision toutes les concessions accordées depuis 1876 jusqu'au Gouvernement de Carranza.

CHAPITRE XIV

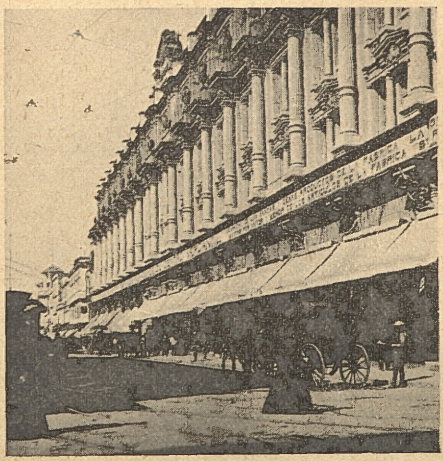
La Vie à la recherche des mines

Ce qu'il faut pour faire un bon prospecteur. — « L'Indicateur ». — Les Indiens Guerreros. — Les Pintos. — Nécessité d'être quelquefois énergique.

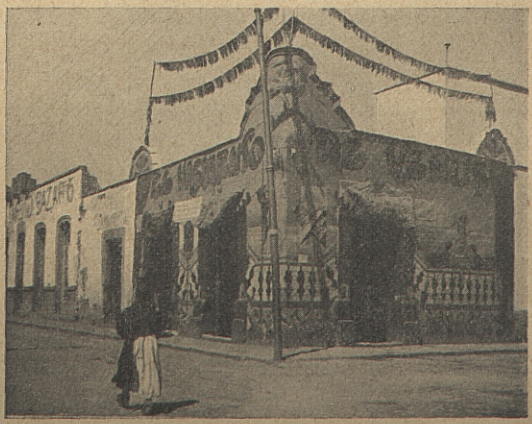
La besogne des prospecteurs, nous parlons de l'époque précédant la révolution, ne présente certes pas les difficultés inouïes qu'eurent à surmonter, par exemple, les pionniers du Klondyke. Pourtant elle exige néanmoins, en même temps que de bonnes jambes et un bon estomac, une forte énergie morale et une dose notable de philosophie. Avec ces qualités, quelques connaissances minéralogiques et géologiques, un bon « mozo » (domestique), des mules résistantes, quelques provisions, un lit de sangle pliant avec enveloppe formant tente, une pharmacie de voyage, on peut sans crainte se lancer à travers le Mexique, l'État de Sonora excepté, où les Yaquis font disparaître rapidement ceux qui ne sont pas sérieusement escortés.

Le prospecteur va dans une région où certains renseignements d'ordre historique, économique, voire légendaire, ou mieux quelques « tuyaux » personnels lui font espérer un voyage fructueux.

Dans la Sierra, abandonné à lui seul, il ne peut guère aller qu'au hasard : le terrain est tellement



Mexico. — Bâtiments du « Centro Mercantil ».



Mexico. — Une « pulqueria ».

hérissé de toutes sortes d'obstacles qu'il doit se contenter de suivre les quelques sentiers « veredas » tracés par les Indiens ou les animaux ; pour parvenir à telle crête ou au fond de tel ravin qu'il croit intéressant, il lui faudra des efforts opiniâtres et qui, parfois, resteront stériles. Si des indices minéralogiques lui font présumer l'existence d'un amas minéralisé proche, il pourra fort bien, même s'il est très fort géologue, battre les alentours et passer à côté de l'affleurement qu'il a deviné ; des jours et des jours s'écouleront sans résultat ; il devra se contenter de prendre quelques notes qui lui permettront peut-être de revenir avec une équipe de travailleurs pour mieux fouiller le sol.

Aussi le prospecteur s'attache-t-il à rechercher, parmi les Indiens qu'il rencontre, l'indicateur, le fin limier, qui a parcouru telle partie de la montagne et la connaît pied à pied, qui sait bien qu'ici il y a un chapeau de fer d'affleurement, là des roches imprégnées de vert, et qui sait enfin le chemin pour y arriver.

L'indicateur est parfois « cambusino » : il travaille les « clavos » riches des affleurements, trie ce qu'il extrait, et, quand il en a réuni autant qu'en peut supporter son âne, il va en négocier la vente au loin avec un petit commerçant. En ce cas, les indications, si on peut les obtenir, coûtent cher, encore n'est-on pas sûr de recueillir les plus intéressantes.

Dans certaines régions même, l'Indien est réfractaire à donner ou à vendre ces indications, dans l'État de Guerrero par exemple. Parfois, soit à force d'user de diplomatie, en prodiguant à l'indigène le nom d' « amigo » et moyennant le partage d'une boîte de conserves, avec abandon de ladite boîte, qui constitue un ustensile de ménage très apprécié ; soit

grâce à l'offre d'un verre de vin, d'un verre d'eau-de-vie, ou en échange de quelques médicaments et de soins donnés, ou pansements faits à quelque blessé de la maison ; soit enfin à la faveur de l'admiration provoquée par l'adresse du prospecteur à se servir de sa carabine ou de son revolver, on arrive à obtenir, mais *parfois* seulement, que l'Indien vous guide vers les points intéressants, service qu'il faudra d'ailleurs payer en bonnes piastres. L'Indien considère en effet que ces affleurements, alors même qu'il ne les travaille pas, et qu'il ignore s'ils contiennent des métaux de valeur, sont sa propriété, et que l'étranger qui vient pour les exploiter, malgré que ses capitaux amènent un peu d'aisance là où il n'y avait que misère, n'est qu'un spoliateur. Donner des indications aux blancs serait favoriser cette spoliation et l'Indien préfère se renfermer dans sa méfiance. Cette méfiance se traduit parfois par des actes singuliers : dans une hutte de Guerrero, il nous est arrivé d'acheter pour quelques sous des pierres travaillées ayant certainement servi de jouets aux enfants indigènes lors de l'époque précolombienne ; en examinant tout ce qui se trouvait dans la hutte misérable, nous découvrons une petite hache de cuivre, dont nous pressentons l'origine : en effet, cet objet avait été trouvé en labourant un champ, dans lequel des pierres, des fragments de poteries anciennes indiquaient l'emplacement d'un village des ancêtres. La hache est certainement du temps des Aztèques ; elle est de ces objets qui étonnèrent tant, par le fini de leur travail et par leur dureté, les soldats de Cortez ; nous offrons au propriétaire de cette arme 50 centavos, il répond qu'il en a refusé 5 piatres à un étranger quelques jours auparavant.

Le pauvre homme ne peut admettre qu'un vieil

outil, dont il ne se sert même pas, puisse avoir une valeur autre que la valeur intrinsèque des quelques centaines de grammes du métal ; l'offre de 5 piastres a donc fait germer dans son esprit l'idée que la hache n'était pas en cuivre, mais en or. Nous allons jusqu'à lui offrir 10 piastres, somme à la tête de laquelle il ne s'est peut-être jamais trouvé : peine perdue ; notre insistance ne fait que le fortifier dans son idée. Et comme nous remarquons une petite cassure très récente, il nous répond, en effet, qu'il a confié à un de ses amis allant à Acapulco un échantillon destiné à être « ensayado », c'est-à-dire analysé !

A côté de l'Indien réfractaire à toute indication, il y a l'indicateur que l'on pourrait plutôt appeler provocateur. Celui-ci, aussitôt, qu'il a eu vent de l'arrivée d'un étranger, se renseigne ; l'équipement, au besoin quelques questions posées au domestique, lui font vite savoir si cet étranger est venu en « busca de minas » ; dans ce cas, il se présente à l'arrivant et lui fait ses offres de service. Cet indicateur est, en général, un ancien ouvrier mineur, et des mines où il a travaillé il a rapporté des échantillons excellents qui lui servent d'appâts ; avec des détails très circonstanciés, il décrit le lieu où il a prélevé ces échantillons, assurant naturellement que lui seul le connaît. A sa suite, on arrivera peut-être, sur un endroit intéressant, mais peut-être, aussi, sur une place où il n'y a rien. Trop de prospecteurs perdent leur temps à rechercher les filons de « metal dorado » (minerai à l'aspect doré), de « metal aplomoso » minerai au reflet métallique de plomb), de « metal azul ó verde » (minerai bleu ou vert), sur la foi des échantillons montrés par l'indicateur. Ils ne rencontrent, hélas ! que de la pyrite de fer au lieu de chalcopyrite, du fer oligiste au lieu de minerais de cuivre

sulfurés riches, des serpentines colorées au lieu de minerais oxydés et carbonatés de cuivre. Pendant ce temps, leur guide vit beaucoup mieux qu'en travaillant : d'après les conventions passées avec lui, on lui assure une monture, une bonne nourriture et un salaire fixe par jour. Lorsque ce qu'il montre est jugé digne d'un « denonce », il lui est remis une somme variant de 10 à 100 piastres ; il en est même qui demandent un engagement écrit leur reconnaissant, en cas de denonce, le quart ou le tiers de la propriété minière. En certains endroits des régions particulièrement visitées des chercheurs, ce type d'indicateur s'est tellement multiplié, qu'on ne sait plus auquel se confier.

Dans la sierra, et sur les chemins qui y mènent, l'indigène est, en général hospitalier ; il permet facilement l'installation du campement sous son toit, cède des « tortillas » et des « frijoles », qui constituent tout son garde-manger ; il vend du maïs et de la paille pour les animaux. Le nouvel arrivé est l'objet, de la part de tous, d'une curiosité extrême ; mais, grands comme petits, se tiennent à une distance respectueuse : l'étonnement, l'égard instinctif avec lequel ils considèrent le voyageur montrent que la civilisation a conservé à leurs yeux tout son prestige.

Si le rancho rencontré à la fin de l'étape est quelque peu aisé, on peut se procurer du lait, de la volaille, s'offrir un repas fin exempt de conserves.

Ce n'est que bien rarement que l'on tombe sur un hôte désagréable, qui, sans raison aucune, refuse tout, même contre son intérêt. Cela n'arrive guère que dans une certaine région, parmi les « pintos », — ce nom est donné aux indigènes qui, au sud de Michoacan et au nord de Guerrero, vivent près des rives du

« Rio de las Balsas », à cause d'une curieuse maladie qui amène un changement de couleur de la peau : celle-ci, cuivrée, à l'état naturel, passe par une série de colorations fantaisistes, rappelant parfois celles que donne aux blancs l'abus de médicaments mercuriels, pour arriver enfin presque à la blancheur, mais au bout d'une évolution durant plusieurs années ; cette maladie est due au développement dans l'épiderme d'un petit champignon parasitaire ; vu l'absence complète d'hygiène, le petit champignon a de magnifiques champs de culture et la presque totalité des hommes en ressentent les effets ; les femmes y résistent beaucoup mieux. Chose curieuse, une élévation d'altitude de 200 mètres suffit à arrêter le développement de ce parasite. Est-ce à cause de ces champignons que le pinto est quelquefois, non hostile, mais d'une passivité extrême vis-à-vis des étrangers? sa conduite ne se manifeste d'ailleurs par aucun acte malveillant, mais par le simple refus de tout ce qui lui est demandé.

La faim justifiant parfois les moyens, on est quelquefois contraint d'user de procédés qu'on ne peut évidemment pas recommander. Nous arrivons un jour dans un rancho presque confortable dont l'hôte ne veut rien nous céder : la vue d'une basse-cour bien garnie nous avait pourtant fait espérer une variation au menu qui, depuis plus d'une semaine, ne se composait guère que de corned-beef. Pas moyen d'acheter le moindre « pollo », même pour un prix quadruple de sa valeur réelle. Heureusement notre mozo est débrouillard, et l'espoir de partager un festin ne peut que développer l'intelligence. Il nous engage à cesser toute récrimination en nous fixant malicieusement et en murmurant : « Espere usted, Señor » (attendez un peu, maître). Puis, tranquille-

ment, il prend sur notre petite provision de route le maïs nécessaire aux mules. Le grain répandu, en même temps que les mules auxquelles il était destiné, s'approchent coqs, poules et poulets ; le mozo, muni d'une branche, tente d'empêcher le pillage ; intentionnellement, il fait grand bruit, pousse quelques jurons, et feint une terrible colère contre l'audace croissante de la basse-cour ; tant et si bien qu'un coup de bâton lancé de main experte, et destiné à faire reculer les assaillants, casse les deux pattes d'un poulet ; piaillements du blessé, désolation du coupable, colère du ranchero qui, toutefois, consent à vendre l'animal. Car si sa mentalité lui a dicté de refuser un service, elle lui dicte maintenant de ne pas subir un dommage sans profit. Pour 25 centavos, nous eûmes un « pollo » délicieux, dont nous nous régalâmes sous les yeux du propriétaire resté penaud.

Une autre fois, la manière employée fut plus forte ; même refus systématique d'un ranchero de nous céder tout ce que nous lui demandons, bien qu'il possède un troupeau de quelques centaines de têtes de boucs, chèvres, chevreaux ; un petit chevreau, dont on laisse la peau, peut valoir là de 50 centavos à 1 piastre ; nous en offrons 2 piastres inutilement. Nous prenons tranquillement notre Winchester, ajustons froidement un chevreau, lâchons notre coup de feu : le troupeau affolé se disperse, mais l'animal visé est resté sur place. Nous tirons alors 2 piastres de notre poche, les tendons d'une main au ranchero et, lui désignant de l'autre la victime : « Le vendez-vous maintenant » ?

Le premier moment de stupeur passé, le paysan réfléchit ; notre geste l'a vraiment étonné et lui en impose ; enfin, il prend bravement son parti et serre soigneusement les 2 piastres dans un coin du chiffon

qu'il a dans sa poche. Il devient même tout à fait aimable et nous aide à préparer une « barbacoa » succulente: un trou est creusé dans la terre et pavé de pierres plates ; on y entretient un feu de bois très ardent pendant deux heures ; le feu éteint, les cendres enlevées, le chevreau dépouillé, entouré de feuilles de maïs mouillées, est placé dans ce four improvisé ; des branches et des feuilles, recouvertes de terre forment couvercle ; au-dessus on fait à nouveau du feu. Il n'y a plus qu'à attendre, la cuisson se fera toute seule ; néanmoins, un homme restera à portée, car le fumet odorant qui s'échappe de sous terre amène bientôt une bande de chiens, dont nous n'avions même pas soupçonné l'existence. L'office de notre hôte est récompensé, car nous le convions à prendre sa part du festin, qui fut, malheureusement, gêné par une invasion de grosses mouches multicolores, bourdonnantes, venues par milliers à l'appel du délicat arome exhalé par la chair cuite à point.

Parfois, passant à proximité (deux à cinq jours de mule) d'une mine en exploitation, la curiosité fait faire un détour ; il y a d'ailleurs toujours de bons renseignements à recueillir sur place et d'utiles observations à faire sur la formation de la région ; le mineur établi reçoit toujours cordialement le mineur ambulant ; il connaît d'ailleurs, par expérience, la vie du prospecteur, et réserve à celui-ci une hospitalité très large ; des Mexicains, des Américains, des Anglais, des Allemands ont ainsi hébergé, en pleine sierra, le Français qui écrit ces lignes. Un ou deux jours de détente, manger à une table, coucher dans un lit à matelas, se laisser aller à des causeries, tout cela procure un bien-être que l'on avait presque oublié! La joie est complète lorsque le groupement possède une poste où vous attend un long courrier.

Il faut mettre de l'ordre dans le carnet de notes et, détail prosaïque, procéder à la révision de la valise au linge ; les animaux se reposent pendant que leurs harnachements sont réparés ; les provisions sont reconstituées, et, au bout d'un court séjour, l'on repart retrempé pour les fatigues futures.

A notre époque de fiévreuse activité, d'information à outrance, où un fait intéressant est connu presque instantanément dans le monde entier, rester isolé de ce monde quelques semaines procure des sensations nouvelles qui ne peuvent être que des stimulants d'énergie et des excitants pour le développement de l'initiative personnelle. La prospection est une bonne école pour favoriser l'heureuse évolution de ces facultés.

CHAPITRE XV

Les Chemins de fer. — Les Travaux publics

La politique « ferrocarrilera ». — La Compagnie nationale des chemins de fer. — Constitution de la Compagnie. — Comment l'Etat entend exercer son ingérence. — Les routes pitoyables. — Les travaux d'assainissement entrepris à Mexico. — L'amélioration et l'aménagement des ports.

Les diverses crises politiques que traversa le Mexique, en détournant du pays les capitaux étrangers, furent autant d'obstacles à l'exécution de travaux publics de quelque importance. Il est cependant certain que tous les progrès de la science y étaient suivis avec intérêt : c'est ainsi que, dès le 22 août 1837, le gouvernement accordait la première concession en vue de l'établissement d'un chemin de fer.

Cette première voie ferrée suivait naturellement la route à laquelle le régime colonial avait donné le plus d'importance : celle de Mexico à Veracruz, la seconde ligne à construire devant aller de Mexico à Acapulco.

Ce fut le tronçon de Veracruz à El Molino qui fut exécuté le premier : long de 13 kilomètres, il fut inauguré le 16 septembre 1850. C'était la première amorce de la ligne de Veracruz à Mexico (aujourd'hui la Compagnie du chemin de fer mexicain), qui, après

des vicissitudes sans nombre et avec l'aide de capitaux anglais, fut enfin terminée et inaugurée pour la totalité de son parcours, le 1er janvier 1873, les travaux n'ayant été commencés sérieusement qu'en 1865.

Ce fut à la suite de la mise en exploitation de cette ligne, que le Mexique envisagea sérieusement la question des chemins de fer, tant au point de vue technique qu'au point de vue politique internationale. En effet, une question extrêmement grave se posait : convenait-il de relier le cœur du pays avec les puissants voisins du Nord, avec les spoliateurs de 1847 ? La fameuse phrase du président Lerdo de Tejada : « Entre la fuerza y la debilidad, conservemos el desierto » — phrase qui contenait un programme politique et un acte de foi — avait ses partisans acharnés, et celui qui la proféra refusa d'accorder toute concession à des Américains du Nord.

A partir de cette époque, toute latitude fut laissée aux Etats pour construire, sur leur propre territoire, des chemins de fer locaux dont la réunion eût pu former plus tard tout un système. Ces concessions, pour la plupart, restèrent sur le papier ; mais elles contraignirent par la suite les grandes compagnies à conclure des arrangements avec les Etats, dont certains purent ainsi obtenir le passage de la voie ferrée sur tel ou tel point de leur territoire.

En 1880, le gouvernement se départissant de la ligne de conduite observée par Lerdo de Tejada accorda à deux groupes financiers importants des Etats-Unis, d'une part la concession de la ligne de Mexico à El Paso (chemin de fer central) à voie normale, et d'autre part, celle de la ligne de Mexico à Laredo (chemin de fer national du Mexique) à voie étroite. A la suite de cette grande décision et pendant une période d'une dizaine d'années, la politique du gouvernement fut

d'accorder, avec une libéralité prodigue qui frisait presque le désordre, toutes les concessions qui lui étaient demandées ; et cela sans suivre un plan déterminé quant au système général, même sans observer de règles fixes pour les conditions de ces concessions ; quoique la grande majorité de celles-ci n'aboutît pas, il en résulta néanmoins des embarras sérieux pour les finances du pays.

Ce n'est qu'en 1899 qu'une loi sur l'administration publique des chemins de fer vint réglementer la politique du gouvernement et définir le futur réseau essentiel du Mexique ; sept lignes d'intérêt général furent prévues. Actuellement, trois d'entre elles sont construites et en exploitation, trois sont en construction, une est amorcée. Près de 25 000 kilomètres de chemins de fer sont, en ce moment, en exploitation ; or, il y a trente ans, il n'y en avait pas seulement 1 millier. Si le pays s'est mis un peu tard à développer son réseau ferré, il faut reconnaître qu'il a, depuis, rattrapé le temps perdu : ce résultat est la conséquence d'efforts énergiques et de sacrifices pécuniaires qui représentent plus de 200 millions de piastres, soit versés à titre de subventions à des chemins de fer construits avec des capitaux étrangers, soit dépensés dans des travaux entrepris directement par le gouvernement ou payés par lui.

La politique « ferrocarrilera » du gouvernement mexicain entra dans une phase d'action encore plus directe, grâce à la fusion, provoquée par lui, des principaux réseaux en une seule compagnie appelée « Compagnie des chemins de fer nationaux du Mexique » ; le gouvernement a sur elle droit de contrôle, par cela même qu'il possède la majorité des actions. Ce fait, d'importance capitale, qui, financièrement, est une consolidation, constitue donc un véritable « rachat », mais

effectué par des moyens nouveaux, dont l'originalité se pare d'élégance ; ce fut là un coup de maître, qui déjoua habilement les projets de deux puissants trusts américains, lesquels ne rêvaient rien moins que l'accaparement à leur profit.

La nouvelle compagnie nationale a absorbé le « Nacional » (à qui appartient la ligne « Hidalgo et Nord-Est » et qui contrôle « l'Internacional ») et le « Central (qui possède les lignes : Coahuila et Pacifique », et « Mexicain du Pacifique »). Elle contrôle, en outre, la compagnie « Interocéanique », dont l'incorporation n'a pas été faite ; le gouvernement craignait en effet des difficultés, ses renseignements lui laissant à penser que les Anglais ne changeraient pas volontiers leurs titres de l'Interocéanique — compagnie créée en Angleterre — contre des titres d'une compagnie étrangère.

Le réseau national comprend donc les lignes : Mexico à Laredo, desservant Guanajuato, San Luis Potosi, Monterrey ; San Luis Potosi à Tampico ; Mexico à El Paso passant par Irapuato, Aguascalientes Zacatecas, Torreon, Chihuahua ; Irapuato à Manzanillo par Guadalajara et Colima ; Ciudad Porfirio Diaz à Torreon et Durango ; Mexico à Veracruz par Puebla ; plus une série d'embranchements. En outre, le réseau doit s'agrandir, d'abord grâce à la construction de la ligne directe de Mexico à Tampico, officiellement décidée, et, vraisemblablement, ensuite, grâce au prolongement jusqu'au Pacifique, en suivant la vallée du Rio de las Balsas, de la ligne qui, partant de Mexico, passe à Cuernavaca et va jusqu'à Las Balsas sur le fleuve du même nom.

La Compagnie des chemins de fer nationaux du Mexique est au capital de 460 millions de piastres, dont le gouvernement possède 230 004 580. Le conseil est formé de 21 membres dont 16 nommés par le gou-

vernement et 5 par les autres actionnaires; le siège social est à Mexico, mais neuf des membres peuvent résider à New-York et y tenir leurs réunions. Le comité de New-York n'a pas d'attributions spéciales; le vote de ses membres est computé avec celui des membres résidant à Mexico.

Deux classes de titres de dettes, spécialement garantis par les biens et concessions actuels et futurs, sont autorisés :

1° Des bons d'hypothèque dits de préférence, portant un intérêt de 4 1/2 p. 100 et amortissables de 1917 à 1957; ils jouissent d'une préférence pour le payement des intérêts et du principal; la Compagnie est autorisée à émettre jusqu'à 1 milliard 180 millions de francs de ces bons;

2° Des bons de seconde classe, dits d'hypothèque générale, portant intérêt annuel de 4 p. 100, amortissables de 1937 à 1977; ces bons sont garantis sans conditions, intérêt et capital, par le gouvernement mexicain; leur montant total a été fixé à 820 millions de francs, à émettre au fur et à mesure des besoins, chaque émission devant être approuvée par le ministre des finances.

Dès le début, il a été émis environ pour 70 millions de francs de bons d'hypothèque de préférence, qui ont été placés à Londres, Amsterdam et Genève aux environs du pair, et environ 150 millions de francs de bons d'hypothèque générale qui ont été placés à Paris, en juillet 1908, à 89 1/4 p. 100 de leur valeur nominale.

Le contrôle d'une compagnie de cette importance, la solution des problèmes complexes entraînés par les conflits possibles entre les actionnaires désirant des dividendes et l'Etat, soucieux de faire profiter la nation des économies réalisées par la fusion des an-

ciennes compagnies, peuvent paraître difficiles à résoudre ; une déclaration officielle de M. Limantour, promoteur de la loi en quelque sorte organique des chemins de fer de 1899, et auteur de la consolidation, a fait connaître la manière dont le gouvernement mexicain entendait se servir de ce puissant instrument d'influence et d'action. Partant de ce principe que s'abstenir de toute intervention dans la direction des chemins de fer équivaudrait à rendre nuls les avantages de l'opération, mais que donner son avis sur les nombreux points qui relèvent de la compétence des directeurs ou des conseillers d'une compagnie, conduirait pratiquement à l'exploitation directe des chemins de fer par le gouvernement, le pouvoir exécutif avait décidé d'observer la règle de conduite suivante : pour les affaires purement administratives comme les contrats de concession ou les réglementations, si les pouvoirs publics doivent se prononcer, l'intervention regarde le ministère des Communications et Travaux publics, à l'exclusion de toute ingérence de la part du ministère des Finances, ingérence qui entraverait la liberté d'action des membres du conseil de direction et des principaux fonctionnaires de la compagnie ; c'est à ces derniers seuls qu'il appartient d'organiser les services, de nommer, rémunérer ou destituer les employés, d'acheter le matériel, de choisir les méthodes d'exploitation, d'être en relation avec les particuliers. Mais pour les questions d'importance vitale comme celles qui ont trait à la constitution de la compagnie ou à son avenir, celles qui peuvent modifier les conditions légales de ses propriétés, celles qui sont relatives à des emprunts, à la prolongation ou acquisition de voies ferrées ou services annexes, toutes celles, enfin, qui touchent à la ligne de conduite générale de la compagnie, ligne intimement liée à la politique

gouvernementale des chemins de fer, le pouvoir exécutif entend que le conseil de direction se range à l'opinion du principal actionnaire, responsable, après tout, des dettes de la compagnie, et représentant d'autres intérêts d'ordre supérieur.

Voici en quels termes M. Limantour répondait d'avance aux objections que pourraient faire les adversaires de ce système. « Peut-être, si l'on médite sur les attributions et les devoirs incombant au gouvernement, se demandera-t-on quelles influences l'emporteront dans le conflit entre les intérêts de la compagnie qui prétendra gagner et augmenter ses gains, et ceux de tous les habitants de la République soucieux de voir les tarifs s'abaisser et les moyens de communication se multiplier. Une telle question méconnaît les fonctions essentielles de l'Etat ; car c'est une erreur de supposer que le gouvernement, par le seul fait de représenter des actions d'une compagnie, n'aura que les vues d'un simple actionnaire et ne tiendra pas compte des autres charges et devoirs qui lui incombent, en tant que gouvernement. Il serait monstrueux de sa part de ne pas appliquer, pour juger de ce qui convient aux intérêts de la nation, d'autre critérium que le désir d'obtenir des dividendes, ou cet autre désir, diamétralement opposé, de sacrifier les entreprises de transport à d'autres intérêts, et de jeter ainsi au gouffre l'argent et le crédit de la République[1]. »

1. Le rapport du ministre des Finances se continue ainsi : « Et, à propos de l'avenir, nous n'avons pas le droit de supposer que les futures administrations publiques négligeront de tenir compte des multiples facteurs de la question, et qu'en inclinant, selon les cas, soit en faveur du public, soit en faveur des compagnies, elles perdront de vue le bien-être général du pays, auquel est lié également le perfectionnement des voies de communication, qu'on ne pourrait attendre de compagnies anémiques, la prospérité du Trésor, que compromettrait gra-

« Quant aux compagnies de chemins de fer dont le gouvernement n'est pas actionnaire et à celles qui s'organiseront dans l'avenir, la protection du gouvernement fédéral et les franchises et droits légaux ne leur feront pas défaut. A ce propos, il convient de déclarer, pour prévenir des doutes et démentir des rumeurs, que la politique du gouvernement en matière d'acquisition et de consolidation de voies ferrées n'altérera en rien les projets formés par lui, depuis de longues années, pour encourager la création des lignes nouvelles et l'extension de celles déjà existantes. »

vement leur insolvabilité, et le développement des grands intérêts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Le problème à résoudre par le gouvernement est de ceux qu'on ne doit pas étudier selon l'un des nombreux aspects spéciaux que peut offrir la pratique, mais qu'il faut considérer d'une manière synthétique et avec les vues plus hautes qui, dans les questions d'intérêt matériel, doivent animer le pouvoir public. N'oublions pas que l'exploitation des richesses naturelles du pays et l'amélioration des conditions économiques de ses habitants relèvent, en grande partie, des facilités de communication et que celles-ci dépendent de l'impulsion qu'elles reçoivent du gouvernement, mais aussi et surtout de la rémunération équitable des capitaux privés engagés dans les entreprises de transport.

« Dans son programme, l'Exécutif admet l'aide donnée, dans la mesure des ressources disponibles, à l'établissement de voies de communications sur tout le territoire national. Au sujet de l'extension ou du perfectionnement des lignes des chemins de fer nationaux, il croit avoir fait le possible, dans l'organisation de la compagnie et la discussion du plan financier, pour la pourvoir en termes opportuns, des éléments nécessaires. Il se propose aussi d'étudier à fond les richesses des diverses régions non encore pénétrées par une voie ferrée, et les difficultés techniques et financières qu'y présenteraient la construction d'une ligne. L'ordre dans lequel les voies nouvelles seront construites dépendra de l'importance du trafic de la région, et peut-être aussi de la coopération pécuniaire des autorités locales et des habitants les plus intéressés.

L'ingérence du gouvernement mexicain dans les chemins de fer du pays conduit tout naturellement à parler de la ligne de Tehuantepec, dont la mise en exploitation a été certainement un événement capital pour le monde commercial. Dès les premiers temps de la conquête espagnole, on eut l'idée d'utiliser l'isthme de Tehuantepec pour l'établissement d'un moyen de communication quelconque entre les deux océans. Innombrables sont les projets de chemins de fer, canaux, voies pour le transport des navires, etc., qui furent étudiés et présentés.

Une première concession accordée en 1842 et à laquelle succédèrent nombre d'autres, dut être déclarée caduque; finalement, en 1882, le gouvernement décida de se charger lui-même de la construction de ce chemin de fer devant unir les ports de Coatzacoalcos et de Salina-Cruz. Par tranches successives, à cause de contretemps divers et de l'obligation où l'on était de recourir à des emprunts, la ligne, qui mesure 310 kilomètres, fut terminée en 1894.

Mais la construction en bien des points était défectueuse et l'exploitation ne put suivre son cours normal. On décida alors d'affermer la ligne à la maison « Pearson and Son Ld. »; l'Etat est resté propriétaire du chemin de fer et a constitué avec ladite maison une « Compagnie du chemin de fer national de Tehuantepec » dont l'exploitation est à la charge de l'importante maison anglaise; celle-ci s'est chargée de la reconstruction et de l'amélioration de la voie, ainsi que de l'établissement de stations, dépôts, ateliers, etc., pour le compte du gouvernement. Le trafic international sur le chemin de fer de Tehuantepec a été solennellement inauguré fin janvier 1907; à cette occasion, le port de Coatzacoalcos a été débaptisé et nommé « Puerto Mexico ». Cette ligne mérite l'attention du

commerce du monde entier, car elle modifie incontestablement bien des lignes de communication. Elle n'aura même pas à souffrir de la concurrence du canal de Panama : car l'isthme de Tehuantepec, situé 7° au nord de Panama n'est qu'à 800 milles de la Nouvelle-Orléans et, par suite, bien plus rapproché que le canal de l'axe commercial du monde : Liverpool, New-York, San Francisco, Yokohama, Hong-Kong.

En comptant avec les vapeurs modernes, un fret type de 1 dollar par tonne et par chaque millier de milles pour le transport des marchandises, et en évaluant à 2 dollars par tonne les frais de la traversée de l'isthme, il est facile de calculer que l'économie de temps et d'argent est notable pour les marchandises de New-York destinées à l'Australie ou à l'Extrême-Orient. Déjà la route, par l'isthme de Tehuantepec, est très nettement moins longue que par le canal de Suez.

Elle raccourcit encore, de tout le détour nécessaire pour traverser le canal de Panama, le parcours : New-York, San Francisco, la Nouvelle-Orléans et Hong-Kong.

Le réseau fondamental des chemins de fer du Mexique ne sera d'ailleurs définitivement établi que lorsque les diverses lignes : Mexico, Tampico ; Guaymas, Mazatlán, Tepic, Guadalajara ; Las Balsas, Zihuatanejo ; Chihuahua, Topolobampo ; Durango, Mazatlán ; Las Balsas, Chilpancingo, Acapulco ; et la ligne reliant le réseau du Yucatan au chemin de fer de Tehuantepec, seront ouvertes.

Enfin, à côté de ces lignes principales, des quantités de lignes secondaires sont nécessaires pour la mise en valeur des richesses du sol.

Les chemins de fer sont parmi les parties de l'acti-

vité économique du pays qui ont le plus souffert de la période révolutionnaire.

Des dégâts énormes ont été causés par tous les partis en lutte. La situation financière des compagnies a obligé à diminuer, sinon supprimer, l'entretien des voies et du matériel roulant, c'est dire qu'un grand effort est nécessaire avant que la situation permette la reprise des projets d'extension des réseaux ferrés qui sont indispensables au développement général.

Outre ses 25000 kilomètres de chemin de fer, le Mexique possède un réseau de routes, mais il faut avouer qu'il est pitoyable. Il y a quelques années, le fait que deux ou trois automobiles réussirent le voyage de Mexico à Toluca fut considéré comme exploit remarquable, étant donné l'état de la route unissant la capitale fédérale à la capitale de l'Etat de Mexico ; c'est dire ce que peuvent être les chemins dans l'intérieur du pays. Il n'y en a qu'un tout petit nombre de carrossables, et encore dans quelles conditions ! la plupart ne sont que des sentiers ou des pistes, sur lesquels la mule est le meilleur et le moins dangereux des moyens de transport aussi bien pour les voyageurs que pour les marchandises.

Le gouvernement central, cependant si soucieux de tout faire pour le développement du pays, ne s'est occupé que fort peu des routes, et ne leur a réservé qu'un budget insignifiant. Les quelques ressources affectées à ce chapitre étaient employées à la création de voies nouvelles ou à la réfection d'anciennes voies, mais non à un entretien permanent ; de sorte qu'une route acceptable lorsqu'elle est nouvelle, devient désastreuse dès qu'elle a supporté une saison de pluies. La majeure partie des routes est d'ailleurs à la charge des Etats et des municipalités qui, en général, s'en

soucient encore moins que le gouvernement fédéral. Après chaque saison pluvieuse, presque partout ce sont les compagnies minières, les grandes exploitations agricoles, les commerçants des centres qui assurent, de leurs deniers, les réfections indispensables des chemins qui leur sont utiles.

Il est de toute nécessité qu'on remédie à cet état de choses : et le plus tôt sera le mieux pour le développement économique du pays.

Il y a au Mexique une chose qui force l'admiration. C'est l'ensemble des travaux vraiment gigantesques pour l'assainissement de la vallée de Mexico. On désigne, sous le nom de « Desagüe del valle de Mexico », ces œuvres colossales qui ont demandé des siècles et dont l'achèvement s'est poursuivi à travers les phases les plus troublées de l'histoire intérieure.

Les premiers travaux entrepris pour protéger Mexico contre les inondations provoquées par le débordement des lacs voisins remontent à l'année 1449 ; à la suite de la destruction presque complète de la ville, on construisit une première digue de défense, longue de 16 kilomètres ; ce fut insuffisant. Un grand nombre d'autres digues, construites avant et après la conquête espagnole, ne réussirent pas davantage à protéger contre les dégâts causés par les inondations. En 1555, on eut l'idée de détourner le cours des principaux fleuves qui, se jetant dans les lacs, en provoquaient le débordement lors des grandes pluies. Les travaux les plus importants réalisés dans ce but sont dus à un Français, Henri Martin, plus connu sous le nom espagnolisé de Enrico Martinez. On se mit à l'œuvre en 1607 ; mais les rivalités, les intrigues, l'irrésolution continuelle des gouvernants, les revirements d'opinion des nombreux personnages appelés à donner

leur avis, augmentèrent les dangers au lieu de les éloigner; cette anarchie amenait une apathie complète pendant les années où l'absence de pluies ne faisait prévoir aucun danger, et au contraire une activité désordonnée quand les fortes pluies arrivaient; bref, en 1822, les travaux, pour lesquels 8 millions de piastres avaient été dépensés depuis 1607 n'avaient produit aucun résultat.

En 1855, un concours est ouvert pour un projet d'asséchement général de la vallée de Mexico; le plan de l'ingénieur mexicain Garay est adopté; mais de nouveau le manque de fonds, les convulsions politiques et aussi l'indifférence amenée par le peu de fréquence des inondations empêchèrent la réalisation de ce projet; après l'inondation de 1865, commencement d'exécution d'un nouveau projet, qui est suspendu, puis repris, puis finalement abandonné.

Le plan définitif, dû à l'ingénieur mexicain Don Luis Espinosa, fut approuvé en 1879; c'est celui qui, avec quelques modifications, a été exécuté; il prévoyait le desséchement combiné avec l'évacuation des eaux d'égouts de Mexico. Grâce à la création, en 1886, d'un conseil de direction, qui donna à l'affaire une vigoureuse impulsion, toutes les difficultés, tant techniques que financières, furent enfin vaincues; et le 17 mars 1900, ces travaux, vraiment séculaires, et qui coûtèrent plus de 25 millions de piastres, furent solennellement inaugurés.

Les ouvrages exécutés sont de trois sortes: un canal de plus de 47 kilomètres, un tunnel de 10 kilomètres et une tranchée de 2 km. 500 conduisant les eaux au fleuve Tequixquiac.

En même temps, on les complétait par la création à Mexico d'un réseau d'égouts dont l'entreprise, commencée par l'administration, fut ensuite confiée à des

entrepreneurs français, MM. Letellier et Vézin, qui la terminèrent en 1902. Le complément de ces premiers grands travaux a été confié à des entrepreneurs mexicains.

On a continué par la réalisation d'un autre grand projet : l'adduction de l'eau du lac de Xochimilco.

La ville est, en effet, très pauvre sur ce point. La majeure partie de l'eau consommée vient du sous-sol : presque chaque maison possède une petite pompe à trois cylindres mue électriquement, aspirant l'eau que l'on rencontre, suivant les endroits, à une profondeur variant de 1 à 5 mètres et la refoulant dans des réservoirs en tôle juchés sur des tours métalliques ; cette eau n'est d'ailleurs pas de très bonne qualité. De plus, l'eau nécessaire au nettoyage des égouts est insuffisante ; pendant la saison sèche, l'air est souvent empesté, et beaucoup d'hygiénistes attribuent à ce fait l'indéracinabilité du typhus qui, chaque hiver, fait de nombreuses victimes.

La question de l'eau a donc été examinée avec soin, et les projets d'un ingénieur mexicain, M. Marroquin, ont été approuvés et commencés en 1905.

Les eaux du lac de Xochimilco sont élevées de quelques mètres dans des réservoirs au moyen de trois installations électriques ; elles sont conduites par simple gravité jusqu'à un réservoir situé près de Chapultepec, aux environs de Mexico ; là, une autre installation de pompes mues électriquement les refoule dans de vastes bassins construits sur une colline, d'où elles sont distribuées dans la ville. Les installations sont calculées pour pouvoir donner jusqu'à 2 550 litres par seconde, de manière que même lorsque l'agglomération comptera 500 000 habitants, le service des eaux puisse assurer une quantité journalière de 400 litres par personne.

La conduite principale a 25 kilomètres de longueur ; elle est en ciment armé, l'armature étant formée d'un cylindre de métal déployé. Le gouvernement a fait exécuter lui-même les travaux, sous la direction de l'auteur du projet.

En même temps qu'à Mexico, des travaux d'assainissement ont été exécutés à Veracruz, Tampico, Salina-Cruz, Puerto Mexico, Mazatlán ; on est en train de doter d'un système d'égouts Puebla, Chihuahua, Monterrey, Durango, Aguascalientes, Oaxaca, etc., beaucoup d'autres villes enfin font des études dans le même sens. Il est certain que ces travaux ainsi que les entreprises d'adduction d'eaux sont destinés à prendre une grande extension, peu de villes possédant bien organisés ces services absolument indispensables.

L'aménagement des ports est un des points sur lequel le gouvernement a porté le plus tous ses efforts. Toutefois, il n'a décidé jusqu'à présent d'entreprendre de grands travaux que dans les ports reliés, par un chemin de fer, à l'intérieur du pays. Les premiers travaux maritimes entrepris sont extrêmement récents, puisqu'ils ne remontent guère qu'à une trentaine d'années ; mais le résultat obtenu montre avec quelle activité remarquable ils ont été poussés.

On commença d'abord par Veracruz. Dès 1808, on avait eu l'idée de protéger le mouillage des navires dans ce port : bien des projets furent présentés à cet effet, mais ce n'est qu'en 1882 que les travaux commencèrent sous la direction du conseil municipal de la ville. L'exécution avança lentement et fit apercevoir certaines imperfections dans les projets adoptés, qui durent être plusieurs fois modifiés. L'inauguration eut enfin lieu le 6 mars 1902.

Les travaux consistent en trois digues de protection et en une série de quais et de wharfs ; le mouillage abrité a un fond de 10 mètres à marée basse. En plus des aménagements du port, on a établi à Veracruz une distribution régulière d'eau potable et un système d'égouts ; une série d'édifices fédéraux : station sanitaire, postes et télégraphes, douane, direction des phares, y ont été construits ; tous ces travaux, qui ne datent que de quelques années, représentent près de 40 millions de piastres:

Tampico est actuellement complètement amélioré, mais le procédé employé a été tout différent de celui mis en œuvre à Veracruz et bien moins onéreux pour l'Etat ; il s'agissait de canaliser le fleuve Panuco et de construire deux digues qui, prolongeant le canal, supprimeraient l'ancienne barre. Les travaux furent entrepris par la compagnie du chemin de fer central en vertu d'un contrat par lequel le gouvernement exemptait ladite compagnie de tous droits d'importation sur le matériel nécessaire, et lui promettait une subvention de 3 millions de piastres ; des quais furent édifiés, et aujourd'hui le port de Tampico a supplanté Veracruz ; il est le premier du Mexique comme mouvement maritime, et ce mouvement ne fera que s'accroître lorsque la ligne Mexico-Tampico décidée, sera construite.

A Manzanillo, une digue de moins de 500 mètres de longueur ne défend peut-être qu'imparfaitement une baie qui a été draguée, et sur les bords de laquelle des wharfs ont été prévus. Mais des travaux beaucoup plus importants ont été exécutés à Puerto Mexico (ancien Coatzacoalcos) et à Salina-Cruz, points terminus du chemin de fer de Tehuantepec ; on pourra en juger par ce fait que les dépenses dépassent 65 millions de piastres. Les travaux de Puerto Mexico ont

pour but la canalisation du fleuve de Coatzacoalcos et la construction de deux digues : ceux de Salina-Cruz, comportent également l'édification de deux digues et la création d'une rade intérieure, sorte d'énorme bassin d'une superficie d'environ 30 hectares. Les deux villes sont complètement assainies, et leurs quais dotés d'un outillage en rapport avec l'importance du trafic auquel est appelé le chemin de fer de Tehuantepec.

On ne connaît pas encore le résultat des études entreprises en vue de l'amélioration du port de Campêche. Celles faites à Guaymas ont abouti à la rédaction d'un avant-projet avec devis de 5 millions de piastres ; Guaymas est un port très abrité et qui ne nécessite aucune œuvre de défense ; l'avant-projet prévoit l'établissement d'une digue séparant de la baie une sorte de marais, qui serait comblé au moyen des matières provenant du dragage de cette baie ; des quais seraient ensuite élevés.

Mazatlán étant depuis peu relié avec le réseau ferré mexicain, et vu les dangers du mouillage actuel dans ce port (un voilier qui se laisse prendre par une tempête au « fondeadero » de Mazatlán est infailliblement perdu), il est à peu près certain que le gouvernement sera amené à l'exécution des travaux d'amélioration de ce port. Enfin, il est question d'aménager le port de Progreso, porte maritime du riche Etat de Yucatan ; au point de vue technique, la tâche sera ardue, car Progreso n'est qu'une plage sablonneuse à pente douce telle, que les navires mouillent à une distance d'environ 10 kilomètres de la terre.

Le Mexique consacrait annuellement quelques centaines de mille piastres à l'édification ou à l'entretien des phares ; il en possède une quarantaine, dont le plus haut du monde : celui de Mazatlán, qui a son foyer

lumineux à 136 mètres au-dessus du niveau de la mer. En outre, une centaine de fanaux, balises, etc., assurent la sécurité de la navigation sur les côtes. Enfin une « Commission hydrographique des Etats-Unis mexicains » est chargée de l'entretien des fleuves, rivières et canaux, de l'amélioration des conditions hydrauliques de ces voies et de la solution de tous projets ou études se rapportant à ces questions.

En outre de ces divers grands travaux, plusieurs édifices publics de la capitale sont en cours d'exécution pour le compte du gouvernement; après l'Hôpital général et l'Hôtel des postes, terminés, le Théâtre national, le Palais législatif, une école normale, etc., sont en construction. Cette période d'activité a été passagère, les guerres civiles ayant tout arrêté ; mais elle reprendra et se prolongera avec le retour à la vie normale qui verra s'augmenter chaque jour les nécessités et les ressources du pays. En outre, en dehors du gouvernement, les Etats et les municipalités s'engageront également dans l'exécution d'importants travaux ; c'est ainsi que l'Etat de Guanajuato a décidé le percement d'un grand tunnel destiné à détourner le cours d'une rivière qui, en débordant, a failli détruire la capitale de l'Etat.

Un champ d'action des plus intéressants s'ouvre donc pour les hommes entreprenants qui sauront se tenir au courant des projets élaborés par les diverses autorités mexicaines.

CHAPITRE XVI

Mexico

Fondation de la ville. — La beauté de la capitale. — La Mineria. — Le Zocalo. — Le bois de Chapultepec. — Le Musée national. — Comment on boit le dimanche à Mexico.

Un long passé, les traces de l'ancienne civilisation dont elle fut le berceau, les nombreuses luttes qu'elle eut à soutenir, font de Mexico l'une des villes les plus intéressantes de l'Amérique. Sa description du temps des empereurs aztèques, où les sacrifices humains étaient une loi, l'étonnement de Cortez et de ses compagnons quand ils en devinrent enfin maîtres, sa transformation radicale sous l'influence de la domination espagnole, son développement que n'arrêtèrent ni la guerre de l'Indépendance ni les luttes intestines, fourniraient la matière d'un long roman. Des capitales américaines, elle est à peu près la seule à avoir une histoire.

C'est en 1325 que Tenochtitlán, ou Mexico, fut fondée par les Aztèques, peuplade nomade partie de la Californie depuis plusieurs siècles à la recherche d'un emplacement convenable à son installation définitive. Selon les oracles, le lieu propice serait celui où l'on rencontrerait « un aigle posé tenant dans ses

serres un serpent[1]. » Pareil spectacle s'offrit aux yeux des Aztèques, sur un nopal poussé parmi les roches de l'un des lacs de la grande dépression qui forme aujourd'hui la vallée de Mexico : ils s'y arrêtèrent. Le hasard avait bien fait les choses : la nouvelle ville, complètement entourée d'eau, était donc facile à défendre contre les attaques des tribus ennemies. On se contenta de la relier à la terre ferme au moyen de trois digues allant respectivement à Tlalcopam (aujourd'hui Tacuba), Tepeyacac et Mexicalcingo. Son développement rapide en fit bientôt un centre de commerce important. Sa prospérité devint telle, qu'au moment de la conquête, les Espagnols la choisirent tout de suite comme métropole de la Nouvelle-Espagne. L'asséchement des nappes d'eau environnantes lui permit de s'étendre. Elle est demeurée la capitale des Etats-Unis mexicains, et compte aujourd'hui près de quatre cent mille habitants.

Pourtant, Mexico n'est pas encore très salubre ; la mortalité y est supérieure à celle des villes d'Europe ; cela ne vient pas de l'altitude (2 262 mètres), mais bien du manque de propreté du sol et de l'impureté des eaux, deux causes d'insalubrité qu'il ne tient qu'à la municipalité de faire disparaître. Le pavage et les égouts sont terminés ; l'œuvre complémentaire indispensable à réaliser est une abondante distribution d'eau potable. Lorsque ce service fonctionnera, on constatera, de l'avis de tous les hygiénistes, une diminution immédiate et très importante de la mortalité, la ville étant, sur les autres points, des plus salubres.

Pour le voyageur arrivant la première fois par la gare du Nacional, par exemple, l'impression est des

1. Ce sont les armes qui figurent sur l'écusson national.

plus heureuses ; on a la sensation nette de se trouver dans une grande capitale moderne, lorsque, par l'avenue de la Réforme et l'Alameda, on arrive dans le centre où se trouvent les hôtels.

Dans la période de paix, le gouvernement se préoccupait, en effet, beaucoup de la beauté de la capitale ; il savait qu'aux yeux de l'étranger une grande ville bien entretenue, pleine d'activité, est une sorte de garant du crédit des habitants ; et la municipalité désirait que les embellissements de la capitale suivissent les progrès économiques généraux du pays. Mexico changeait ainsi à son avantage d'année en année ; les améliorations qu'on y réalisait à coups de millions ne pouvaient que favorablement impressionner l'étranger à qui elles suggéraient la pensée suivante : « Décidément, le Mexique est actif et riche. » Le capitaliste européen ou nord-américain qui, désireux de faire de gros placements dans le pays, venait se rendre compte par lui-même de la situation générale, commençait presque toujours par visiter la capitale, de manière à se trouver à la source de tous les renseignements. L'impression d'arrivée pouvait être primordiale dans la décision qu'il prendrait. L'intérêt du Mexique était donc que sa capitale lui servît de réclame, et que ses embellissements créés à la suite de gros efforts pécuniaires, qui pouvaient paraître autant d'inutiles prodigalités, fussent autant de preuves palpables de la prospérité du pays.

De fait, ces embellissements n'étaient pas de trop pour rendre la ville réellement digne du cadre admirable et grandiose qui l'entoure ; Mexico est placée dans une vaste dépression, formant comme un ancien cratère d'un volcan gigantesque ; des montagnes aux contours capricieux lui font une ceinture de toutes parts, sauf vers l'est, où de vastes plaines et le lac de

Texcoco éloignent les contreforts qui limitent hydrographiquement la vallée.

Sur le ciel d'un bleu intense, sauf toutefois pendant la saison des pluies, le Popocatepetl et l'Ixtaccihuatl, volcans éteints et blanchis, profilent leurs neiges éternelles. Le Popocatepetl s'élève audacieusement à 5452 mètres et semble narguer le soleil qui ne peut rien contre les glaces qui se rapprochent de lui.

L'Ixtaccihuatl, moins haut, a des contours plus arrondis et rappelle la forme d'une femme étendue ; son nom d'ailleurs en aztèque signifie « la femme couchée ».

A leurs pieds s'étale la ville, formée de deux parties bien distinctes ; d'une part, les quartiers du centre, de l'ouest et du sud-ouest, tout à fait modernisés ; de l'autre, ceux du nord, de l'est et du sud-est, restés encore arriérés ; autour des quartiers actifs qui constituent la ville moderne et qui se prolongent vers le bois de Chapultepec, les anciens quartiers forment comme une ceinture de faubourgs. C'est dans les premiers que sont réunis tous les édifices importants ; ceux-ci, sauf quelques exceptions d'ailleurs fort belles, sont d'une architecture insignifiante, reflétant la prépondérance acquise par l'élément yankee ; toutes les nouvelles voies sont larges, spacieuses et bien entretenues. Mais, dans les faubourgs, le pavage et la propreté laissent plus qu'à désirer ; les maisons sont basses, beaucoup sont sordides ; en certains endroits, la démarcation entre le neuf et le vieux est brutale ; bien que ne quittant pas la ville, on a l'impression d'être transporté, instantanément, au fond d'un petit village lointain. Il est à souhaiter que les empiétements successifs de la ville moderne arrivent promptement à absorber ces vieux quartiers ; Mexico sera alors, à tous points de vue, une très belle ville.

Actuellement, le plus bel édifice est certainement

l'Ecole des mines, « Mineria », d'une architecture sobre et très élégante, avec de grandes cours bordées d'une double galerie à colonnades ; l'ensemble est fort harmonieux. Malheureusement, ce bel édifice menace de s'écrouler, car l'exécution des travaux d'égouts a eu pour résultat de provoquer un véritable drainage du sous-sol, et le niveau de l'eau s'est abaissé de 1 à 2 mètres. Bien des édifices avaient pris leurs assises définitives sur la sorte de couche boueuse incompressible qui existait auparavant ; l'eau s'abaissant, l'incompressibilité a disparu et les bâtiments se sont affaissés. L'Ecole des mines n'a pas échappé au désastre : elle s'enfonce inégalement, et il a fallu déménager une grande aile et l'étayer sérieusement. Pareil fait s'est présenté au ministère des Affaires étrangères, qui s'est petit à petit enfoncé de près de 1 mètre dans le sol.

Le Palais national, construit à la fin du dix-septième siècle, n'a rien de remarquable que ses vastes proportions. On a en outre entrepris, depuis plusieurs années, l'édification d'un palais législatif d'une vaste conception.

Par-ci par-là, quelques façades originales retiennent l'attention ; celle du nouvel Hôtel des postes, de style gothique espagnol, d'ailleurs peu en rapport avec la destination du bâtiment ; celle aussi de l'immeuble occupé par le Jockey-Club, datant du début du dix-huitième siècle, et recouvert entièrement de carreaux en céramique bleus. Le palais d'Iturbide (actuellement un hôtel), l'Hôtel de ville, l'Ecole préparatoire normale, le ministère des Travaux publics, la maison des Comtes de Santiago, etc., sont les spécimens les plus intéressants des édifices à « patio » construits en grand nombre par les Espagnols. Point de théâtre, en temps que monument du moins. Le Théâtre na-

tional, style art moderne, viendra combler cette lacune.

Mexico, comme à peu près toutes les villes du Mexique d'ailleurs, possède de nombreuses églises ; sa cathédrale est l'édifice religieux le plus grandiose de toute l'Amérique. Commencée en 1573, elle a été consacrée en 1667, mais n'a été complètement terminée qu'en 1791 ; élevée sur l'emplacement même de l'ancien principal temple « teocali » des Aztèques, la légende veut que les idoles païennes aient servi de pierres de fondations pour les plus grandes piles. Divers ordres employés donnent au style une grande variété, mais l'ensemble reste massif et d'allure plutôt sévère. A côté, la façade du Sagrario (sanctuaire), luxueusement fouillée et sculptée, dans le style un peu fantasque qui fleurit en Espagne au dix-septième siècle, produit un contraste frappant avec les belles proportions et les lignes harmonieuses de la façade de la cathédrale ; le tout étonne, mais n'en est pas moins réellement artistique.

Bordée par le Palais national, la cathédrale et une suite de bâtiments bien alignés à arcades « portales », la « Plaza Mayor de la Constitucion » est extrêmement vaste. C'est le centre de toutes les réjouissances et comme le cœur officiel de la ville ; au-dessus de la porte principale du Palais national se trouve la « Cloche de la Liberté », celle même à l'aide de laquelle, en 1810, à Dolorès, le curé Hidalgo appela les premiers patriotes mexicains et les groupa pour la lutte en faveur de l'indépendance. A chaque anniversaire de cette date historique, le chef de l'Etat vient lui-même ébranler la cloche vénérée, symbole de la liberté.

La Plaza Mayor, est, en outre, un des points où la circulation est la plus intense ; vers elle, en effet, convergent toutes les lignes de tramways électriques de la



MEXICO. — Avenue conduisant au parc de l'Alameda



MEXICO. — Un marché indigène.

capitale. Ces lignes, décrivant des circuits fermés, ne suivent pas au retour les mêmes voies qu'à l'aller ; ils marchent fort bien, souvent même trop bien, car Mexico possède certainement le record des écrasés par les cars électriques ; cela tient à une certaine brutalité dans la conduite, et au fait que, passant par nombre de rues étroites, la voie rase des trottoirs qui sont d'une largeur insignifiante. Pour désigner la « Plaza Mayor », on se sert familièrement du terme de « Zocalo », qui signifie socle, piédestal ; il y a nombre d'années, en effet, on avait commencé des fondations destinées à supporter un monument de l'Indépendance ; le monument ne fut jamais construit, et c'est un kiosque à musique qui en occupe la place.

Avec le parc de l'Alameda, coin délicieux orné de fleurs et d'arbres superbes et décoré de fontaines artistiques, le bois de Chapultepec est l'endroit le plus agréable de Mexico, et l'avenue de la Réforme, qui y mène est des plus fréquentées. C'est une belle avenue très large, à plusieurs chaussées : sur les bas côtés, des socles supportent alternativement la statue d'un homme célèbre et un vase décoratif ; à vrai dire, cette belle ordonnance ne donne pas tout l'effet artistique qu'on en attendait. Par contre, sur les ronds-points ménagés de place en place, on peut admirer de forts beaux monuments : la statue équestre de Charles IV d'Espagne, celle de Christophe Colomb et surtout le monument de Cuauhtemoc, le dernier des empereurs aztèques ; c'est une œuvre réellement belle et d'un cachet très particulier, toute sa décoration étant empruntée aux anciennes ruines aztèques. Un peu plus loin, un « monument de l'Indépendance », assez harmonieux, a été inauguré, lors du centenaire de cet événement.

Le bois de Chapultepec est le bois de Boulogne de

Mexico, mais moins démocratisé que celui-ci ; on n'y tolère point les stations sur l'herbe des pelouses : celles-ci gardent un aspect soigné convenant bien à la majesté des arbres immenses, principalement des « ahuehuetes » (sortes de cyprès) qui les entourent ; au milieu du bois, sur une petite colline, s'élèvent la résidence d'été du président et les bâtiments du Collège militaire, non loin desquels un modeste monument consacre la mémoire des élèves tués en défendant Chapultepec, lors de la guerre américaine, en 1847.

Des allées bien dessinées, des massifs heureusement disposés, un lac pittoresque ajoutent à l'agrément de cet endroit dont certaines échappées sont réellement pleines de charme. Une troupe spéciale de gardes à cheval porteurs de casques militaires, et de gardes à pied coiffés d'un élégant chapeau fendu en feutre gris, veillent jalousement à ce qu'on n'y commette aucune déprédation.

Les empereurs aztèques déjà appréciaient fort Chapultepec, et la légende veut que Moctezuma ait trouvé un passage conduisant des cavernes creusées au pied de la colline, jusqu'au sommet de celle-ci. Les Mexicains d'aujourd'hui sont, à juste titre, fiers de leur bois ; aux alentours, des maisons modernes et riches s'élèvent de plus en plus ; la beauté du site en est la seule raison, car, pour construire, d'autres quartiers seraient préférables : vers Tacuba, par exemple, où le sol élevé au-dessus des anciens lacs se rencontre plus vite.

Le Musée national est une des curiosités de Mexico. A ne compter que le nombre des objets exposés, il n'est pas encore très riche ; mais les collections s'accroissent de jour en jour, le gouvernement s'étant réservé l'entière propriété de toutes les antiquités que l'on découvre dans le pays.

Déjà certaines pièces offrent des spécimens tout à fait

remarquables de l'art aztèque et toltèque, qui constituent autant de documents précieux pour l'histoire de cette civilisation. Voici un calendrier aztèque sculpté dans une pierre énorme pesant plus de 20 tonnes, datant de 1478 et ayant fait partie du grand temple de Tenochtitlan. Plus loin, la pierre du Sacrifice, dont la forme, avec une dépression et un canal destiné à recevoir le sang des victimes, et les sculptures où des guerriers sont figurés, traînant les captifs vers le lieu de l'immolation, indiquent nettement l'horrible usage auquel elle fut consacrée. La statue de Huitzilopochtli, de 3 mètres de hauteur, est une des trouvailles les plus hideuses et des plus répulsives, de l'archéologie : elle figure, paraît-il, le dieu de la guerre, pourvu de deux visages tout à fait différents l'un de l'autre, mais pareillement horrifiants. Une pierre sculptée représentant un serpent ailé est des plus curieuses ; elle rappelle un peu certains bas-reliefs assyriens et son origine n'a pu être déterminée exactement pas plus que celle de plusieurs autres sculptures recueillies un peu partout sur le territoire.

Quelques salles contiennent des armes, des boucliers (celui de Moctezuma entre autres), et des objets usuels de l'époque précolombienne. Des bannières, des peintures, des armes, etc., représentent l'époque coloniale et les premières phases de l'époque moderne ; on y a fait figurer jusqu'au carrosse de l'infortuné Maximilien et la voiture du président Juarez. A tout prendre, l'ensemble est fort intéressant, car il fait revivre des époques et des races dont on ne trouve trace nulle part ailleurs sur la surface du globe.

C'est près de la cathédrale que se tient chaque matin le marché aux fleurs chatoyant et odorant ; on y trouve,

en toute saison, des roses, des orchidées, pour des prix excessivement modiques ; en plein hiver, même, vous pouvez faire garnir une grande corbeille : il ne vous en coûtera que quelques piastres.

Mais traversons le Zocalo ; voici un marché d'un autre genre « El Volador », le « Marché aux voleurs », réunion de bric-à-brac où l'on trouve de tout, du vieux et du neuf. Pourquoi cette appellation ? Est-ce comme d'aucuns l'assurent parce que tous les objets volés sont vendus là ? D'autres, plus catégoriques, affirment qu'il n'y a pas un seul objet sur le marché qui ne soit le produit d'un vol !

Telle est, du moins, la réponse qu'on ne manquera pas de faire au voyageur qui s'informera auprès du personnel du petit hôtel où il est descendu.

Ce mot petit surprendra le lecteur : il n'implique point une idée d'incommodité, — car il y a, à Mexico, des hôtels très confortables, — mais plutôt d'exiguïté. La ville ne possède pas, en effet, de ces grands caravansérails qui sont, par exemple, de règle aux États-Unis ; cela semble d'autant plus étonnant que la grande majorité de la population flottante de Mexico se compose d'Américains ; en hiver, de nombreux trains spéciaux amènent ces touristes par milliers, et, à cette époque, il est parfois fort difficile d'obtenir une chambre convenable.

Le qualificatif médiocre s'appliquerait plutôt aux restaurants qui sont loin d'être tous de premier ordre ; après un essai loyal, de tous ceux réputés bons, un gourmet n'en retiendra pas autant qu'il a de doigts dans une main. Tous les cafés, à part un seul qui est à terrasse, sont une copie du bar américain ; c'est là « cantina » très fréquentée et où se boivent nombre de cocktails, fort bons d'ailleurs, chaque cantina ayant un « faiseur de boissons » qui a appris son métier aux États-

Unis. Un règlement de police veut que ces établissements ferment le soir à dix heures, et les dimanches et jours de fête à midi ; de sorte que, réglementairement, il n'est pas possible à Mexico de se faire servir un verre de bière un dimanche après midi. Heureusement qu'on a trouvé un palliatif ! S'il est interdit de servir à boire, il n'est pas interdit de servir à manger, et on ne peut refuser à boire à une personne qui mange : aussi, avec le verre de bière que vous avez demandé, vous apporte-t-on une assiette contenant un petit pain ; n'y touchez pas ; il est probablement fort dur, et a dû figurer devant d'autres clients avant vous, comme il y figurera après. Ainsi les règlements de police sont saufs. Si, sortant de cet établissement sur lequel les autorités, soucieuses de votre santé, ont étendu leur main protectrice, vous désirez faire une promenade en voiture, deux classes de véhicules s'offrent à vous : victorias ou voitures fermées, avec drapeau bleu ou drapeau rouge indiquant le tarif : 1 piastre par heure pour le premier, 75 centavos pour le second. Les promenades sont à peu près la seule distraction à Mexico ; le soir, la capitale s'endort vite : à partir de neuf heures, les rues sont désertes.

Il y a pourtant quelques théâtres : le Virginia Fabregas, qui interprète surtout des pièces du répertoire français, est celui qui se maintient d'une manière constante au niveau le plus honorable. Le Théâtre Arbeu donne de temps à autre asile à des troupes d'opéra, françaises ou italiennes, parfois de premier ordre. Le Théâtre Principal est spécialisé dans le « genero chico » espagnol ; on n'y donne guère que des piécettes en un acte, généralement dépourvues de toute valeur ; chaque pièce ou « tanda » constitue un spectacle séparé ; le prix de la place est de tant par tanda, de sorte que, dans la soirée, le public peut se renouveler.

Le cirque-théâtre « Orrin », où se donnent des spectacles intéressants, les « Folies-Bergère », sorte de music-hall nouvellement ouvert, quelques cinématographes, et enfin le jeu de pelote basque, qui n'est qu'un prétexte à paris, complètent l'énumération des endroits où passer la soirée.

Si le voyageur a des relations, il peut facilement être reçu dans l'un des deux grands clubs de la capitale : le « Jockey-Club », le plus aristocratique, qui n'admet guère comme membres étrangers que les membres du corps diplomatique ; et le Casino de Mexico, placé à l'entrée de l'avenue de la Réforme. Les colonies française, anglaise, américaine, espagnole, allemande ont en outre chacune leur club ; nos compatriotes de passage à Mexico reçoivent toujours un accueil particulièrement cordial au cercle français, qui leur délivre assez facilement une carte d'admission valable deux mois.

La grande distraction, de jour celle-là, qui occupe une place importante dans la vie de Mexico, ce sont les courses de taureaux. Il n'est pas de sacrifice que le Mexicain ne s'impose pour satisfaire son désir d'applaudir à outrance un « banderillo » qui vient de « colocar un par al quiebro » ou de réussir un « paso de rodilla » élégamment accompli, ou de conspuer et d'injurier plus que copieusement le matador dont la « faena de muleta » ne lui plaît pas.

L'Espagne n'est pas seule à posséder la passion de « los toros ». Pour en être convaincu, il suffit d'avoir vu une fois les quinze mille spectateurs des arènes de Mexico, tous debout, poussant des clameurs, applaudissant avec passion, jetant, qui son chapeau, qui son mouchoir, qui des pièces de monnaie, qui des cigares, etc., à la « primera espada » qui vient de tuer

son adversaire d'un seul coup d'épée donné élégamment, selon les plus pures règles de l'art tauromachique. Les entrepreneurs de ces spectacles font d'ailleurs venir d'Espagne des toreros de première force, et le public est parfois appelé à applaudir dans la même course, jusqu'à trois de ces « artistes » dont la réputation est hors de pair à Madrid ; chacun d'eux est payé jusqu'à 5.000 piastres pour une réunion dans laquelle il doit mettre à mort deux taureaux.

Tout comme le peuple, le monde élégant assiste à ces courses ; mais il a en outre une distraction qui lui est réservée. Ce sont les « paseos de San-Francisco », promenades d'un genre spécial qui, un peu tous les jours, mais principalement les jeudis et les dimanches, font affluer dans la rue de San-Francisco, centrale et commerçante, mais fort étroite, les membres de la haute société, désireux de se montrer et de voir. La rue peut juste laisser passer deux voitures de front, et les trottoirs trois personnes sur un rang : dans un espace si restreint, il est donc facile de se dévisager et d'échanger le salut amical qui consiste à porter la main droite à la hauteur du visage, le bras arrondi, à remuer les doigts, en imitant un peu le mouvement d'un éventail avec lequel on joue. Ce geste, fait par une Mexicaine, ne manque pas d'élégance, et l'étranger serait enchanté d'en être l'heureux destinataire, car, dans sa discrétion, ce salut n'en comporte pas moins comme un aimable message qui exprime la confiance, et une sorte d'abandon ; il ne peut évidemment s'échanger qu'entre gens se connaissant bien, car il dit plus que la marque ordinaire de courtoisie consistant à incliner la tête et à se découvrir.

Sur la chaussée, les voitures vont en bon ordre, suivant deux files, l'une montante, l'autre descendante ; à chaque extrémité de la rue, sur les places, elles

décrivent un demi-cercle pour passer d'un sens dans l'autre. Cette promenade dure une heure ou deux; les regards s'échangent facilement de voiture à voiture comme des voitures aux trottoirs, ceux-ci étant occupés presque exclusivement par des hommes qui stationnent. La marche des véhicules a naturellement lieu au pas; un cheval vient-il à stopper pour une cause quelconque, voilà arrêtées toutes les élégances de la capitale! Derrière une victoria bien attelée, dans laquelle deux jeunes femmes élégantes et jolies se prélassent mollement, une automobile — il y en a beaucoup à Mexico — s'avance, occupée par quelques jeunes gens : l'un d'eux, en redingote, tube, gants clairs, assure la direction d'un air grave, qui fait sourire l'étranger.

Pendant tout le temps que dure le paseo de San-Francisco, la physionomie coutumière de la ville a subi un changement important, qui n'est pas sans intérêt : le promeneur n'est plus harcelé à chaque instant par un mendiant couvert de hardes aussi insuffisantes que repoussantes, ou par un vendeur de billets de loterie; par exemple, la trêve terminée, vous ne pourrez être cinq minutes sans vous heurter à un quémandeur professionnel, étalant parfois des infirmités hideuses, ni faire cinquante pas sans qu'un homme ou une femme vous vante la combinaison des chiffres du billet présenté; vous entrez dans une boutique, un « boletero » vous y suit; vous en sortez, un autre est à la porte qui vous attend.

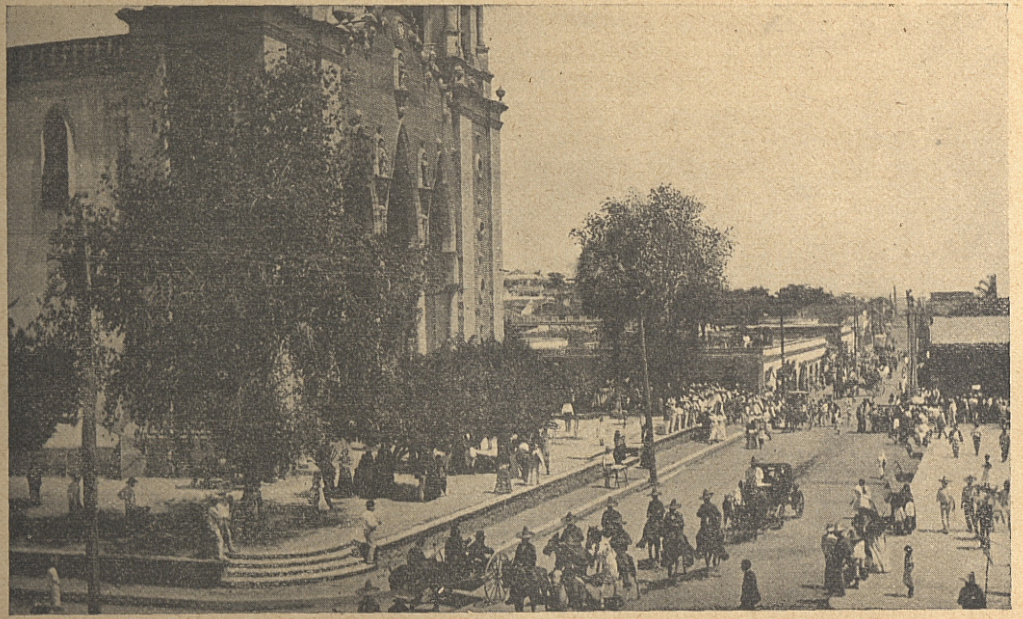
Rien à faire contre ces importuns : ce sont des commissionnaires du gouvernement, puisque la loterie est nationale. Leur courtoisie et leur faconde correcte ne peuvent même pas justifier un mouvement d'humeur et d'impatience, qui soulagerait de l'énervement produit par leurs multiples sollicitations.



GUADALUPE. — Campement d'Indiens venant célébrer la fête de la Vierge.



VERA-CRUZ. — L'omnibus de la gare.



La promenade du dimanche à Mazatlán.

Pour échapper à leur obsession, il ne vous reste qu'à vous réfugier dans la banlieue ; les campagnes assez jolies de Mixcoac, San Angel, Coyoacan, Tacubaya, Tlalpam, Atzcapotzalco, Tacuba, etc., reliées à la ville par des tramways électriques, servent de résidences d'été à beaucoup d'habitants de la capitale.

CHAPITRE XVII

Quelques villes

Guadalupe. — Les fêtes du 12 décembre. — Guadalajara. — La perle de l'Occident. — L'urbanité de ses habitants. — Puebla. — Histoire de la ville. — Paroles de Don Porfirio Diaz. — La pyramide de Cholula. — Monterrey. — San Luis Potosi. — Autres villes. — Les restes des anciennes civilisations. — Mitla. — Palanque.

Non loin de Mexico, la petite ville de Guadalupe mérite une mention spéciale pour la place qu'elle occupe dans la vie religieuse du Mexique. La « Vierge de Guadalupe, « patronne du pays, est, de la part de tous, l'objet d'une vénération particulière. On raconte qu'en 1531 elle apparut à plusieurs reprises à un Indien, Juan Diego, qui s'empressa d'aller raconter ses visions, à l'évêque de Mexico. Comme celui-ci n'y ajoutait aucune créance, le 12 décembre, la Vierge fit le miracle de faire pousser des fleurs sur une colline aride au pied de laquelle jaillit tout à coup une source abondante : puis elle enjoignit à Diego de faire une ample provision de ces fleurs et de les apporter à l'évêque. Et lorsque l'Indien, devant le prélat, ouvrit son manteau pour montrer la miraculeuse moisson : autre prodige, à l'intérieur du pauvre vêtement, fait grossièrement d'ixtle, la vision de Diego apparut reproduite en vives couleurs.

A l'endroit où les fleurs avaient poussé, on éleva une chapelle qui devint l'objet de pieux pèlerinages ; et la source jaillie mystérieusement passa pour opérer de merveilleuses guérisons. En 1810, Hidalgo, pour rallier les patriotes, prit comme drapeau la bannière de la Vierge de Guadalupe, et l'indépendance une fois conquise, le 12 décembre, date anniversaire du miracle, devint fête nationale.

Depuis la Réforme, cette commémoration n'est plus une fête officielle, mais il n'y a pas un bureau, un atelier ou une maison de commerce qui ne reste fermée ce jour-là. A cette occasion, Guadalupe est le rendez-vous de milliers de gens qui viennent parfois de fort loin ; quelques indigènes affublés de masques grotesques, coiffés de plumes, vêtus de loques quelconques et couverts de verroteries, processionnent par les routes, représentant les Indiens d'autrefois qui faisaient des centaines de kilomètres pour venir adorer la Vierge-Patronne. Les Indiens d'aujourd'hui campent en plein air, sur les places publiques ou même dans les rues, au milieu de la poussière, des ordures, des troupeaux, de chiens et des nuées de mouches attirées par les relents des cuisses de chèvres que l'on fait rôtir et qui constituent ce jour-là le plat national. Chacun est venu avec un petit bagage, et un membre de la famille reste à demeure pour défendre la place choisie comme logement contre les emprises possibles de nouveaux arrivants.

Quelques fidèles particulièrement fervents, des femmes surtout, font encore le pèlerinage à genoux, depuis la cathédrale de Mexico jusqu'à l'église de Guadalupe ; la distance est de quelques kilomètres, pendant lesquels, tandis qu'on étend des couvertures sur le sol au fur et à mesure de la marche du patient, un membre de sa famille, une sébile à la main, im-

plore la charité des passants : pour être religieux, ce singulier exercice n'en est pas moins fort intéressé et assez lucratif.

Demandez à un étranger connaissant bien le Mexique quelle est la ville mexicaine où il préférerait vivre, abstraction faite, bien entendu, de toute considération d'intérêts ou d'affaires; il vous répondra sans hésitation : « Guadalajara! »

C'est que la capitale de Jalisco, « la perle de l'Occident », comme on la désigne poétiquement là-bas, avec son ciel pur, son climat délicieux, un printemps perpétuel, la grâce de ses filles qui, jolies au berceau, sont délicieuses à quinze ans et à la beauté desquelles une végétation luxuriante et d'innombrables et magnifiques fleurs font une précieuse parure, cette capitale produit une impression profonde sur le voyageur. On y ressent la joie de vivre.

Guadalajara, seconde ville du Mexique par le nombre de ses habitants (un peu plus de 100 000), est située à 1 560 mètres d'altitude, sur un plateau, à une vingtaine de kilomètres de la rive gauche du « Rio Lerma », qui va se perdre dans l'admirable lac de « Chapala » ; c'est à cet endroit que convergent toutes les routes se dirigeant des côtes du Pacifique vers les hauts plateaux du centre. Fondée en 1542, par les Espagnols, elle doit à son heureuse position géographique un développement rapide.

Une vingtaine de places, les beaux parcs de l'Alameda, de la Plaza de Armas, du jardin botanique ou Parque del Alcalde, de San José Gracia del Carmen, etc., des avenues magnifiques, comme celles de San Pedro et de San Juan de Dios, plantées d'arbres tropicaux et en toutes saisons couverts de fleurs font, de cette ville privilégiée, un séjour enchanteur. Elle

possède d'élégants édifices : le palais du gouvernement, le théâtre Degollado, le plus grand de tout le Mexique ; le palais archiépiscopal, une cathédrale à deux clochers très hauts, de forme octogonale, somptueusement décorée à l'intérieur, et renfermant une célèbre *Assomption* de Murillo. En outre, une école des arts, une de jurisprudence, un institut de sciences, un séminaire, un collège de garçons, un lycée de jeunes filles témoignent du goût des habitants de Guadalajara pour les choses de l'esprit. De fait, il s'y est créé un milieu intellectuel indépendant qui a produit des hommes dont la valeur en littérature, en arts, en sciences, en politique, est remarquable et fort appréciée au Mexique. Un réel esprit d'initiative, une urbanité et une courtoisie ne se démentant jamais, une humeur toujours égale sont les traits dominants de cette société, dont l'influence est telle, qu'elle réagit sur le nouvel arrivant.

On a souvent recherché à quoi tiennent la douceur, le raffinement des mœurs et l'heureux caractère des habitants de Guadalajara. Ces qualités doivent avoir une autre cause que celle, facile à mettre en avant, de l'atavisme. Certes, la fusion des fondateurs espagnols, tous originaires des provinces où la race mauresque avait prédominé, avec les indigènes « Nahora », habitant la vallée de « Atemajac », a pu produire une descendance alliant l'initiative impétueuse des Maures à la douceur stoïque des premiers indigènes. Mais le climat tout de douceur et de beauté dont jouit la capitale de l'ancienne « Nouvelle Galicie » a dû influer aussi sur le tempérament des habitants. Ce climat n'est pas celui des terres chaudes, qui alourdit l'esprit, qui fatigue le corps et suggère la paresse. Il ne donne pas la fièvre qui anémie le sang et abaisse toutes les facultés. Ce n'est pas non plus celui des terres froides,

redevables à leur altitude, de leur température relativement basse, qui influe pernicieusement sur la circulation du sang et qui, par la brusque transition accompagnant le coucher du soleil, rend sensible le système respiratoire. Mais c'est le climat idéal : pas de brusques variations : pas de paludisme : pas de chaleurs suffocantes. L'organisme humain ne peut donc que se développer sainement, permettant aux facultés morales de s'équilibrer harmonieusement.

A côté de son élite intellectuelle, Guadalajara possède un haut commerce important et des industries prospères. Une installation d'éclairage électrique et un réseau de tramways tirent leur énergie de plusieurs chutes d'eau, dont les principales, celles de « Juanacatlan », d'une vingtaine de mètres de hauteur, sont extrêmement pittoresques.

Enfin les environs de la ville offrent de jolis sites, tant du côté des montagnes que du côté du lac de Chapala, sur les bords duquel la petite ville du même nom est en train de devenir un centre mondain de repos et de distraction fort apprécié dans tout le Mexique.

Puebla, capitale de l'État de même nom, est la troisième ville de la République. Célèbre par les sièges qu'elle a eu à subir, elle compte maintenant quatre-vingt-treize mille habitants ; c'est un centre industriel et commerçant.

Fondée en 1530 sous le nom de « Pueblo de los Angeles », Bourg des Anges, elle est située à 2 162 mètres d'altitude, un peu plus bas que Mexico, à l'est des volcans de Popocatepetl et d'Ixtaccihuatl, sur une plaine inclinée, connue jadis sous le nom de Cuetlaxcoapan. Son évolution fut si rapide qu'on la considère souvent comme la seconde capitale du Mexique. Sous l'empire de Maximilien, il fut même question d'y

transporter les services du gouvernement, à cause du sol et du climat, meilleurs que ceux de Mexico.

Les murs de Puebla eurent, au cours du dernier siècle, à supporter de nombreux assauts. La ville est d'abord prise par l'empereur Iturbide, le 2 août 1821, puis occupée par le général Scott, le 25 mai 1847, lors de la guerre américaine. Elle est ensuite assiégée par l'armée française d'intervention sous les ordres du général de Lorencez ; celle-ci est repoussée le 5 mai 1862, par l'armée mexicaine commandée par le général Zaragoza. Ce fait d'armes, que les Mexicains considèrent comme l'une des pages les plus glorieuses de leur histoire, valut à Puebla le nom de « Puebla de Zaragoza », et la date célèbre fut proclamée fête nationale mexicaine (« Cinco de Mayo »). Mais en 1863, l'armée française, réorganisée et renforcée, assiège de nouveau la ville ; l'investissement, commencé le 20 mars, ne se termine que le 17 mai par la capitulation. Enfin, le 2 avril 1867, le général Porfirio Diaz, à la tête de l'armée libérale, enlève Puebla à l'armée impérialiste. Les combats les plus sérieux, livrés en 1862 et 1863, ont donné lieu à l'érection d'un monument à la mémoire des soldats mexicains et français tombés sur le champ de bataille. Le monument élevé dans le cimetière français de la ville est une petite chapelle surmontée d'un groupe représentant un soldat mexicain et un soldat français se serrant fraternellement la main : la paix est faite dans la tombe!

« Il était naturel que cette ville héroïque de Puebla devînt le reliquaire commun où doivent reposer fraternellement, épurées des rancunes humaines, les cendres de ces loyaux soldats qui, victimes de leurs devoirs respectifs, moururent ici, les uns pour l'indépendance de leur patrie, les autres pour obéir au serment de suivre leur glorieux drapeau... » Telles furent les

nobles paroles prononcées par le général Porfirio Diaz, en 1901, lors de l'inauguration.

Puebla renferme une cinquantaine d'églises ; vus de l'une des collines qui entourent la ville, tous ces dômes recouverts de poteries vernissées aux teintes éclatantes offrent un aspect presque byzantin. La cathédrale, quoiqu'un peu moins vaste que celle de Mexico, est bien l'édifice religieux le plus somptueux et le plus riche de toutes les Amériques. L'aspect extérieur en est plutôt sobre et sévère, avec un dôme majestueux flanqué de deux tours carrées de près de 90 mètres de hauteur : mais l'intérieur est d'une magnificence inouïe avec son pavage de marbre, ses somptueuses grilles de fer forgé disparaissant sous la dorure, son maître-autel merveilleusement sculpté dans le marbre et l'onyx par l'artiste mexicain Manuel Tolsa, son grand orgue en bois précieux et tout ajouré, ses tableaux de maîtres, ses châsses somptueuses et ses coffrets curieusement ciselés.

Puebla a aussi ses marchands de « souvénirs », qui vous offrent des onyx — c'est une des richesses du pays — naïvement mais habilement travaillés, provenant de Tecali, et de petites poupées d'étoffes représentant des types ou des scènes de la vie journalière du peuple ; on vend à Guadalajara des figurines analogues, mais en terre cuite celles-là ; elles sont, par suite, plus riches de détails, mais d'une telle fragilité que, malgré toutes les précautions possibles d'emballage, elles ne peuvent supporter le transport.

Il ne faut pas quitter Puebla sans aller voir la pyramide de Cholula, seul vestige de l'ancienne ville sainte des Olmèques, puis des Aztèques, qui paraît avoir été jadis, pour ces races, ce que sont La Mecque pour les musulmans, et Jérusalem pour les chrétiens. A l'arrivée des conquistadores, la ville comprenait au moins cent

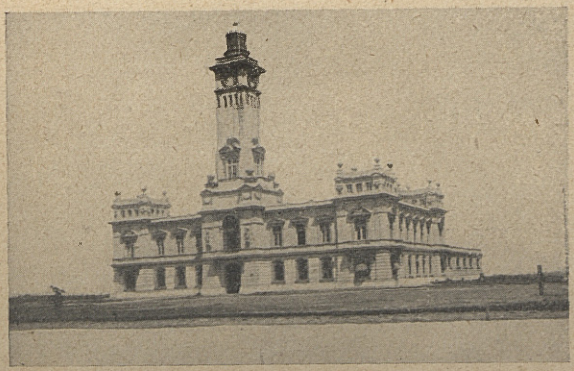


liché Waite.

MEXICO. — **Un écrivain public.**



PUEBLA. — **Le palais municipal.**



VERA-CRUZ. — **La direction des phares.**

mille habitants et plus de quatre cents temples ; ceux-ci furent rasés par Fernand Cortez. Mais l'envahisseur n'osa pas s'attaquer à la pyramide (dont l'antiquité n'a pu être déterminée) faite de briques et de couches d'argile, recouvrant une surface de près de 10 hectares et haute d'une cinquantaine de mètres ; au sommet, s'élevait autrefois le temple de Quetzalcoatl, le dieu de l'air ; il a fait place à l'église de la Señora de los Remedios. La pyramide, dont les angles ont disparu, offre tout l'aspect d'une colline naturelle sous le manteau de végétation qui la recouvre.

Si Monterrey, capitale de l'Etat de Nuevo Leon, ne vient qu'au quatrième rang au point de vue de la population (63 000 habitants), elle est peut-être la seconde ville du pays au point de vue économique ; elle mérite son nom de « capitale industrielle du Mexique ». Sa situation est particulièrement favorable, car des voies ferrées la relient directement au sud, à Mexico ; au nord, aux Etats-Unis ; à l'est, à Tampico, sur le golfe du Mexique ; à l'ouest, à Torreon et Durango.

L'Etat de Nuevo Leon est loin d'être le plus riche Etat du Mexique, tant par son agriculture que par ses mines ; et s'il a su, au triple point de vue de son industrie, de la densité de sa population, et de l'instruction de ses habitants (il n'a que 40 p. 100 d'illettrés, soit moins de la moitié de la moyenne générale du pays), se placer à la tête de tous les Etats du Mexique, c'est beaucoup grâce à l'énergie et à l'habile administration du général Don Bernardo Reyes, qui fut son gouverneur pendant de longues années et dont il a été question au sujet de la récente révolution.

Pittoresquement située à 570 mètres d'altitude, près de hautes montagnes aux découpures capricieuses, Monterrey, dont les maisons basses à terrasses sont

enfouies dans des jardins odorants, est une ville de terre chaude, mais dont le climat est néanmoins adouci par la proximité de la Sierra.

De grands travaux, qui sont à la veille d'être terminés, la doteront d'un réseau d'égouts et d'une abondante circulation d'eau potable. Des tramways électriques sillonnent les rues que des parcs délicieux coupent de place en place ; le plus beau, celui de l'Alameda, abrite sous ses bosquets des hardes de cerfs qui descendent boire aux lacs peuplés de cygnes.

A l'ouest de la ville, une sorte de quartier aristocratique ne comprend que des villas et des maisons de campagne, « casas de recreo », entourées d'arbres séculaires, de pelouses fleuries et sillonnées d'eaux courantes.

On compte à Monterrey, outre l'importante fonderie de fer et d'acier qui porte le nom de la ville, deux fonderies de métaux précieux, une brasserie, quatre filatures et tissages dont l'établissement très important de « El Porvenir ».

San Luis Potosi est la capitale de l'Etat de même nom, ainsi dénommé à cause des richesses fabuleuses en argent qui ont été extraites de son sous-sol : c'est sur son territoire que se trouvent les fameuses mines de La Purissima Concepcion, de Catorce, de La Luz, de San Pedro, etc. Elle compte soixante et un mille habitants, et est située à près de 1900 mètres d'altitude sur l'emplacement de l'antique Tangamanga des Chichimèques.

C'est une ville propre et coquette, où les jardins occupent une grande place. Ce séjour verdoyant est rendu encore plus agréable par le commerce avec les habitants qui sont intelligents et des plus actifs.

Les Palais du gouvernement et de la municipalité,

l'Institut scientifique, le théâtre de La Paz sont des édifices dignes de ce nom.

La cathédrale, richement décorée à l'intérieur, est d'aspect assez simple. Par contre, la façade de l'église El Carmen est l'un des spécimens les plus typiques de ce même art espagnol qui présida à l'édification du Sagrario de Mexico ; il y a une telle débauche de sculptures, l'on sent si bien les difficultés qu'ont dû rencontrer les artistes chargés de fouiller la pierre, que l'œil en a presque une impression de fatigue.

Quelques autres villes méritent une courte mention. Et même, si le voyageur passe un jour à proximité de l'une d'elles, il fera bien de s'y arrêter ; certainement il sera récompensé du séjour qu'il y fera par la vue de sites pittoresques ou par l'évocation de souvenirs historiques intéressants.

Chihuahua est un centre minier et industriel important, très américanisé, et célèbre, d'autre part, par ses chiens dont la seule beauté est l'extraordinaire petitesse. Guanajuato, vieille ville assez curieuse établie au centre d'un district minier fameux, renferme — on vient de s'en apercevoir — nombre d'anciennes maisons construites avec des résidus de minerais d'or contenant jusqu'à 40 grammes de ce métal précieux par tonne ; d'où un moyen pour le moins fort original de s'enrichir : abattre sa maison. — Veracruz, le grand port du golfe du Mexique, à l'heure actuelle complètement assaini, est la plus grande porte économique du pays. — Cuernavaca a joué un rôle important lors de la conquête espagnole ; c'est maintenant un lieu de repos pour les habitants de Mexico.

Capitale de l'Etat de Morelos, célèbre par ses sucreries, Morelia, l'ancienne Valladolid, ville char-

mante, préside aux destinées de l'Etat de Michoacan, dont il est impossible de fixer, même approximativement, les richesses encore inconnues. — Aguascalientes, renommée pour ses sources thermales, possède une grande fonderie de métaux précieux. — Hermosillo, la ville des orangers, capitale du riche Etat de Sonora. — Zacatecas, ville minière renommée, est le point le plus élevé (2 490 mètres au-dessus du niveau de la mer) desservi par les chemins de fer mexicains. Merida, construite à la place de l'ancienne ville des Mayas « Ti-hoo », est devenue, ces dernières années, une ville moderne des plus confortables, grâce à la richesse qu'a retirée toute la péninsule de Yucatan de l'exploitation de l'henequen.

Acapulco, port naturel de premier ordre sur le Pacifique, est placé sur l'ancienne route faisant communiquer l'Espagne avec les Philippines, à travers le Mexique. — Torreon, centre industriel et point de jonction d'importantes voies ferrées, se trouve au bord d'une zone que la culture du coton est en train d'enrichir. — Colima, connue par la proximité du volcan de même nom, est la capitale d'un Etat de petites dimensions, mais riche au point de vue agricole et minier. — Orizaba, l'ancienne Ahanializapan, ville industrielle, située à plus de 1 200 mètres d'altitude, sur le chemin de fer de Veracruz à Mexico, est généralement considérée comme l'étape nécessaire dans le voyage entre ces deux villes, pour atténuer les effets physiologiques d'un changement brusque d'altitude.

Mazatlan le port mexicain le plus important sur la côte du Pacifique, ville cosmopolite, industrielle, connue pour ses initiatives hardies. — Oaxaca, au milieu d'un Etat particulièrement riche en cultures tropicales. — Pachuca, célèbre centre minier. —

Tampico, le concurrent de Veracruz sur le golfe du Mexique. — Toluca, pittoresque et industrielle capitale de l'Etat de Mexico. — Queretaro, aux multiples églises, et qui garde le souvenir de la tragique fin de Maximilien. — Durango, capitale de l'Etat du même nom qui possède des richesses minières incommensurables. — Cordoba, ville tropicale des terres chaudes, parée de fleurs perpétuelles. — La Paz, port du golfe de Californie, célèbre par ses pêcheries d'huîtres perlières. — Enfin Tehuantepec, dont le nom est devenu célèbre grâce à l'inauguration du chemin de fer de son isthme, et dont les coiffures à dentelles de ses femmes sont si originales et d'un attrait si particulier.

A côté des villes modernes, les villes antiques de Mitla, Palenque, Uxmal sont de curieux vestiges des civilisations disparues. Leur origine est absolument inconnue, les siècles ayant effacé toute trace non seulement de leur histoire, mais même des légendes qui pouvaient autrefois exister à leur égard.

Mitla, près de Oaxaca, conserve des ruines imposantes qui indiquent que les hommes d'alors avaient de puissants moyens d'action ; des murs d'une épaisseur énorme, une décoration faite de mosaïques artistement travaillées, l'emploi exclusif de lignes droites, tant dans la construction que dans la décoration, sont autant de caractères frappants de cette architecture.

Le gouvernement fait procéder à des fouilles, et, de temps à autre, de nouveaux murs, des chambres sont mis à jour. Arrivera-t-on à découvrir enfin des hiéroglyphes, des objets permettant de connaître les origines de ces ruines ?

A en juger par elles, ces civilisations étaient assez avancées. On ne peut se défendre, devant leurs traces, d'une muette admiration, mais aussi d'une certaine oppression en pensant à l'incapacité où nous sommes de dire quoi que ce soit sur la race gigantesque, qui, à travers des centaines de siècles peut-être, a porté jusqu'à nous le témoignage de sa puissance. Ah! si l'on pouvait savoir l'âge de ces murs! les carrières dont ils ont été extraits! les moyens employés pour les élever! les outils qui ont servi à les fouiller si curieusement! et surtout leur usage! si l'on pouvait reconstituer les scènes dont ils furent témoins, et connaître un peu grâce à eux, l'âme de ces peuples antiques!...

Et Palenque, où, au sein d'une forêt vierge presque impénétrable, dans l'Etat de Chiapas, des murs, des tours, des pierres que l'on croit être des autels, indiquent l'emplacement d'une ville qui devait être grande trois fois comme Londres! Une architecture plus élégante, l'emploi d'arcs et de voûtes, des bas-reliefs avec des personnages, des hiéroglyphes encore nets — on est plus avancé sur ce point qu'à Mitla — semblent prouver que Palenque est postérieure à celle-ci, mais c'est tout ce que l'on peut dire. La reconstitution de Palenque ne tentera-t-elle pas un jour quelque milliardaire américain?

Dans le Yucatan, l'ancienne race maya a laissé de nombreux vestiges de civilisation développée; on en trouve à Uxmal, Chinchen-Itza, Zayi. Les antiques Yucatèques employaient le mortier; beaucoup d'ornements étaient faits en ciment modelé et sculpté; la décoration témoigne d'un peuple doux et paisible, car l'on n'y rencontre pas d'attributs guerriers. L'histoire entière des nombreuses ruines yucatèques serait aujourd'hui connue, sans l'erreur d'un évêque espa-

gnol : celui-ci par fanatisme chrétien, ordonna de brûler tous les manuscrits recueillis dans les anciens temples, faisant ainsi disparaître toute trace de l'écriture de ces temps reculés, et rendant impossible la traduction des hiéroglyphes des monuments.

CHAPITRE XVIII

Les Étrangers au Mexique

La colonie étrangère. — Les « Barcelonnettes ». — Comment ils sont parvenus à occuper cette situation. — Peu de Français en dehors d'eux. — Nous ne sommes pas efficacement représentés dans l'administration des affaires créées grâce aux capitaux français. — Ce que font les banquiers étrangers. — Les colonies suisse et belge. Les Américains. — Les colonies espagnole, anglaise, allemande, chinoise.

L'immigration au Mexique est extrêmement réduite ; nous en avons vu la raison en examinant la question de la main-d'œuvre en agriculture. Les étrangers installés dans le pays ne sont guère qu'une soixantaine de mille. Par ordre d'importance numérique, les Espagnols tiennent la tête, suivis de près par les Américains du Nord. Viennent ensuite les Guatémaltèques, les Chinois, les Français, les Anglais, les Cubains, les Allemands, et enfin les Italiens.

Parmi les Français, la plupart sont originaires de Barcelonnette. C'est systématiquement que la petite ville des Basses-Alpes continue son mouvement d'émigration vers le Mexique, où tous ses enfants sont arrivés à se créer une situation excessivement forte ; pour dix Français que vous rencontrez, il y en a bien huit qui sont « Barcelonnettes », et ceux-ci, de par leur

prospérité, donnent un haut exemple de ce que peut la solidarité.

La première venue des Barcelonnettes date de 1822. A force de travail, d'économies, ils arrivèrent à constituer à leur profit un véritable monopole du commerce des étoffes ; et aujourd'hui, tous les grands magasins de Mexico et des villes importantes, comme les principales « tiendas » des villes secondaires, sont leur propriété. Tout groupement de quelques milliers d'habitants comporte la boutique « Las Fabricas de Francia » tenue par des « Barcelos » ; partout les mêmes hommes, facilement reconnaissables à leurs carrure massive de montagnards, à leurs gestes un peu lourds, à l'accent dû au patois qu'ils conservent religieusement entre eux ; durs au travail, ils empilent soigneusement les tas d'étoffes, mesurent les métrages, tiennent minutieusement leurs livres. C'est un étonnement lorsque de Sonora à Veracruz ou de Chiapas à Coahuila, le voyageur constate l'ampleur du réseau commercial, qui de Mexico s'est étendu peu à peu jusqu'à couvrir toute la République, et dans lequel s'exerce l'infatigable labeur de la petite colonie.

Le mécanisme qui a permis cette extension est des plus simples ; il n'obéit à aucune loi économique compliquée. Si un Barcelonnette a besoin d'un employé, il fait venir un compatriote ; s'il a besoin de dix employés il fait venir dix compatriotes. C'est vers seize ans que débarque au Mexique le jeune émigrant ; il ne peut être dépaysé, puisqu'il entre dans une maison où tous ont la même origine que lui. Il peut donc se mettre courageusement au travail : en quelques semaines, il sait couramment l'espagnol. Tous les employés vivent en commun ; si le patron est célibataire, c'est lui-même qui tient le haut bout de la table ; il nous a été donné

plusieurs fois de nous asseoir à une table où avaient pris place les deux associés, les chefs de service et les employés, plus de cinquante personnes en tout : pas la moindre contrainte pendant le repas, et les jeunes pouvaient donner libre cours à leur exubérance, sans craindre le moindre froncement de sourcils des patrons. Chacun, d'ailleurs, se tenait à sa place, et tous paraissaient parfaitement comprendre quelle force donne la solidarité. L'employé, s'il est intelligent, monte rapidement ; il est rare qu'au bout de quelques années il ne soit pas intéressé aux affaires. Sa situation s'accroît en mesure des responsabilités qui lui incombent et, petit à petit, il arrive à être chef de service, puis associé à son tour ; c'est ainsi que se recrutent les patrons. Pas de patron qui n'ait été employé ; tous ont passé par toutes les étapes ; la valeur professionnelle des dirigeants est donc assurée, et une parfaite connaissance de la vie de leurs subordonnés leur permet de tirer le meilleur parti de ces collaborateurs, tout en conservant leurs sympathies.

Lors des premiers succès obtenus par les Barcelonnettes à Mexico, les patrons dont les affaires étaient particulièrement prospères et les magasins bien garnis, songèrent à étendre leur champ d'action ; ils tinrent un jour à quelques-uns de leurs employés le langage suivant : « Dans telle ville, il n'y a pas de magasins, vous allez aller en fonder un ; voilà les quelques centaines de piastres nécessaires pour les premières installations ; quant aux marchandises, vous aurez à la maison un crédit de tant de piastres. » Les nouveaux patrons se mirent à l'ouvrage, ils commencèrent sans domestiques, balayant eux-mêmes la boutique, l'ouvrant et la fermant, faisant les paquets et les courses, etc., etc. Tous ont réussi ; certains même arrivèrent

en quelques mois à rembourser le crédit initial. Ces premières succursales établies dans les grandes villes, opèrent aujourd'hui de même dans leur rayon, et envoient de leurs compatriotes dans les villes secondaires pour y installer la « tienda » où les piles d'étoffe vont se transformer en belles et bonnes piastres sonores. Le système, fort simple on le voit, réussit grâce à une confiance réciproque qui ne se dément jamais entre commanditaires et commandités.

L'activité des Barcelonnettes ne s'est pas cantonnée dans le commerce des tissus ; quelques-uns d'entre eux ont été les promoteurs de la construction des grands tissages et des filatures. Leur réussite les a incités à se lancer plus avant dans l'industrie, et aujourd'hui, toute manufacture importante comporte des Barcelonnettes dans son conseil d'administration ; certains figurent aussi dans les conseils des grandes banques mexicaines, et, lorsque le gouvernement, désireux de faire participer le monde des affaires à une enquête qui doit l'éclairer sur la solution d'une question économique importante, dressait une liste d'une commission spéciale, il s'y trouvait toujours des noms de Barcelonnettes. Il s'est ainsi formé dans ce groupement une sorte d'état-major dont la situation est considérable et dont la position est telle qu'il n'y a pas une affaire de quelque importance dans laquelle il ne soit engagé par l'un ou l'autre de ses membres. La colonie formée par les fils de la petite ville des Basses-Alpes est la plus importante de toutes les colonies françaises à l'étranger ; la solidarité qui ne cesse d'y régner, les grands succès qu'elle a obtenus en font un exemple qu'on ne saurait trop répéter.

En dehors des Barcelonnettes, les Français sont peu nombreux. La colonie de San Rafaël, dans l'État de Veracruz, s'adonne à la culture des plantes tropi-

cales. Un petit groupement établi à Santa-Rosalia, dans la Basse-Californie, est formé par le personnel de la Compagnie du Boleo. Il y a aussi quelques hôtels et restaurants tenus par des compatriotes ; l'annonce « cuisine française » constitue une bonne réclame pour ces établissements. Souvent, d'ailleurs, le tenancier usurpe notre nationalité et ses promesses sont fallacieuses.

Les Barcelonnettes toujours mis à part, on ne rencontre que peu de Français dans l'industrie et dans les mines. On a le droit d'en être étonné ; car notre pays a placé plusieurs milliards de francs au Mexique, et il est curieux que nous n'ayons qu'une part infime dans le contrôle de ces millions, et que les emplois supérieurs, réservés à des étrangers, ne soient presque jamais occupés par des Français. Que des Mexicains aient la haute main sur l'emploi de ces sommes, rien de mieux ! C'est de la bonne politique. Mais il est assez étrange, que nos grandes sociétés financières, après avoir envoyé tant d'argent français là-bas, n'exigent pas que l'élément étranger soit représenté par des Français plutôt que par des gens d'autres nationalités.

On ne pouvait se retenir d'exprimer de la surprise en constatant, par exemple, lors de l'époque prospère du Mexique, que les trois grandes banques mexicaines, dont, *au minimum, les deux tiers* des capitaux étaient entre les mains des porteurs français, n'avaient en tout qu'une demi-douzaine d'administrateurs français. La Banque nationale avait un conseil d'administration composé de 14 membres : 7 Mexicains, 3 Espagnols, 2 Allemands, 2 Français. Le conseil de la Banque de Londres et Mexico comprenait : 6 Mexicains, 3 Espagnols, 3 Français. Autre exemple : il y

a quelques années, la Banque centrale n'avait que 21 millions de piastres de capital constitué pour la grande majorité avec de l'argent français ; son conseil comprenait 3 Français sur 11 membres. Le capital fut porté à 30 millions de piastres, et les les 35 millions de francs nécessaires (actions émises à 155 p. 100 de la valeur nominale) furent souscrits presque complètement en France. Or, depuis cette augmentation de capital, le nombre de nos compatriotes faisant partie du conseil d'administration avait été réduit à *un*, pour 8 Mexicains, et 2 Allemands.

Nous ne sommes donc pas suffisamment représentés dans l'administration effective de ces établissements, dont le personnel compte en outre si peu de Français que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Ce regret n'est d'ailleurs pas une critique à l'adresse des directions actuelles desdits établissements. Mais enfin, la seule explication de cette situation anormale serait qu'il fût impossible de rencontrer des Français de la valeur des nombreux Espagnols, Allemands, Anglais, etc., que lesdites banques font vivre. Or, personne ne songera à formuler pareille assertion ! Alors, pourquoi cet état de choses ?

La France n'a pas, au Mexique, la prépondérance à laquelle les capitaux qu'elle y a mis, lui donneraient droit de prétendre En haut lieu, on reconnaît bien ce que l'on nous doit, mais l'influence que peut acquérir un vieux pays dans un pays neuf n'est qu'incomplète si elle se borne aux sphères gouvernementales. Voici un fermier, un petit commerçant, ou un industriel mexicain qui a besoin de crédit : il va trouver une banque ; pourvu que celle-ci lui avance l'argent dont il a besoin, peu lui importe d'où vient cet argent. Bien plus ; comme, pour l'obtention de ce crédit, c'est souvent à un étranger, employé supérieur dans l'éta-

blissement, qu'il doit s'adresser, c'est à cet étranger et au pays dont il est originaire qu'il attribue le pouvoir de dispenser l'argent. C'est ainsi que les Français envoyant là-bas des capitaux, que des Allemands, des Anglais, des Espagnols placent, travaillent pour l'influence allemande, anglaise, espagnole.

Interrogez un Mexicain, et demandez-lui quel est le rôle de la France au Mexique, il vous répondra : « *Vende muchamanta, y hace buena cocina.* — Elle vend beaucoup de toile et fait de la bonne cuisine. » Or, des étoffes vendues, s'il y en a de françaises, il y en a également d'anglaises et plus encore de fabrication mexicaine ; quant à la fameuse cuisine, elle n'a de « française » que l'étiquette. Mais, tout naturellement, on impute à un pays ce que l'on voit ses nationaux faire ; les Français vendent des étoffes, tiennent des hôtels ; pour la masse, c'est tout leur rôle social.

Si vous essayez d'expliquer qu'une grande partie des millions avec lesquels le Mexique travaille proviennent de France, vous êtes témoin d'une incrédulité, sinon d'une parfaite indifférence. Il est impossible de faire croire à un Mexicain que le prêt que vient de lui consentir tel Anglais est en argent français, ou que telle affaire dirigée par des Américains ou des Allemands marche avec des capitaux presque exclusivement français. Si toutefois vous pouvez arrêter sa pensée sur cette vérité, il en conclura que les Français sont incapables, par paresse ou par ignorance, de gérer leur argent, et à sa surprise se mêlera un petite nuance de mépris.

C'est à ce résultat qu'arrivent nos grandes sociétés financières en ne tenant pas la main à ce que les Français aient sur place une part effective dans la direction des diverses affaires mexicaines créées et soutenues grâce à notre argent. Lesdites affaires ne

pourraient que gagner en réservant un peu plus de postes à ceux qui, en même temps que l'argent de France, pourraient dispenser là-bas les idées droites et larges, les principes d'économie et prudence qui constituent eux aussi des richesses de la France.

Vous exportez l'or ; exportez aussi les hommes qui aideront à accroître l'influence de leur pays. La France vous donne des millions, grâce auxquels vous pouvez réaliser des bénéfices ; remerciez au moins le prêteur en choisissant, parmi ses nationaux, ceux que vous chargerez de faire fructifier ces capitaux, et qui, en contribuant à la prospérité de tout un peuple, seront cause qu'un peu d'honneur en rejaillira sur leur propre patrie. Et même, toute question de sentiment et de patriotisme mise à part, votre intérêt ne pourra qu'y gagner : vous trouverez quand vous le voudrez les Français capables dont vous aurez besoin ; et, vis-à-vis des souscripteurs auxquels vous vous adressez pour le placement des valeurs, votre force de persuasion ne pourra que croître lorsque vous annoncerez que dans la direction effective des affaires lancées, on réservera une large part aux compatriotes de ces souscripteurs.

Les porteurs d'actions ne se préoccupent guère des assemblées générales que pour connaître le dividende distribué, et ne se soucient pas d'aller y assister de l'autre côté de l'Océan, ou même de s'y faire représenter. Il arrive donc que les grands établissements financiers laissent le contrôle de l'affaire à un nombre relativement restreint d'actions entre les mains d'étrangers. Pour la Banque nationale du Mexique, un comité de contrôle siège à Paris, qui peut fixer le montant total des crédits à accorder dans tel endroit, modifier la composition du portefeuille, décider de la participation ou non à une très grosse affaire ; mais

enfin l'influence de ce comité ne peut s'exercer que dans les grandes lignes ; il laisse toute liberté aux organisations établies sur place. Pour la Banque de Londres et de Mexico et la Banque centrale mexicaine, la direction exclusive est à Mexico. Dans ces conditions, ne serait-ce pas logique, de la part des capitalistes, de réserver à leurs nationaux un plus grand nombre de places dans les établissements soutenus par eux, et d'agir ainsi favorablement pour le développement de l'influence française au Mexique ? En outre, lors de l'émission sur le marché de Paris d'actions de ces établissements, quel empêchement y aurait-il à ce que les porteurs français constituassent obligatoirement un groupement dont les délibérations annuelles seraient exposées aux assemblées générales à Mexico, par un ou plusieurs mandataires dont le vote, eu égard aux voix dont ils disposeraient, assurerait aux Français une part équitable dans la direction de ces banques ?

A côté de ce capital français qui fait vivre nombre de Mexicains — cela est juste et habile — et nombre d'étrangers non-Français — ce qui est critiquable — que font les entreprises américaines, allemandes, anglaises, espagnoles ? Celles-ci ne réservent aux Mexicains qu'une proportion infime des emplois supérieurs : l'énorme majorité des postes est occupée par leurs nationaux, à l'exclusion absolue de tout autre étranger. Aussi leur influence est-elle en relation directe avec le chiffre de leurs capitaux. On ne peut malheureusement pas en dire autant de notre pays.

A côté de la colonie française et, étroitement liées avec elle par une société de bienfaisance, vivent les colonies belge et suisse ; leur importance numérique



MONTERREY. — Place de la cathédrale.

est faible, mais, par l'honorabilité de leurs membres, elles se sont attiré l'estime et la sympathie de tout le monde. La première est principalement composée de représentants, qui font profiter leur mère patrie d'un chiffres d'affaires se traduisant par un nombre respectable de millions : ce qui assure à la Belgique le cinquième rang dans la statistique des échanges commerciaux avec le Mexique.

Les Américains occupent au Mexique une place incontestablement prépondérante ; cette prépondérance jointe au voisinage du Nord, a créé une véritable « question yankee ». Parler des Américains conduit donc à aborder le problème épineux de l'absorption possible de toutes les Amériques par les Américains du Nord, car tout naturellement l'annexion du Mexique marquerait le premier pas dans cette voie.

La puissance américaine résidait principalement dans la possession de presque tous les chemins de fer mexicains ; il faut donc reconnaître que le coup de maître qui a fait passer le contrôle des compagnies réunies dans les mains du gouvernement a porté un coup très sensible à cette puissance. Certes, une fraction du conseil d'administration a été érigée en comité à New-York et le haut personnel reste de nationalité américaine ; l'influence étrangère n'a donc pas été complètement annulée, toutefois elle n'est plus aussi omnipotente que jadis. Cette omnipotence était telle, que l'on ne pouvait, il y a quelques années, rencontrer dans les trains un seul employé causant l'espagnol ; cela a heureusement changé depuis.

Une autre raison de la puissance des Américains, c'est le grand nombre de mines et importantes fonderies qu'ils exploitent. Par contre, les compagnies

qu'ils ont créées en vue d'entreprendre les cultures tropicales de la canne à sucre, du tabac, du caoutchouc, ne sont pas encore assez développées pour asseoir fermement de ce côté l'influence américaine.

Mais il est un point principalement sur lequel les États-Unis ont, au détriment de l'Europe, pris vis-à-vis du Mexique une importance considérable : c'est dans le développement toujours en progrès des relations commerciales entre les deux pays. Au temps de la prospérité, ils absorbaient près de 70 p. 100 du commerce extérieur du Mexique. Ce mouvement d'affaires n'était pas dû seulement au voisinage et aux procédés commerciaux en vigueur ; il venait aussi de ce que les Américains n'avaient construit, du réseau ferré que désirait le gouvernement mexicain, que les lignes favorables à leurs propres visées.

Le Mexique a la forme générale d'une corne d'abondance qui se déverse au nord ; très habilement, les Américains ont drainé, puis canalisé exclusivement vers leur frontière les richesses du pays, oubliant les échappements latéraux qui auraient pu conduire ces richesses vers les côtes ; longtemps, la seule ligne reliant la côte à l'intérieur fut celle de Veracruz à Mexico, construite par une compagnie anglaise avec des capitaux anglais. L'intervention gouvernementale cherchait à changer cet état de choses, et à faciliter les débouchés à l'est et à l'ouest. La conquête économique pacifique, que beaucoup considéraient comme certaine dans l'avenir, trouvait un rude adversaire dans cette nouvelle organisation, qui constituait en réalité un acte que l'on pouvait qualifier de défense nationale.

On pouvait penser que le Mexique, ne possédant pas suffisamment de capitaux, devait encourager l'immigration de ceux venant de l'étranger, et qu'en

s'adressant de préférence à l'Europe, il pourrait contre-balancer l'influence économique énorme des Etats-Unis. Ces deux influences équilibrées, le pays serait débarrassé de toute entrave politique ; il pourrait alors évoluer librement pour arriver au rang que sa situation géographique, la richesse de son sol et sa position spéciale d'avant-garde de l'Amérique latine, lui assignaient presque fatalement.

Mais ces prévisions se trouvent singulièrement faussées par la grande guerre. Toutes les nations d'Europe en sortiront si appauvries que, pendant de longues années, tous leurs efforts devront se réserver à leur propre reconstitution économique ; des bribes seules, pourront aller, outre-mer, aider des pays comme le Mexique.

Celui-ci paraît donc voué à évoluer définitivement dans l'orbite économique des Etats-Unis.

Pendant une certaine période, l'hypothèse d'une absorption politique par droit du plus fort, par conquête militaire, a pu être envisagée.

Elle résistait peu à l'examen devant l'importance des risques pour un résultat problématique ; le Mexicain est expert à la guerre de guérillas — il vient de le prouver une fois de plus — et l'envahisseur constamment harcelé n'aurait été vraiment maître que du terrain qu'il aurait foulé.

La conduite des Etats-Unis pendant la période révolutionnaire mexicaine prouve le néant de cette hypothèse. De multiples motifs auraient justifié leur intervention, que quelques pays européens en étaient d'ailleurs arrivés à souhaiter, croyant y voir le seul procédé susceptible d'amener la paix au Mexique. Malgré des occasions indéniables, souvent d'aspect engageant, l'Amérique du Nord, scrupuleuse, n'a pas

été tentée par une proie que ses déchirements intérieurs rendaient facile à saisir.

L'Américain, il faut le reconnaître, n'a pas su se rendre sympathique au Mexique ; il s'y promène un peu comme en pays conquis, méprise souvent l'Indien dont la civilisation est restée primitive. Cet Américain, ignorant des découragements, modèle d'énergie remarquable, de volonté, d'esprit d'initiative, n'admet pas les paresses contemplatives du Mexicain ; même dans la recherche de l'idéal, l'Américain — profondément idéaliste — aime l'action ; il n'en trouve pas assez, à son gré, chez son voisin du Sud.

Les deux mentalités ne sympathisent pas ; aussi la fusion lente et pacifique des deux races est-elle une utopie.

Et pourtant, l'avenir, comme nous venons de l'indiquer, renforcera chaque jour les relations entre les deux voisins ; l'influence économique du puissant se développera infiniment plus rapidement que l'influence sentimentale ; les rapports commerciaux faciliteront certes les rapports personnels, mais sans amener, croyons-nous, tout au moins dans l'espace de temps que nous pouvons percevoir, une véritable intimité.

Les Espagnols, nous l'avons vu, constituent la partie la plus nombreuse de la colonie étrangère au Mexique. De grosses exploitations agricoles, des haciendas importantes appartiennent à plusieurs d'entre eux. Mais ils se sont surtout spécialisés dans le commerce des denrées alimentaires, « abarrotes » ; toutefois, dans cette branche, les Italiens leur font une rude concurrence et nombre d'épiceries, de restaurants, de pâtisseries sont tenus par ces derniers.

Si les Anglais sont peu nombreux, — on en rencontre quelques-uns dans les mines ou les chemins de

fer, — les Allemands, eux, forment un groupement important ; ce sont les grands quincailliers du pays ; leurs « ferreterias » fournissent aux Mexicains la coutellerie, les outils et tous les matériaux métalliques nécessaires dans la construction ; ils possèdent, sur le littoral du Pacifique, de nombreux comptoirs très bien achalandés et très prospères.

Il est notoire que les Allemands ont, au Mexique comme partout, abusé de l'hospitalité qu'ils recevaient dans ce pays et intrigué contre les Etats-Unis bien avant que ceux-ci aient seulement idée qu'ils seraient appelés à prendre part au terrible conflit européen.

Lors de l'intervention américaine, beaucoup d'Allemands indésirables se sont réfugiés au Mexique ; si ce pays n'y prête une attention particulière, ils renforceront leurs néfastes agissements.

Le nouveau gouvernement, reconnu par l'Amérique du Nord, tiendra certainement à honneur d'empêcher que les Teutons ne portent atteinte à la neutralité que le Mexique a proclamée.

La colonie chinoise, déjà importante au point de vue du nombre, est en train de prendre dans le petit commerce une place qui mérite de retenir l'attention : sur la côte du Pacifique principalement, beaucoup de petites « tiendas » vendant des étoffes, des épices, de la quincaillerie, sont aux mains des Célestes qui y font de fructueuses affaires, au détriment des maisons similaires tenues par les Mexicains.

Les tentatives faites pour provoquer l'immigration en grand de travailleurs chinois et japonais n'ont pas donné jusqu'ici de résultats appréciables. Une concession spéciale avait bien été accordée par le gouver-

nement mexicain à une compagnie japonaise de navigation, et il s'était formé une société pour favoriser l'immigration jaune. Mais les premiers essais, malheureux, ont refroidi le zèle des promoteurs de l'entreprise. Cette immigration est d'ailleurs un problème délicat; le Céleste, changeant de milieu, ne change pas d'habitudes; s'il reste économe jusqu'à l'avarice, il n'en continue pas moins à jouer et à fumer l'opium; avec ses bras, dont le Mexique a besoin, il apporte donc des vices dont ce pays se passerait fort bien. Quel serait le résultat du contact persistant entre les deux races? c'est un grave point d'interrogation. Néanmoins, beaucoup de Mexicains estiment que leur pays ne pourrait que gagner à s'approvisionner de main-d'œuvre dans les vastes réservoirs humains de l'Extrême-Orient.

CHAPITRE XIX

L'Avenir du Mexique

Pendant une trentaine d'année, le Mexique s'est développé d'une façon parfois extraordinaire, dans toutes les branches où l'activité humaine trouve à s'exercer. Les mines, l'agriculture, le commerce ont progressé notablement ; les chemins de fer sont apparus, de grands travaux ont été entrepris, des industries sont nées ; le crédit public, enfin libéré, était arrivé à se placer à la tête de ceux de toutes les républiques latines-américaines. Un si jeune passé, avec de tels résultats, ne pouvait que faire augurer d'un heureux avenir.

Mais brusquement une éclipse est intervenue ; en quelques années de luttes révolutionnaires, les progrès d'abord arrêtés ont vite régressé ; la situation générale de magnifique est redevenue précaire et si son état actuel était seul envisagé, les pronostics ne pourraient être que très pessimistes.

Mais ce n'est pas cette situation figée en un moment critique qui doit servir de base exclusive pour essayer de prévoir rationnellement l'avenir, pas plus que l'on ne juge une scène d'après une photographie, si l'on en possède une vue cinématographique.

L'ordre est de nouveau rétabli ; un gouvernement

paraissant stable s'est substitué aux gouvernements révolutionnaires qui se sont succédé avec rapidité ; la paix portera tous ses fruits en rappelant l'heureuse époque où elle a permis le développement harmonieux de toutes les ressources du pays.

Au point de vue minier, nous le répétons, le Mexique est encore loin d'être connu ; la Sierra Madre, à peine égratignée, renferme sans doute les plus colossales réserves d'or, d'argent, de cuivre qui soient au monde. En outre, ce qu'on a observé de ses gisements pétrolifères semble indiquer que ces derniers sont plus importants que ceux des Etats-Unis et de la Russie. Que sera-ce donc lorsque l'exploitation, non pas intensive, mais seulement rationnelle de ces énormes richesses sera en activité ? Le Mexique pourra devenir le premier pays minier du globe !

Au-dessus de ces richesses du sous-sol, la surface est d'une fertilité étonnante ; des millions d'hectares étagés sous les climats les plus divers peuvent donner toutes les céréales, les fruits, les produits exotiques, les textiles, les bois précieux. Des plantes, des arbres d'une utilité incontestable y croissent déjà à l'état sauvage ; l'ouverture des voies de communication augmentera la valeur de ces richesses en permettant leur exploitation. L'élément indispensable à l'agriculture, l'eau, n'a encore donné lieu, pour sa distribution normale, qu'à des travaux restreints ; les entreprises d'irrigation seront le point de départ de progrès rapides qui multiplieront demain la production agricole d'aujourd'hui !

Le Mexique peut devenir le premier fournisseur du monde pour le caoutchouc et les gros textiles, rivaliser avec le Brésil pour le café, et concurrencer heureusement Cuba pour le tabac. Il doit cesser

d'acheter à l'étranger son blé et son maïs ; et c'est lui qui deviendra exportateur de ces céréales pour les Amériques du Centre.

Il faut pour tout cela que le réseau des voies de communication soit développé ; la Compagnie nationale des chemins de fer mexicains doit se compléter de nouvelles voies ferrées construites au mieux des besoins réels du pays ; l'aménagement des ports ainsi que l'ouverture d'un réseau national de routes carrossables sont deux projets que le gouvernement tiendra à cœur de mener à bien.

Lorsque ces conditions seront réalisées, des mines en plein travail, une agriculture prospère provoqueront des besoins nouveaux et chaque jour plus étendus ; des industries se créeront pour pouvoir y répondre plus vite, et à meilleur compte, les transports, les échanges, les plaisirs donneront au commerce un développement croissant. Et le Mexique turbulent de jadis, le Mexique respecté de 1909, le Mexique fatigué d'aujourd'hui, deviendra le Mexique puissant de demain.

Ce brillant avenir, pour se rapprocher, dépend incontestablement de l'arrivée au Mexique d'hommes et de capitaux étrangers qui pourront trouver là-bas : ceux-là, l'utilisation fructueuse de leurs énergies, et ceux-ci un placement rémunérateur. Le Mexique le sait et le dit : à ses amis de le répéter ; nous le répétons.


ÉTATS-UNIS
MEXIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
BASSE CALIFORNIE
Golfe de Californie
SONORA
CHIHUAHUA
COAHUILA
NUEVO LEON
TAMAULIPAS
SINALOA
DURANGO
ZACATECAS
SAN LUIS POTOSI
VERA CRUZ
GUANAJUATO
QUERETARO
HIDALGO
JALISCO
COLIMA
MICHOACAN
GUERRERO
OAXACA
CHIAPAS
TABASCO
CAMPECHE
YUCATAN
QUINTANA ROO
GUATEMALA
HONDURAS
BELIZE
Todos Santos
Mogales
El Paso
Rio Bravo del Norte
Magdalena
Terrazas
HERMOSILLO
Miñaca
CHIHUAHUA
Cd Porfirio Diaz
Sta Maria
Sta Rosalia
Guaymas
Muleje
Agiabampo
Fuerte
Topolobampo
Sabinas
Nuevo Laredo
Jimenez
Parral
Monclova
Mapimi
Torreon
Tepehuanes
Gomez Palacios
SALTILLO
MONTERREY
Matamoros
Linares
CULIACAN
Altata
LA PAZ
Magdalena
Tropique du Cancer
C. S. Lucas
S. José
DURANGO
Mazatlan
Fresnillo
C. VICTORIA
Tampico
ZACATECAS
AGUASCALIENTES
SAN LUIS POTOSI
Santiago
Las Tres Marias
S. Blasio
TEPIC
Tequila
S. Marcos
B. Banderas
GUADALAJARA
GUANAJUATO
Irapuato
QUERETARO
Celaya
HIDALGO
PACHUCA
MORELIA
Tuxpan
Uruapan
COLIMA
Manzanillo
MEXICO
TOLUCA
TLAXCALA
PUEBLA
Veracruz
CORDOBA
S. Andres Tuxtla
Puerto Mexico
Progreso
MERIDA
Valladolid
Peto
CAMPECHE
Balsas
CHILPANCINGO
Ihuatenejo
Acapulco
Ometepec
OAXACA
Ejutla
Salina Cruz
Tehuantepec
S. Lucrecia
SAN JUAN BAUTISTA
TUXTLA GUTIERREZ
Tonala
CARTE DU MEXIQUE
LE MEXIQUE MODERNE
par Raoul BIGOT
PIERRE ROGER et Cie Editeurs.
Echelle 1/12: 000 000
0 100 200 300 400 500 600 Kms
G. Touchez, Graveur, 26 Rue des Grands Augustins - PARIS

Table des Matières

CHAPITRE I : Le Passé. — La Constitution. — La Révolution. — La période coloniale ; la lutte contre les Etats-Unis ; la campagne française. — Benito Juarez. — Le relèvement du Mexique. — Don Porfirio Diaz. — La constitution. — Les élections. — La Révolution de 1910-1911 : ses causes, son développement, son triomphe. — Don Francisco Madero. — Coup d'État de Huerta. — Carranza entre en ligne. — L'attitude des États-Unis. — Villa et Zapata. — Triomphe de Don Venustiano Carranza. — La nouvelle constitution . . 9

CHAPITRE II : Le Peuple mexicain. — Blancs ; métis ; Indiens. — Infériorité de la classe populaire. — L'instruction publique. — Les illettrés. — L'alcoolisme. — Le clergé. — Don Fulano, Jefe de... — El Padre. — El Licenciado 44

CHAPITRE III : Mœurs et Coutumes mexicaines. — L'Armée. — La jeune fille mexicaine. — Le mariage. — La vie des femmes mariées. — Comment on s'habille. — Les domestiques. — Quelques plats nationaux. — Formules de politesse. — Le service militaire. — La « consignacion à las armas ». — L'armée, école de moralisation. 55

CHAPITRE IV : L'Agriculture. — Les diverses cultures. — Le maguey ; le pulque. — L'henequen. — L'ixtle. — Le maïs. — Le sucre. — Le coton. — Café, cacao, vanille. — Les fruits. — Le caoutchouc. — Les essences forestières. — L'élevage. — La faune. 68

CHAPITRE V : **L'Agriculture** (*suite*). — Une grande exploitation agricole. — Culture, récolte et traitement de la canne à sucre. — La main-d'œuvre agricole. — Embauchage et débauchage des travailleurs. — Les travaux hydrauliques à réaliser. — La dénonce des terrains. — La colonisation. 89

CHAPITRE VI : **Les Finances du Mexique.** — Le budget. — La réforme monétaire. — Le crédit public. — Les banques. — Les impôts. — La douane et les formalités. 104

CHAPITRE VII : **Le Commerce.** — La balance commerciale. — Importations et exportations. — Les Américains tiennent le marché : leurs procédés commerciaux. — Comment ils vendent leurs machines agricoles. . . 118

CHAPITRE VIII : **L'Industrie.** — Les industries des tissus. — Le tabac : une visite au « Buen Tono ». — La sidérurgie. — Diverses autres industries. — Les contrats de concession. — La force motrice. — Les ouvriers. 126

CHAPITRE IX : **Les Mines.** — La richesse du sous-sol. — Le Mexique est le pays de l'argent, mais on y trouve aussi l'or, le cuivre, le zinc, le fer, le charbon et le pétrole. — Histoire anecdotique des mines. — La mine Plateros. — Santa-Eulalia. — La Vizcaina. — La Valenciana 136

CHAPITRE X : **Les Mines d'argent.** — Ce que le Mexique produit d'argent. — Quelques filons argentifères. — Les procédés de traitement des minerais. — Les grandes et les petites mines. — Les États producteurs du métal. 148

CHAPITRE XI : **Mines d'or. — Mines de cuivre. — Autres richesses.** — La production d'or. — La mine Dos Estrellas. — Le cuivre. — Une visite au Boleo. — Autres richesses minières du Mexique. — Les mines de charbon. — Les terrains pétrolifères. 159

CHAPITRE XII : **L'Exploitation des mines au point de vue financier.** — Les affaires saines ; les affaires « casse-cou ». — Méthodes américaines et méthodes françaises. — Quelques trucs des lanceurs d'affaires 172

CHAPITRE XIII : **La Prospection des mines.** — Le prospecteur. — Placement des prospects et placement des mines. — La « Mina Antigua », quelques maquillages. — La législation minière mexicaine 180

CHAPITRE XIV : **La Vie à la recherche des mines.** — Ce qu'il faut pour faire un bon prospecteur. — « L'Indicateur ». — Les Indiens Guerreros. — Les Pintos. — Nécessité d'être quelquefois énergique. 190

CHAPITRE XV : **Les Chemins de fer. — Les Travaux publics.** — La politique « ferrocarrilera ». — La Compagnie nationale des chemins de fer. — Constitution de la Compagnie. — Comment l'État entend exercer son ingérence. — Les routes pitoyables. — Les travaux d'assainissement entrepris à Mexico. — L'amélioration et l'aménagement des ports. 199

CHAPITRE XVI : **Mexico.** — Fondation de la ville. — La beauté de la capitale. — La Mineria. — Le Zocalo. — Le bois de Chapultepec. — Le Musée national. — Comment on boit le dimanche à Mexico. 217

CHAPITRE XVII : **Quelques villes.** — Guadalupe. — Les fêtes du 12 décembre. — Guadalajara. — La perle de l'Occident. — L'urbanité de ses habitants. — Puebla. — Histoire de la ville. — Paroles de Don Porfirio Diaz. — La pyramide de Cholula. — Monterrey. — San Luis Potosi. — Autres villes. — Les restes des anciennes civilisations. — Mitla. — Palanque 232

CHAPITRE XVIII : **Les Étrangers au Mexique.** — La colonie étrangère. — Les « Barcelonnettes ». — Comment ils sont parvenus à occuper cette situation. — Peu de Français en dehors d'eux. — Nous ne sommes pas effi-

cacement représentés dans l'administration des affaires créées grâce aux capitaux français. — Ce que font les banquiers étrangers. — Les colonies suisse et belge. — Les Américains. — Les colonies espagnole, anglaise, allemande, chinoise 246

CHAPITRE XIX : L'Avenir du Mexique 261

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris.